

AVENTURES D'UN INDIVIDU au XXème siècle

mémoires



Lucien DODIN II

AVENTURES D'UN INDIVIDU au XX ème siècle

mémoires

Lucien DODIN II

L E S P R I S M E S

éditeur
Tel (67) 92 32 04

234 Av Mal Leclerc
ccp:988 04 Montpellier

Tapé par l'auteur Photo-
graphié par l'auteur Impri-
mé par l'auteur Relié par
l'auteur Vendu par l'au-
teur.

Les fautes d'orthographe
sont aussi de l'auteur qui
n'en est pas plus fier pour
ça.

Note pour l'édition en
ligne/pdf :

Cette édition a été scannée
à partir de l'original et pas-
sée en OCR. Sa mise en
page n'est donc pas celle
de originale, même si nous
avons essayé d'en respec-
ter l'esprit.

Jean-Daniel Dodin, Janvier 2006 pour l'édition en ligne
© Les Prismes 1969 pour l'édition originale
(Édition 1984 Éditions du Cagire ISBN 2-86811-006-1)

PREFACE

par

Laurent Capdecombe

PROFESSEUR à L'UNIVERSITÉ de TOULOUSE

L'individu du XX^{ème} Siècle qui a écrit ces "Mémoires" n'est pas un quelconque Français vieillissant en mal de renommée après une vie médiocre.

En plein débâcle de 1940, tandis que tant d'autres paraissaient ou se lamentaient, il apprenait sans guide et avec bonne humeur les finesses du polissage optique dans lequel il est devenu Maître. Un comportement si peu ordinaire captait la sympathie.

Monsieur Lucien Dodin est devenu pour moi un ami. Ce livre m'a permis de le mieux connaître, et à son avantage.

Il a su profiter de la vie comme d'autres d'un spectacle, tantôt en acteur et tantôt en spectateur, sans jamais la gaspiller en indifférence ou passivité.

Dans un style dont la vitalité et l'humour font supporter les négligences, sur un support d'anecdotes savoureuses, il nous présente des raccourcis parfois saisissants et des points de vue personnels sur les problèmes et les les grands événements du demi-siècle passé. On n'est pas tenu de souscrire à toutes ses opinions, mais elles sont de nature à susciter la réflexion et à remuer des souvenirs chez le lecteur.

Le fond autobiographique nous montre au naturel et sans apologie, une vie bien remplie et non conformiste. L'auteur est né de famille bourgeoise ; dorloté dans son enfance, il aboutit à l'échec scolaire. Mais il arrive qu'on soit élevé dans du coton sans rester larve. Le sans-diplôme devient un autodidacte à l'esprit ouvert, entreprenant et inventif. Nous le voyons dans l'exercice successif de l'Architecture, de l'Art photographique, de l'Optique scientifique, de l'Imprimerie et de l'Edition, en passant par des intermèdes militaires et par un contact avec la politique militante. Par sa passion d'inventer et son enthousiasme, il parvient à intéresser les meilleurs physiciens français de l'époque, et ne se prive pas de donner sur eux des aperçus très pertinents.

Les nombreuses inventions sont citées avec plus ou moins de détails. Il n'est pas dit qu'elles passionneront la majorité des lecteurs intéressés par les autres parties du livre, mais elles peuvent faire réfléchir un public restreint. Attention, cependant, car notre mémorialiste, "gaffeur volontiers volontaire" selon ses propres dires, paraît avoir un peu forcé sur l'humour. C'est ainsi qu'il présente avec trop de sérieux la construction d'aérostats en béton ou en acier. Le lecteur jugera.

Ce livre montre, enfin, que le non conformisme n'exclue ni la sensibilité, ni le jugement sain et qu'il est compatible avec une vie familiale heureuse. L'auteur a un fils, affectueusement, mais discrètement cité, qui est devenu, j'en témoigne, un

homme bien armé pour vivre la fin du siècle, avec une indépendance de jugement et un goût de l'action réaliste sortant du commun. Il a, de plus, conquis brillamment ses diplômes sans pour cela devenir conformiste. Ce n'est pas la moindre réussite de l'Individu du XX^{ème} siècle" ; elle méritait d'être citée.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Lucien Dodin', with a stylized flourish extending from the end.

Lisez ceci

Le présent ouvrage est divisé en deux parties.

PREMIERE PARTIE : intitulée MEMOIRES.

Il y a là mes mémoires proprement dites. il faut les lire comme un roman, et comme pour tous les romans, il faut, sauter les pages qui ne paraissent pas intéressantes.

DEUXIEME PARTIE ; intitulée TECHNIQUE.

Nous sommes à la fin du XX^{ème} siècle. Beaucoup de gens ont appris à penser, certains sont très savants, d'autres cherchent à le devenir. C'est pour eux que j'ai rédigé cette deuxième partie. j'expose mes idées sur beaucoup de questions. Ces idées ne plairont pas à tout le monde, c'est le sort de toutes les idées. Mais il peut y avoir du bon même dans les idées qui ne sont pas les nôtres.

Prêtez ce livre,
On ne vous le rendra pas,
Vous en achèterez un autre,
Vous le relirez,
Il y aura bénéfice pour tout le monde.

MEMOIRES

Aventures d'un Individu au XX^{ème} siècle

Je suis né le 1er Octobre 1900, dans un gros bourg de Vendée. Mon père était un des meilleurs médecins du pays et maire de sa commune. Un boulevard porte son nom. Ma mère était une femme de bien.



Illustration 1.:

Mes parents éprouvèrent une grande joie à la naissance d'un premier fils et leurs nombreux amis les félicitèrent comme il se doit. Le poète local écrivit deux pages d'alexandrins passables. Le dessinateur Grandjouan qui vient de mourir mais très vieux et aveugle, grava une planche. Tout cela fut imprimé et largement diffusé. Mon parrain, Jules Petijean, auteur d'une grammaire grecque célèbre, écrivit un autre poème, mais en grec cette fois. Ce poème-ci ne fut pas imprimé, mais j'ai toujours le manuscrit, je le reproduis ci-dessous, il sera donc imprimé lui aussi: mieux vaut tard que jamais.

Je devais être appelé Jean, mais, au dernier moment mon père décida de, me donner son prénom, c'est pourquoi il faut que je signe Lucien II

Parlerai-je plus longuement de mes ancêtres et du folklore familial, pour quoi pas, il est nécessaire de tirer un peu à la ligne pour remplir un livre. Mon grand père maternel était bourgeois de Nantes et très fier de sa bourgeoisie, ce qui ne l'empêcha pas de faire faillite comme marchand de charbon, pardon: négociant en houilles. Ce fut ma mère qui- sauva sa famille de la ruine définitive; elle en a été fière toute sa vie et à juste raison.

Le déshonneur de le famille, il était encore à cette lointaine époque, déshonorant de faire faillite, avait exilé tout le monde à Paris. Ma mère avait alors 17

ans, elle loua un vaste appartement pour y fonder une pension de famille destinée aux américains qui découvraient alors l'Europe. Il n'y avait pas un sou pour meubler cet appartement et, avec le beau courage de son âge, ma future mère parcourut le boulevard Barbès de boutique en boutique pour obtenir des meubles à crédit. On lui riait au nez, mais elle trouva enfin un marchand qui lui dit : "Vous me plaisez, vous, je marche, donnez-moi l'adresse". Dès le lendemain matin l'appartement se trouva plein, non seulement de meubles mais des mille bibelots et fanfreluches dont s'encombraient l'époque. J'ai entendu cent fois cette histoire et vingt ans après ma mort je m'en souviendrai encore.

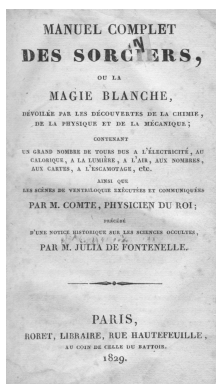


Illustration 2: Ajout à l'édition en ligne

L'entreprise réussit d'ailleurs très bien: le marchand de meubles fut payé. Ma mère s'occupait des menus. Il paraît que les américains riches n'aiment pas le lapin de choux, alors ma mère leur servait du "léporide" qu'ils trouvaient très bon. Le léporide est un animal fabuleux qui devrait être le résultat du croisement du lièvre et du lapin de garenne. Le malheur pour le léporide c'est que personne au monde n'a jamais pu réussir ce genre de croisement.

Autre anecdote de ma mère: Un de ses clients avait été très choqué par ce qu'il avait lu sur une boutique de marchand de vin: "ICI ON BOIT AU LIT". Il en tirait conclusion sur les moeurs dissolues des français. Ma mère se fit conduire devant la boutique pour avoir enfin la preuve d'une telle dépravation qui lui paraissait invraisemblable. On pouvait bien lire "ON BOIT AU LIT.. quand le dernier volet de la devanture n'était pas fermé. Quand le dernier volet était fermé, on lisait "ON BOIT AU LIT..RE."

Du côté paternel, mon grand père et ma grand mère qui étaient morts avant ma naissance, étaient de petits bourgeois de village, un tout petit village de Vendée, les anglais diraient des "squires". De mon grand père j'ai un Florian obtenu comme premier prix de version latine à Bourbon-Vendée en 1838, classe de huitième. Ce grand père avait nom Emile, Lucullus Dodin. J'ai, de lui aussi un Manuel

des sorciers de l'encyclopédie Roret, manuel de magie blanche, c'est à dire un recueil de recettes diverses.

Φιλότηρ Λουδὸν Δοδιν, χαίρειν.

Ἡ γυναῖκα Λουδὸν γενναίων διέγονόων.
 Ἑλληνιστὶ δέγων δῶρον ἔγωγε φέρω.
 Εἶθε σοι, ὡ τιανόν, εἴοιεν θεοὶ δόσιον εἶναι
 Ἀσκητὴν ἀρετῆς, ἀξιόπαινον ἄνθρωπον.
 Εὖ γὰρ καὶ μένυσσο φίλους ἔχρους τε καλῶσαι,
 Ὅς γε σὸς ἐστὶ πάτῃ χρησμός ὧν πατέρει.
 Ἦν γὰρ ἔφη τῷ πατρί, καλῶς περὶ πάντων ἀκούσαι,
 Μπότερ θ' ἡδομένη χάμα μέγιστον ἔσται.

Μπατζὺ La Genétouze καὶ Λόκ πιπρημένον

8 avril 1901.

texte grec de Petitjean

Traduction de ce texte,
de la main de l'auteur.

À mon bon cousin Lucien Dodin, salut
 (Bénédictine [Bénédictine de] se rejoind)

Je t'apporte ce petit cadeau, petit cadeau,
 En parlant + grec, je l'apporte aussi mon présent.
 Puisse-tu les deux, mon enfant, t'accorder l'un et l'autre,
 De pratiquer la vertu, de mériter toujours des éloges.
 Souviens-toi, toi la force du bien à toi amis et à toi mal à toi ennemis
 En étant comme ton père, utile à la patrie.
 Car si tu surs ton père, pendant ta vieillesse, tu auras une grande joie.
 Et pour ta mère, si tu es un grand enfant, tu auras une grande joie.

LB

J'ai des portraits au crayon des deux personnages, l'homme en habit bourgeois et la femme avec une très haute coiffe. Les portraits ne sont pas bien bons mais les cadres sont superbes.

Mon père ne parlait jamais de son père et peu de sa mère qui était morte quand il avait dix ans, mais racontait souvent les deux anecdotes suivantes qu'il tenait d'une de ses Grand mères. Cette Grand mère, du nom de laquelle je ne me souviens pas, avait acquis une certaine célébrité près des historiens de la petite histoire. Un de ces historiens est venu me voir spécialement pour enquêter sur ce que je pourrais bien lui apprendre. En effet on a retrouvé nombreuses lettres de cette femme, adressées à une sienne cousine de Fontenay le Comte, et dans ses lettres elle citait tous les menus incidents de son existence dans son village de Vendée, et c'était pendant la Révolution. on trouve aussi dans ces lettres le prix des

denrées au marché, de semaine en semaine, ce qui est particulièrement précieux pour les historiens.

Voici les deux anecdotes.

Mon arrière grand mère racontait qu'un jour où elle était seule à la maison, elle était sortie dans son jardin entouré d'un mur bas, pour soigner son cochon. Il y avait, de l'autre côté du mur, à un certain endroit, un arbre. Elle entendit du jardin, deux hommes, deux brigands. On appelait ainsi les chouans en Vendée, qui complotaient de monter à l'arbre, de sauter le mur et de voler le cochon. Mon aïeule revint dans la maison, prit un pistolet chargé que les hommes lui avaient laissé pour qu'elle put se défendre à l'occasion ; elle alla se placer au pied du mur et quand le brigand se montra, elle lui logea une balle dans le corps. Le second brigand dû emporter son camarade car on ne trouva rien de l'autre côté du mur qu'un peu de sang.

Four qui connaît le calibre des pistolets de l'époque et le genre d'onguent avec quoi on soignait les plaies, on ne peut douter que le blessé ne soit mort ... tôt ou tard, mais certainement mort à l'heure qu'il est.

A une autre occasion, mon aïeule, un soir après veillée, sortit pour pisser devant sa porte avant d'aller se coucher. Elle trouve là une truie. La truie lui parla et lui dit qu'elle était sa voisine morte récemment et condamnée à courir sept croisées de chemin pendant chaque nuit en punition de ses péchés, et qu'elle avait bien soif et qu'elle avait bien faim. Mon aïeule lui donne à boire et à manger ce soir là et plusieurs autres soirs.

On appelait ce genre de bêtes qui couraient les chemins à nuit noire, des "bidoches" ; d'où l'expression "manger de la bidoche" pour manger de la mauvaise viande.

Mon père me racontait qu'une certaine nuit, il était en voiture avec mon grand père, quand il entendit un grand bruit d'abolements dans le lointain, bruit analogue à celui qu'on peut entendre au passage d'une chasse à courre. Mon grand père dit à son fils qu'il s'agissait d'une troupe de renards chassant le lièvre. D'après lui de pareilles chasses nocturnes et sauvages étaient l'origine des fameuses "Chasses Galerie" de la légende, par lesquelles un certain Galerie, cruel chasseur pendant sa vie, aurait été condamné à suivre des chasses à courre fantômes après sa mort.

I

Ma petite enfance fut heureuse dans un grand jardin. Je peux facilement dater dans ma mémoire les rares souvenirs que j'ai conservés de l'époque où j'étais un tout petit garçon. Ces souvenirs sont en effet accompagnés des images des lieux qui les entouraient et ma famille changea d'habitation juste au moment où sonèrent mes quatre ans.

je nous revois très clairement, assis avec mon père et ma mère à la table de la petite salle à manger de chez nous. J'étais en face de la porte fenêtre qui donnait sur le jardin avec mon père à droite et ma mère à gauche.

Je me souviens d'être entré une fois dans le cabinet de consultation de mon père et d'avoir été incommodé par une forte odeur d'iodoforme, le grand antibiotique de l'époque.

Du jardin, je n'ai conservé qu'un seul souvenir, c'est d'y avoir été mordu par un caniche noir que j'avais indûment dérangé dans son repas.

Je me souviens enfin de la grande cuisine dans laquelle j'étais reçu comme le fils de Dieu le père lui-même, par les deux bonnes et le cocher. Ces trois personnes qui n'ont cessé depuis d'être mes amis lointains, vivent toujours et sont certainement plus riches que moi, ce à quoi je ne vois aucun inconvénient. J'écris cela sans avoir jamais mis le nez dans leur compte en banque, ils n'en ont pas moins eu leur petite réussite, c'est certain. Grand bien leur fasse.

Je me revois enfin, en grande tenue, près de ma mère, elle même en grande toilette, avec un immense chapeau, laissant partir un train sans y monter. Nous devions aller déjeuner ensemble chez des amis à une vingtaine de kilomètres de là, mais je venais de déclarer à ma mère que j'avais fait dans ma culotte, d'où train raté et télégramme. Mais revenus à la maison et culotte baissée, aucun dégât n'apparut. C'était un pet. C'est la première et la dernière fois de ma vie que j'ai manqué le train pour un pet.

C'est tout pour mes quatre premières années et ce n'est déjà pas si mal.

Je dois tout de même y rattacher, bien que ce ne soit pas daté avec autant de certitude, un voyage à Paris chez une des cousines germaines de ma mère.

Je me souviens de quelques travaux à ciel ouvert du métro, alors tout nouveau. Ma mère qui était très craintive, ne voulut pas essayer ce moyen de transport trop dangereux. Elle accepta à grand peine d'aller assister à une séance de cinématographe chez Dufayel. J'ai conservé le souvenir très clair d'une petite salle dans laquelle on nous enferma et où on fit subitement l'obscurité. C'était déjà inquiétant. On projeta le voyage dans la lune de Méliès et je fus tout simplement terrifié. Voir la lune ouvrir la bouche et avaler tout un train, dépassait ce que je pus supporter. Je fermai les yeux et me mis nerveusement à plumer le boa de plumes de ma mère. La lumière revint et je ne fus pas rassuré en constatant que je m'étais trompé de côté. Ma mère n'a jamais possédé de toute sa vie un boa de plumes ; ce boa appartenait à une dame inconnue placée à ma droite, tandis que ma mère était assise à ma gauche. Ma mère offrit à la dame de lui rembourser son boa. La dame répondit que le boa était usé et sans valeur, elle ne voulut rien entendre pour accepter le moindre dédommagement. Je me souviens de ma mère, je me souviens de la lune, je me souviens de la dame. Si elle vit encore, ce dont je doute fort, qu'elle veuille bien accepter ici toutes mes excuses un peu tardives.

II

III



Illustration 3.: Grangevieille en Août 2000

Ma seconde enfance fut heureuse aussi, à part quelques ennuis scolaires ; mon père avait acheté une grande propriété dans le Lot et Garonne et possédait une vieille maison paysanne à Saint Jean de Monts en Vendée sur le bord de l'océan. Nous passions six mois dans le midi, l'été, et le reste de l'année, l'hiver, à St Jean. Le séjour l'été, dans une grande propriété agricole qui s'appelait et s'appelle toujours Grange-vieille, était un enchantement de tous les instants : on a écrit et bien écrit "heureux comme un enfant dans un jardin" et le jardin pour moi avait cent hectares. Je ne suis pas poète et ne chanterai pas plus longtemps mon enchantement. Tous ceux qui ont été enfant dans un parc me comprendront sans plus ample informé. Que les autres aillent y voir; les malheureux comme je les plains.



Illustration 4.: Grangevieille en Août 2000

Mes souvenirs de Grange-vieille, vous ne les trouverez peut-être pas pittoresques. Comme tous les petits garçons de cet âge je m'employais ferme à faire enrager mon entourage. Une vieille et bonne institutrice venait au château (tout est château en Gascogne) pour me donner des leçons de lecture. Quand j'en avais assez, je me levais tout a coup, prétendant une subite envie d'aller aux cabinets, et je filais faire un tour de pare d'où je revenais tout aussi subitement.

Le prétendu château était grand, avec une cour intérieure, et aux petite enfants tout paraît immense; je l'ai revu depuis et l'ai trouvé beaucoup moins immense et fort laid. La grande curiosité était les lieux d'aisance, placés tout au bout du couloir du premier étage. Nous n'y allions que pour montrer cette monstruosité aux visiteurs : les domestiques ne manquaient pas pour vider les seaux de toilette. Il s'agissait d'une vaste pièce basse de plafond avec un non moins vaste trône de Rois, un vrai podium, percé de deux trous. Pourquoi deux trous ? On va rarement accompagné à cet endroit.

Il y avait des chais pour le vin, je n'avais pas le droit d'y entrer à cause d'un certain foudre dans lequel j'aurais pu tomber. Il y avait deux fours pour dessécher les pruneaux. mon père ne savait pas s'en servir et ses pruneaux ne valaient rien. On utilisait surtout un de ces fours pour faire le pain jusqu'au jour où on trouva plus économique d'acheter ce pain au boulanger qui l'apportait chaque semaine. Je regrettais l'ancienne manière parce que le préposé au pain était mon ami et qu'il utilisait ses restes de pâte pour me préparer des "alises". Ce sont de gâteaux de paysans qui, mangés chauds étaient très bons, j'en sens encore le goût et l'odeur. Les desserts étaient une rareté à cette époque. Quelques fruits à la saison, un peu de confiture parfois ou du miel, mais rarement.

J'adorais aller avec mon père au bourg de Casteljalous, malgré le peu de confort de notre charabanc ; c'est que, régulièrement il me conduisait à la pâtisserie où je mangeais d'immenses choux-crèmes appelés "cache-museau".

Le parc n'avait pas de secret pour moi, sauf un arbre creux énorme, invraisemblable dans le genre énorme ; j'aurais pu y entrer facilement et dix camarades avec moi, je n'ai jamais pu le faire : on m'avait dit qu'il était plein de serpents.

Je n'avais guère de camarades. La culture était assurée par des paysans de Vendée amenés par mon père ; ils avaient dans le pays la réputation d'être à demi bandits, mon père n'avait pu trouver mieux. Un détail: n'ayant pas d'outillage pour administrer les lavements, ils les prenaient dans la bouche et les soufflaient au bon endroit avec un tuyau de plume, c'est tout au moins ce qu'on m'a raconté. On ne me laissait guère fréquenter les petits de ces gens aussi mal embouchés. En dignes vendéens, ils étaient glorieusement crasseux et cela se voyait. Mon père n'exerçait pas la médecine, il avait bien d'autre chose à faire. Pourtant il ne refusait pas de soigner les pauvres gens du voisinage et ses fermiers. Il disait que les paysans de Vendée étaient très sales et qu'ils ne s'en cachaient pas, tandis que les gascons, toujours très propres à l'extérieur et présentant bien, n'étaient pas moins sales pourvu qu'on examine leurs dessous, je n'ai pas vérifié mais j'aimais tout de même mieux les gascons, leurs vantardises étaient quelque fois difficiles à supporter, mais ils n'en étaient pas moins des gens fort aimables.

Les facteurs de cette époque étaient des gens très pauvres, ils ne sont guère riches aujourd'hui. Le nôtre ne mangeait pas toujours à sa faim, en revanche il buvait beaucoup, un verre de vin était toujours préparé pour lui à chacune de ses stations; cela le nourrissait un peu en l'aidant à parcourir trente kilomètres chaque jour sur son vélo. Je me souviens qu'il vint consulter mon père pour des maux de fesse ; il était devenu allergique à la selle de bicyclette. Il n'y avait rien à faire d'autre que renoncer au métier de facteur et aux verres de vin gratuits. Il partit effondré et mon père pleurait presque en nous racontant l'affaire. A ce propos je dirai que tous les immenses progrès de la médecine intervenus depuis lors, n'arrivent pas encore à guérir, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, des maux de ce genre. Combien de représentants, on disait alors des commis voyageurs, sont tombés dans la misère parce qu'ils sont devenus allergiques des fesses et du dos au sièges des automobiles aussi bien que des wagons ? Ce mal est peut être ridicule mais c'est un fléau de Dieu.

Que le diable vous en préserve.

L'existence à St Jean de Monts avait ses avantages. J'allais à l'école communale, mais mes études marchaient mal parce que j'étais entouré de jeunes envieux avec qui je faisais mauvais ménage: pourtant je finis par apprendre à lire, ce dont j'ai beaucoup profité depuis. En dehors de l'école la vie était agréable, la maison étant construite au milieu d'une grande forêt de pins maritimes dont je connus rapidement les détours. Nous lisons dans les livres que les pigeons voyageurs, les chiens, les chats, etc. ont naturellement le sens de l'orientation. J'ai toujours

pensé et pense toujours que l'homme primitif, et l'enfant est un homme primitif, possède ce sens mystérieux au même titre que les animaux. En tout cas rien n'est plus déroutant qu'une forêt de pins maritimes où tous les paysages sont semblables ; pourtant jamais, aussi loin qu'aient pu me porter mes petites jambes d'alors, et c'était beaucoup plus loin que ne pourraient le faire mes vieilles jambes de maintenant, je n'ai éprouvé la moindre hésitation sur la direction à prendre. Ma mère était quelque fois inquiète de mes lointaines excursions en forêt. Elle avait bien tort; je me courais seul dans cette forêt, mais les vieilles gens du pays s'occupaient fort à voler les pignes et, comme c'était interdit, ils se cachaient au moindre bruit. J'ai su depuis que mes moindres gestes étaient rapportés à mon père que tout le monde connaissait dans le pays. J'étais sous bonne garde sans qu'il y paraisse.

La maison elle-même avait d'autres richesses. Mon grand père maternel m'avait légué quelques outils et quelques rares livres sur l'histoire des inventions. C'est sur cette base que j'ai bâti une carrière d'inventeur qui ne fut pas sans gloire : gloire à l'échelle du petit homme que je suis. On fait ce qu'on peut.

J'avais 10 ans quand mon père vendit Grangevieille à un de ses confrères de Nantes, ma mère ne s'y plaisait pas. Mon père n'avait alors guère plus de 50 ans, mais, diabétique, il se sentait vieux et la charge d'une grande exploitation le fatiguait, autre bonne raison pour vendre.

Pour fêter la vente nous fîmes un voyage touristique dans les Pyrénées. A cette époque où les automobiles étaient encore jeunes, le tourisme se faisait en chemin de fer et c'était toute une aventure qu'un pareil voyage. Il faudrait une évocation cinématographique pour en rendre compte et elle serait fausse comme un jeton. Par écrit... voyez donc .Tartarin sur les Alpes, je n'ai pas le talent d'Alphonse Daudet, je n'aurai pas le ridicule d'imiter un si grand maître, je me bornerai à signaler que je fus victime, victime c'est beaucoup dire, d'un tremblement de terre à Cauteret. Ce tremblement réveilla tout l'hôtel, sauf moi. Il faut plus qu'un tremblement de terre pour me réveiller. Seul accident: le chocolat sentait le rimé (à Paris on dit le brûlé), le lendemain matin. Les bonnes avaient mal dormi, les grands cataclysmes sont dangereux pour le chocolat.

La visite du cirque de Gavarni fut épique. Qui n'a pas vu ma mère à cheval n'a rien vu. La pauvre femme était terrifiée, elle était pourtant montée sur une bien paisible rosse. Elle dit au cornac : "C'est que je crains que le cheval ne se mette à galoper -- Soyez tranquille ma petite dame, il a quelque chose sur le dos qui l'en empêchera". Nous revînmes à pied,ma mère ayant déclaré qu'elle en avait assez de l'équitation pour le reste de sa vie.

Dès le retour en Vendée nous filâmes sur Nantes pour louer un appartement: je devais entrer au lycée en Octobre, en classe de septième et pour cela il nous fallait habiter la ville. Vous me croirez si vous voulez,mais il y avait alors dix écriteaux "appartement a louer" à chaque bout de rue . Le choix fut difficile,mais c'est parce qu'il y avait trop de choix. Il est vrai que tous ces appartements étaient sor-

dides, mais le sordide n'étonnait pas parce que tout était, sordide à cette sordide époque, on l'oublie trop maintenant où nous vivons dans un luxe inouï.

Mes parents finirent par se décider pour un appartement sombre éclairé au gaz. La seule chambre claire à l'extrémité rai d'un long couloir fut la mienne. J'avais grand peur du lycée, j'avais tort. Je chéris maintenant le souvenir des camarades charmants que j'y trouvai. Je passai quatre ans dans ce lycée. Je n'y appris pas grand chose; mon arrivée à Nantes coïncida en effet avec je ne sais quelle maladie qui dura dix ans. Mon médecin de père se rendait compte que je vivais dans une espèce de somnolence, mais ne savait pas à quoi l'attribuer, j'ignore toujours de quoi il s'agissait. Peut-être était-ce simplement le manque absolu d'exercice physique, j'ai tendance à le croire. Parents évitez d'emprisonner les enfant même dans les meilleures intentions. La forêt me manquait et les longues courses a pied.

IV

Je passe vite sur les événements de cette époque sans pittoresque. Il faut cependant que je dise un mot de l'invention de l'aviation, sans cela il manquerait quelque chose de grand à mon récit. J'assistai, vers 1910 aux deux premiers meetings d'aviation de l'ouest de la France, celui de Nantes et celui de St Jean de Monts.

Celui de Nantes eut lieu sur la "prairie de Mauves" ; immense terrain herbeux près de la Loire. Les avions, nous n'en vîmes guère, quelques cages a poules firent quelques centaines de mètres et fort loin de nous. Pourtant il y avait là comme spectateurs l'équivalent de la population de plusieurs départements ; la foule immense fut le plus important du spectacle, jamais je n'ai retrouvé un tel concours de peuple.

A St Jean de Monts, le premier adjoint, dont je dois rendre le nom célèbre ici car ce fut un grand homme, Théophile Chartier, avait fait venir un gracieux monoplane et la plage servait de champ d'aviation. La moitié de la Vendée était venue, mais la plage est si grande qu'il n'y paraissait pas. Les vols furent très réussis et tout le monde enchanté. Évidemment les gamins autochtones étaient aux premières loges et moi avec eux. Le pilote de l'avion utilisa d'ailleurs largement notre main d'oeuvre volontaire et je fus stupéfait de pouvoir soulever la queue de l'avion sans grand effort. Ce fut ma seule contribution à cette grande conquête de l'humanité que fut la découverte de l'aviation.

V

Voici la guerre de 14. Ce fut une guerre terrible pour l'Europe. Maudis soient les imbéciles qui l'ont déclenchée, mais ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

On compte l'histoire des hommes par siècles, d'autres divisions seraient plus raisonnables. L'histoire de France a été marquée par une grande époque qui commence aux journées de Juillet, donc à l'avènement de Louis Philippe en 1830

et finit avec la guerre de 1914. C'est le règne de la caste bourgeoise. On compte des guerres et des révolutions pendant cette période, mais elles touchèrent peu de gens, ne changèrent guère les institutions et ne firent pas figure de catastrophes. Ce qui caractérise cette époque bien plus que le Roi, la République ou l'Empire, c'est un évènement, l'instruction publique, laïque et obligatoire et une machine, la machine à vapeur. Tout cela fut préparé par la découverte de la physique au XVIII^{ème} siècle et par sa classification en systèmes. Ce sont en fait ces systèmes, fort imparfaits mais faciles à comprendre, justement à cause de leur imperfection même, voulue par leurs auteurs, qui ont abouti au progrès technique et technologique moderne. L'encyclopédie Roret commence à paraître sous la Restauration et cesse de paraître pendant la guerre de 14, c'est un autre évènement qui a marqué cette époque.

Voici donc' la guerre de 14, j'ai 13 ans, presque 14, le lycée de Nantes est transformé en hôpital militaire; mon père, désireux de me faire tout de même continuer mes études, trouve un jeune professeur pour me donner des leçons particulières. Je devais rester près de lui pendant quatre ans.

La guerre continuait toujours, froide et sombre, épuisant toutes les forces vives du pays, et pourquoi, personne ne l'a jamais su; les grands événements ont quelque chose de mystérieux, l'entêtement que les peuples frères ennemis mettent à se détruire fait penser au Destin antique, aveugle et sourd, bien plus qu'au Dieu chrétien ou au Diable des vieilles légendes, qui sort, après tout assez bons enfants tous les deux.

Les jeunes médecins étaient aux armées, mon père reprit du service comme médecin civil à St Jean de Monts et me laissa en pension chez une cousine à Nantes. Malgré ma torpeur, avec mon jeune professeur, j'appris pas mal de choses, pas assez pour être reçu à mon bachot, mais tout m'était indifférent.

Je conterai quelques anecdotes qui doivent dater de cette époque.

Mon père, comme tous les médecins de son temps, a tué beaucoup de gens qui sans lui auraient continué à vivre, mais il en a aussi sauvé beaucoup. Il était excellent chirurgien et accoucheur. Il n'avait plus de cheveux. Un soir d'hiver très froid on vint le quérir de la part d'une sage femme pour soigner une femme en couches à huit kilomètres de là, cela avec une voiture âne. La route était impraticable à cause du verglas, il fallut passer par la plage, le froid gelait l'eau de mer et le sable mouillé était dur. Mon père sauva la mère et l'enfant en travaillant toute la nuit. Le lendemain l'âne était hors de service, mais les hommes sont plus résistants que les ânes et mon père rentra chez nous à pied.

Autre anecdote, mal située dans le temps;

Mon père se promène avec moi dans la campagne, une femme le voit passer devant sa maison de ferme et court après lui.

La femme

— Docteur, je veux vous consulter pour ma petite fille en sortant de table elle a des vertiges, elle tient à peine debout et pleure.

Mon père

– Que boit elle à table ?

La femme

– Du vin blanc comme tout le monde.

Mon père

– Faites lui boire de l'eau et elle n'aura plus de vertiges.

La femme

– !!!!

Autre anecdote. (peu de temps avant la guerre de 14). Mon père avait une vigne avec une jolie petite maison, habitée par un domestique agricole qui, entre autres travaux dans la région, cultivait la vigne. Nous y allions deux fois par an. Le domestique avait une jeune femme et une petite fille.

Le petite fille, un jour en coupant son pain avec un énorme couteau, se piqua la cornée de l'oeil. Évidemment personne ne la soigna. Quand nous vîmes à passer, j'ignore combien de temps après, la femme montra sa petite fille à mon père, l'oeil était bien abîmé.

"Docteur que faut-il faire pour ma fille ? Faut-il lui acheter des lunettes ou des boucles d'oreille ?"

Mon père ordonna des gouttes d'eau boriquée (petite quantité de borax dans l'eau). Le traitement réussit au mieux, ce qui est bien invraisemblable mais Dieu est grand. J'eus l'occasion de constater cela bien des années; après. La petite fille avait grandi, elle fut bonne à tout faire chez nous pendant quelques mois. L'oeil était sauvé mais la cornée était restée déformée, ce qui donnait à la pauvre fille un certain regard oblique qui ne l'embellissait pas. Les garçons du pays l'appelaient "Tallorgne".

Pourquoi tant de misère et d'ignorance dans le peuple des campagnes avant la guerre de 14 ? Ce peuple n'était pas riche ni bien évolué sous l'ancien régime, voyez La Fontaine et sa fable "On voit des animaux farouches, des mâles et des femelles ." Mais sous l'ancien régime les riches et les savants étaient rares dans tous les milieux et il y avait tout de même la caste des laboureurs qu'un certain privilège fiscal enrichissait quelquefois. Voyez, toujours dans La Fontaine, "Un riche laboureur sentant sa fin prochaine ...". Ces laboureurs firent la Révolution avec les manants et le" bourgeois; mais la nuit du 4 août leur joua un mauvais tour en supprimant leur privilège en même temps que les autres, et ils tombèrent dans la misère.

C'est après 1830 que la bourgeoisie pour jouer un bon tour à la noblesse, chercha à s'annexer les laboureurs en leur donnant l'instruction primaire.

Cela ne les enrichit guère tout d'abord, les phénomènes sociaux sont lents, mais "maille a maille on fait l'aubergeon" et, à la veille de la guerre de 14 on pouvait constater un certain progrès qui n'avait encore l'air de rien,,mais n'en était pas moins riche d'un pouvoir explosif inouï : tout le monde ou peu s'en faut savait lire et compter, quel changement !

La guerre ruina la bourgeoisie française en tant que caste. Sa civilisation qui était devenue raffinée au moins en surface, sombra dans la boue des tranchées. Bien au contraire, les laboureurs qui échappèrent au massacre revinrent dégrossis, ils jetèrent aux orties ce qu'on appelle maintenant les habits folkloriques et s'habillèrent en "monsieur". L'habit fait le moine plus qu'on ne le pense généralement. D'autre part les vieux et les femmes restés au pays, avaient cultivé la terre mieux que mal et vendu les récoltes très cher. Il y eut nivellement. Au lendemain de la guerre on ne distinguait plus guère le paysan un peu enrichi du bourgeois appauvri, ils portaient tous même costume et parlaient même langage grossier. Le paysan ne savait guère lire, le bourgeois ne lisait plus. Nivellement, nivellement par le bas.

Bien sûr il existait encore beaucoup de séquelles de l'ancien état de choses il en existe encore.

Je continue mon panorama et je le pousse jusqu'à nos jours, anticipant sur mes mémoires qui ont bien le temps d'attendre. L'inflation continue qui suivit la guerre, ruina de plus en plus la classe bourgeoise. Acheter cher en monnaie forte et vendre bon marché en monnaie faible n'a jamais enrichi personne, c'est pourtant ce qu'à fait le commerce français entre les deux guerres. La terre restait chère mais ne rapportait plus rien, les immeubles à cause de la fameuse loi sur les loyers, qui rend bien compte de la stupidité générale du temps, réduisit à la portion congrue les propriétaires d'immeubles. Les affaires reprirent cependant pendant quelques années à cause des besoins urgents pour la reconstruction des bâtiments détruits par la guerre et le remplacement des objets cassés. Ces besoins satisfaits il y eut récession et pour finir la grande crise de 1930 qui acheva la décadence des intellectuels français, j'en ai vu plus d'un aller chanter dans les cours pour se procurer un peu de pain. Où était la vie luxueuse de leurs ancêtres et même la vie confortable de leurs parents.

Vaille que vaille, pendant toutes ces années, les paysans continuèrent à s'instruire un peu, génération après génération.

Vint la guerre de 39, autre guerre stupide, suite logique de la première, (vingt ans de permission). Nous l'avions bien méritée, les allemands aussi, nous l'avons eue.

Je n'ai pas encore parlé des ouvriers, ne me bousculez pas, je ne peux pas tout dire en trois pages. Sous l'ancien régime, les ouvriers, dans le sens où nous entendons le mot aujourd'hui, c'est à dire dans le sens de salarié, de prolétaire, n'existaient guère ; comme salarié il n'y avait que les domestiques, bêtes à tout faire dans les maisons de ferme pour aider à cultiver la terre et dans les maison nobles et bourgeoises pour vider les pots de chambre. Généralement ils n'étaient pas payés du tout. On les habillait parce qu'il aurait été indécent de les laisser se promener nus, et on les- nourrissait le moins possible) parce que, sans cela ils n'auraient pas pu travailler et ils couchaient sur la paille sans salles de bains. Ils ne comptaient pas dans le système social et ne constituaient nullement une caste particulière. Les États généraux en 1889 les ignorent totalement. Il ne faudrait pas croire cependant

qu'il n'y avait aucune industrie en France, mais elle était entièrement aux mains des artisans qui se groupaient pour les gros oeuvres En équipes de tâcherons payés, non pas à l'heure et à la quinzaine comme aujourd'hui mais à la tâche accomplie. Le palais de Versailles a été construit ainsi par des tâcherons. Le système est toujours très employé, bien qu'on l'ignore généralement. Toute l'industrie du cinéma fonctionne de cette façon et bien d'autres.

C'est à partir de 1830, avec la machine à vapeur, que l'existence du prolétariat prend corps et où on peut commencer à parler de classe ouvrière. Marx et bien d'autres constatent l'existence de cette classe qui, curieusement ne devient pas une caste organisée, mais se groupe en syndicats, forme juridiquement inouïe d'association ; elle n'a été reconnue par la loi que très récemment. Ces syndicats forment, suivant la valeur et l'influence des hommes qui les dirigent, le bonheur ou le malheur de la classe ouvrière. Depuis la mort du grand homme que fut Jouhau, nous assistons à une décadence des syndicats, ils sombrent dans la politique électorale où ils n'ont que faire.

Le matérialisme historique de Karl Marx est une idée de génie, mais il ne faut pas en abuser, les grands hommes ont leur rôle à jouer et le jouent, Jouhau l'a bien montré.

Nous voici loin du petit jeune homme que j'étais en 1915. Je vivais dans un état de fatigue physique chronique dont je ne sortais que pendant les grandes vacances à St Jean de Monts où justement je pouvais me fatiguer physiquement. Les souvenirs de cette période fade de ma vie ne sont pas très nombreux et je ne citerai que les seuls qui aient quelque intérêt.

J'ai parlé de la misère physique et intellectuelle des classes ouvrières et paysannes. Les bourgeois, relativement à ceux-là, vivaient dans une espèce de luxe, mais un luxe qui nous paraît misérable. Le chauffage, dans les palais et les châteaux, autant que dans les maisons bourgeoises, était pratiquement inexistant, la petite cheminée et ses quelques bûches éclairait peu et ne chauffait pas. La température de 15°C était considérée comme une température minimum pour les chambres de malades ; tous les thermomètres en portaient l'indication, c'est dire que les bien portants gelaient dès les premiers froids, d'où les pardessus en drap épais comme la main et les multiples jupons pour les femmes, avec une chaufferette au dessous, chaufferette source d'oxyde de carbone. A nous les joues pâles et les maladies de langueur. Ici les paysans avec leur chaumière et la grande cheminée et les fagots, marquaient un point, les ouvriers ; n'en parlons pas, l'espérance de vie d'une ouvrière au début du siècle était de 25 ans.

Beaucoup de bourgeois étaient méticuleusement propres, au moins à l'extérieur, mais bien d'autres étaient aussi crasseux que tout un chacun. Quant à la culture intellectuelle, eh bien l'ignorance était profonde chez le très grand nombre de ces classes dites supérieures. Me mère, qui avait son brevet supérieur (peu importe la répétition du mot) et s'était même présentée une fois à son bachelot, était une exception tout à fait extraordinaire. L'ignorance de ses bonnes amies était to-

tale. Je me souviens d'avoir fort embarrassé l'une d'elles en lui demandant un jour à brûle pourpoint en combien de temps la terre faisait le tour du soleil. J'avais l'audace des naïfs et ma question faisait la preuve d'une méchanceté sans borne qui m'étonne aujourd'hui. Me mère me rappela à l'ordre sévèrement ce jour là. Mais, même aujourd'hui, dans notre monde qui se croit tellement instruit, je trouverais facilement de beaux messieurs et de belles dames qui seraient incapables de répondre à ma question. Quand au phénomène de la succession des saisons, il vaut mieux n'en pas parler : personne, sauf exception insigne, n'est capable de l'expliquer correctement, y compris pas mal de professeurs de physique.

Ma mère qui me savait gaffeur, et gaffeur volontiers volontaire, ne m'emmenait que rarement dans le monde. Cela arriva tout de même une fois au moins, j'appris ce jour là que les cyclistes risquaient gros s'ils acceptaient de rouler sur autre chose que des bandages pleins. "Pensez donc, ma chère, rouler sur de l'air, quelle solidité cela peut-il avoir ?" C'est moi qui restai coi ce jour là. Remarquez que cette dame avait une voiture automobile, mais c'est le chauffeur qui gonflait les pneus... peut être avec du béton

Je racontai cela à mon père, il ne fut pas étonné. Il me dit que du temps où il était maire de Challans, le préfet lui avait demandé d'établir une liste de gens à qui décerner le ruban violet (chevalier de l'instruction publique). Pour remplir la liste il fallut décorer plusieurs personnes qui ne savaient pas lire, certains crurent à une plaisanterie qu'ils trouvèrent saumâtre et mon père se fit là des ennemis.

D'ailleurs mon père lui-même, malgré de très bonnes études, ne manquait pas d'idées fausses. J'appris de lui qu'il existait deux électricités, l'électricité statique et l'électricité dynamique. Pourtant mon père avait été un élève très doué. Il se vantait d'être le seul homme en France à avoir été docteur en médecine à vingt ans. Il avait fait son internat après.

VI

Les vacances de Pâques Saint Jean de Monts étaient des plus passionnantes. J'avais retrouvé quelques uns de mes anciens camarades paysans de l'école primaire, mais maintenant je m'entendais parfaitement avec eux. Nous formions une bande sans organisation particulière où chacun, conservait son entière liberté. Je me souviens du nom des deux frères Moreau, fils d'un douanier, je les avais en particulière affection, l'un était grand et très maigre l'autre petit et un peu boulot. La forêt n'avait aucun secret pour eux qui y vivaient toute l'année; c'étaient de parfaits hommes des bois. Nos chasses à l'écureuil étaient sensationnelles, nous les chassions à courre. Les Moreau convoquaient à jour dit une dizaine de chenapans dans notre genre avec un chien.

Les écureuils, quoi qu'on en pense, sont loin de toujours vivre dans les arbres, le sol leur convient très bien. L'homme les voit toujours dans les arbres parce qu'ils s'y réfugient à la moindre alerte, ce qui fait illusion. Notre chien découvrait rapidement une trace d'écureuil sur le sol (mes camarades disaient "escurieu")

et nous conduisait au pied de l'arbre où il venait de monter. Nous attachions le chien et l'un de nous escaladait l'arbre. L'écureuil apeuré sautait dans un autre arbre, toute la meute que nous formions se mettait à hurler et le pauvre animal, de plus en plus effrayé, sautait d'arbre en arbre. Enfin, fatigué, il s'arrêtait; alors un autre d'entre nous grimpait au nouvel arbre, forçant l'animal à recommencer ses vols d'un arbre à l'autre, nouvel arrêt, nouvelle escalade, cela jusqu'à ce que l'écureuil harassé, manque son coup et tombe à terre; alors nous nous jetions sur lui et réussissions à l'attraper. Le chasse était longue, chacun de nous, à la fin avait fait quatre ou cinq ascensions.

Je m'excuse d'avoir répété le mot "arbre" autant de fois dans le même paragraphe. Si vous ne trouvez pas ça bon, eh bien tant pis pour vous, moi je n'ai pas pu faire autrement.

A d'autres fois nous chassions le même animal au nid. L'écureuil construit au printemps, tout en haut d'un arbre (encore un, mais dans une forêt il y a beaucoup d'arbres) très haut et au tronc très dénudé, un nid de branchages entrelacés qui ressemble beaucoup à un nid d'oiseau. Ce nid forme une espèce de cabane fermée de partout, avec un trou d'entrée par lequel notre main d'enfant passait tout juste. Je n'ai jamais pu voir un de ces nids à partir du sol tellement ils étaient bien cachés au milieu des branches, mais les Moreau les voyaient très bien et en tenaient répertoire. Il s'agissait en effet d'enlever les petits à temps pour que nous puissions les apprivoiser, juste à temps après qu'ils soient sevrés. J'en ai eu un trop jeune qui est mort. J'en ai apprivoisé un autre que j'ai conservé près de moi pendant un an. Mais l'écureuil n'est guère agréable comme chouchou d'appartement, il n'a pas, comme le chat et le chien le goût des caresses.

Le mien était particulièrement gourmand de biscuits dits "à la cuillère" et accourait au bruit du papier froissé qui emballait ces gâteaux- A part cette friandise particulière, je le nourrissais de graines de toutes sortes, des graines dures de préférence, il appréciait beaucoup les noyaux de cerises dans lesquels il perçait un petit trou. J'allais me promener avec lui, il n'aimait guère marcher et, le plus souvent se tenait sur mon épaule. Quand je le posais a terre il grimpait bientôt sur mes vêtements et revenait sur mon épaule. Je n'ai pas pu le conserver. A Nantes, il sautait du deuxième étage dans la cour, je n'ai jamais bien su comment il s'y prenait. Il allait visiter les voisins du même pâté de maison. Je l'ai récupéré plusieurs fois dans une famille, qu'il semblait affectionner particulièrement, et qui ne s'en séparait qu'avec peine. J'avais grand peur qu'il ne finisse dans une petite cage, je l'ai rendu à sa forêt naturelle.

A d'autres fois nous chassions le lapin de garenne (les petits de ces lapins). Au printemps les femelles creusent un terrier spécial, on dit une "rabouillère" (mes Moreau disaient abouillère) toute droite, horizontale de préférence, de moins de deux mètres de long. Pendant le jour, l'entrée de ce nid est recouverte de sable, la nuit la lapine vient allaiter ses petits. Je n'ai jamais réussi à reconnaître à vue cette tache de sable blanc, au milieu des mille taches de sable blanc analogues qui parse-

maient la forêt. Les Moreau n'en manquaient pas une et en répertoriaient une vingtaine. Nous nous promenions avec un morceau de bois de deux mètres de long, hérissé de quelques clous, perpendiculairement à un bout, Voici l'usage que nous en faisons. La mère lapine voit tomber les poils blancs de son ventre, peu de temps avant l'accouchement. Elle tapisse le fond du nid avec ces poils. Pendant la croissance des petits, ces poils se salissent et deviennent de plus en plus noirs. Nous dégagions délicatement l'entrée du nid et nous enfonceons le bâton jusqu'aux petits en prenant bien soin de ne pas les blesser, les clous ramenaient quelques poils dont l'état de fraîcheur nous renseignait sur l'âge des lapins. Nous ouvriions le nid et prenions les petits quand ils étaient assez grands pour qu'il y ait espoir de les voir survivre. Mais les lapins de garenne à l'inverse des écureuils, ne vivent pas en captivité et aucun de nous n'a jamais réussi à en élever. Ils refusent toute nourriture. J'ai vainement essayé le biberon.

Les lapines ne sont pas toujours heureuses dans le choix de leur rabouillères. J'en ai découvert une un jour par hasard sur la plage. Elle s'est écroulée sous mes pas, une grande marée avait recouvert le nid et les petits étaient morts.

D'autres distractions nous aidaient à passer le temps. Les grands jeux de gendarmes et voleurs ne m'ont jamais tenté beaucoup, je ne savais pas courir assez vite. Il y en avait d'autres encore. Je ne souviens d'une grande perche de fille qui voulait bien nous montrer son sexe, à condition que nous lui cueillions un bouquet d'oeillets des dunes. Très fleur bleue en somme. Cet examen nous intéressait beaucoup mais par pur intérêt scientifique. D'autres filles autorisaient le même examen par pure bêtise. Trois de mes camarades et moi étions en train de nous instruire ainsi près d'une ferme, quand la porte de derrière de la maison s'ouvre et cinq ou six hommes, mon père en tête, jaillissent par cette porte, avec aussi le père de la fille, nous ne les avions ni vus ni entendus arriver et bien que j'ai rabattu le jupon aussitôt, je suis certain que la scène a été vue et comprise par tout le monde, mais personne n'a paru s'en apercevoir. Qui n'en a pas fait autant au même âge, me jette la première pierre. Il n'y eut aucune suite à mon grand étonnement; mon père n'était pas tendre pour les manquements à la morale. Il a dû craindre d'exagérer le scandale en en parlant.

Les distractions d'été se limitaient au tennis sur la plage, aux très longues promenades à pied et aux séances de natation courtes ou longues, entre camarades. Je me souviens qu'un jour nous étions, un de mes amis et moi, à plus d'un kilomètre au large, quand nous ressentons chacun presque simultanément, une piqûre très douloureuse à la poitrine, au moins aussi douloureuse qu'une piqûre de guêpe, nous hurlons et regardons plus attentivement autour de nous. Nous nous trouvions au milieu d'un banc de méduses grosses comme des melons, si nombreuses qu'elles se touchaient presque. Nous mimons aussitôt le cap vers la terre, mais nous dûmes nager encore au milieu des méduses pendant un bon quart d'heure, avant de sortir du banc. Nous avions reçu sept à huit piqûres chacun quand nous pûmes enfin mettre pied e terre, la douleur ne s'atténua que plusieurs heures après.

Ces excursions étaient très dangereuses à tout point de vue, nous le savions, nous avions fait des essais de sauvetage et n'ignorions pas que dans le cas d'un malaise de l'un de nous, jamais l'autre n'aurait pu le ramener : la plage était loin et souvent déserte. A cette époque il n'y avait là que très peu d'estivants, surtout en Septembre.

Le reste du temps je le passais dans une pièce isolée à m'amuser à divers bricolages avec les livres et les outils de mon grand père. Je m'essayais déjà dans l'art de l'invention. Ce fut à cette époque que j'inventai un instrument construit depuis par moi-même dans un laboratoire militaire pendant la guerre de 39, mais sans suite efficace. Je donne en partie technique, par curiosité, l'article de La Nature publiée à la suite de cette construction. Cet instrument aurait pu avoir un certain usage pour la guerre de tranchée en 14, mais j'étais trop jeune pour même songer à en envoyer les plans à l'office des inventions alors dans toute sa gloire. J'en reparlerai. Je fis d'autres inventions, une seule de quelque valeur, je n'ai jamais eu l'occasion d'essayer d'en tirer parti et il est peu probable que l'occasion se présente maintenant, pourtant je la garde pour moi à tout hasard jusqu'à nouvel ordre. Que d'autres la refassent, s'ils le peuvent, cela ne manquera sans doute pas, si ce n'est déjà fait.

VII

Pendant que le temps passait, je grandissais, toujours malingre et somnolant. Mon père avait grand peur que je sois tuberculeux, maladie fort à la mode à l'époque. Mais j'étais vacciné, j'avais eu clans me petite enfance, des ganglions tuberculeux au cou, ce qui vaut tous les BCG du monde. Ces ganglions ont mis trente ans à se résorber complètement, on les chercherait vainement aujourd'hui. Quand j'ai passé mon conseil de révision ils existaient encore, je les ai signalés au médecin, mais il n'avait pas les doigts assez fins pour les sentir, je n'ai pas insisté.

Vint l'époque très sombre de 1917. Les ravages étaient tels dans l'armée qu'il fut question de mobiliser la classe 20 qui n'avait pas encore ses 17 ans et dont je faisais partie. Mobiliser ces morveux mal nourris était une folie analogue à la mobilisation des troupes d'enfants allemands envoyés au casse pipe contre les russes pendant la dernière guerre. Les américains arrivèrent à temps pour éviter cela. Juste à temps.

Je passai mon conseil de révision et fus pris bon pour le service, malgré mon aspect miteux et ma poitrine creuse. Mes camarades du même âge étaient terrifiés, le bel enthousiasme de 14 était loin. Beaucoup de ces camarades devancèrent l'appel pour être pris dans l'artillerie ou l'aviation et éviter la boue des tranchées. Résultat de cette habileté, ils firent une année de guerre et firent en tout trois ans de service. Je choisis un moyen terme et là, pour une fois, je me montrai fort adroit; peut être n'étais-je pas tout de même aussi bête que j'en avais l'air. Je fis une demande d'affectation dans l'aérostation comme ouvrier ajusteur, les demandes pour l'aviation étaient trop nombreuses et avaient peu de chances d'être satisfaites. Mes études secondaires étaient finies et mon père, en attendant mon départ aux armées

qu'on nous annonçait toujours pour bientôt, ne sachant pas quoi faire de moi, m'avait placé comme apprenti dans un grand garage de Nantes. Mais ajusteur je ne l'étais point. Je fut convoqué pour un essai au château de Nantes où se trouvait alors le parc automobile et on mit devant moi deux morceaux d'acier dans lesquels je devais tailler un assemblage en queue d'aronde, j'en étais totalement incapable, heureusement le paiement de huit litres de vin me tira d'affaire, les ouvriers territoriaux qui meublaient l'atelier militaire, sortirent d'un tiroir- une queue d'aronde toute faite et bien faite, destinée visiblement à des occasions du même genre, et je fus reçu. La guerre venait d'ailleurs de finir. En sortant de l'examen je fis la connaissance de deux prisonniers qui rentraient, je leur payai un coup de blanc. Ils me racontèrent leurs malheurs dont je n'ai pas conservé le récit dans ma mémoire, je me souviens seulement de leur pauvre mine encore plus minable que la mienne.

La demande de chair à canon étant tarie, je ne partais toujours pas. Mon père me fit entrer au bureau de dessin des chantiers de la Loire, celui des apprentis dessinateurs, appelé "la crèche" par les ouvriers du chantier. Mes camarades n'étaient pas tous désagréables et je me liai d'amitié avec plusieurs. Nous étions une trentaine de débutants dans ce bureau- parmi eux il y avait une jolie fille, un peu pimbêche, mais tout de même elle décorait la salle.

Je restai un an dans ce bureau, passablement heureux. Je gagnais par mois 75 F que mon père me laissa comme argent de poche : une fortune, je dévalisais les pâtisseries. Sept ans plus tard, désirant un jour savoir ce qu'étaient devenus mes anciens camarades, je me rendis aux chantiers et je fis une enquête, je trouvai trace de l'un d'entre eux et de la jeune fille, ce fut tout... tous les autres étaient morts. Jugez de ma stupéfaction horrifiée. Je poussai l'enquête plus loin et appris que mes camarades qui étaient tous des fils d'ouvriers, faisaient partie de familles dont on plaçait les fils en bonne santé dans les ateliers, le bureau de dessin ne recevant que les malingres. Malingre, traduisez par tuberculeux. J'avais passé un an dans un lazaret ; heureusement que j'étais vacciné.

J'ai touché un mot de la misère des cultivateurs et de leur vie sordide avant la guerre de 14, il faudrait des bibliothèques pour dire ce qu'il y aurait à en dire, mais que dire de la vie des ouvriers. Zola a tracé des tableaux très sombres, je les ai cru exagérés, ils sont au contraire très atténués. Germinal ne serait-il qu'un conte pour jeunes filles ? J'ai tendance à le croire, la vérité serait trop horrible. Ce que j'ai pu voir au premières années du siècle marquait déjà un énorme progrès. Ce que c'était vingt ans avant, je préfère ne pas y penser.

Tout cela est très près de nous dans le temps et aussi dans l'espace. Seuls les pays septentrionaux ont évolué vers un mieux être par le progrès technique depuis cette époque. Il y a reculé partout ailleurs dans les autres parties du monde, et ce n'est pas fini, nous n'en sommes qu'au commencement. Que sera la suite ? Nous vivons ici dans une forteresse en état de siège et ce sont les affamés qui sont les assiégeants.

Comment tout cela finira-t-il ? Quelle catastrophe nous guette ? Et comment et quand surgira-t-elle ? L'Asie et l'Afrique sont des réservoirs de virus prêts à déborder à chaque instant. Qui commencera ; la peste ou le choléra, ou quelque autre maladie encore inconnue ce qui serait plus terrible. En Afrique il y a un médecin pour 35.000 personnes, moins encore en Asie si on néglige les guérisseurs.

A mon âge, pourquoi regarder l'avenir ? Dans dix ans je serai mort ou je n'en vaudrai guère mieux, mais il y a des jeunes gens, je l'espère, parmi mes lecteurs. Dans 10 ans l'électricité sera rationnée, certains métaux, dont le cuivre le sont déjà. L'argent dans vingt ans sera plus rare que l'or, adieu la photographie. Le gaspillage que nous faisons de toutes les richesses du globe est quelque chose de fou. Le phosphore va à la mer, Hugo le signale déjà dans les Misérables. On commence à chercher des moyens pour le retirer du fond des océans. Nos petits enfants nous maudiront pour notre imprévoyance, et il ne leur restera plus ni houille ni pétrole ni uranium, c'est à dire plus d'énergie pour essayer de récupérer quelque chose.

Évidemment le vingtième siècle aura permis à l'homme d'aller dans la lune ... beau rêve de fous.

VIII

L'arrivée des premières troupes américaines à St Nazaire fut saluée par un enthousiasme inouï : "Lafayette nous voici". Ils furent reçus comme Dieu en France. Il faut dire que ces jeunes gens étaient très sympathiques, l'Amérique nous avait envoyé pour cette première fois la fleur de sa jeunesse. A Nantes, j'en ai accosté cent fois dans la rue à qui je servais de guide avec les quelques mots d'anglais que j'avais appris au lycée. En compagnie de l'un d'eux, un officier de marine, je passai trois après-midis à visiter le musée des Beaux-Arts. Il était fort cultivé. Mes promenades avec les autres finissaient au café où sagement nous buvions de la bière ; à cette époque elle n'était pas méchante. Ce qui m'étonna le plus et je ne fus pas le seul à être étonné, ce fut de voir les "manoeuvres" américains travailler avec des gants pour décharger les bateaux.

A St Jean de Monts s'ouvrit un champ d'aviation, école de tir pour la chasse. Tous les avions étaient de fabrication française. Cela fut pour moi une révélation de l'immense effort industriel fourni par la France pendant cette guerre. L'Amérique avait fourni presque uniquement des matières premières et des pièces détachées, la France et l'Angleterre avaient fait le principal de la construction et Dieu sait quelle quantité de matériel fut cassé pendant cette guerre. Les premiers avions américains n'arrivèrent que tout à fait à la fin. Ce débarquement massif mais lent des américains eut surtout un effet démoralisant sur les allemands et revigorant sur nous. Nous avions besoin autant et plus d'une aide morale que d'une aide matérielle. L'aide matérielle fut tardive, mais énorme en fin de compte. Au début de la guerre de 39 on trouvait encore à acheter en France des surplus américains datant de la guerre précédente.

Mes vacances à St Jean de Monts, pendant la présence des américains sur leur champ d'aviation compte parmi les grandes joies de ma vie. Je savais bien que l'arrivée de ces soldats m'avait évité le départ au front, mais la reconnaissance n'était pas le seul motif de mon amitié pour mes camarades américains, il s'agissait d'une sympathie naturelle pour les braves gens que c'était. Les paysans du pays, si farouches avec nous, se dégelèrent totalement avec les soldats. Une des choses qui stupéfia le plus les américains c'est que ces paysans portaient des sabots, genre de chaussure sans doute totalement oublié chez eux. Nos paysans reçurent le nom de "wooden-shoes". Les garçons français étaient rares dans le pays à cause de la guerre et les jeunes filles étaient chaudes, le passage des troupes a laissé beaucoup de souvenirs dans le pays et si on pouvait parler anglais de naissance en héritage d'un père américain, le pays serait maintenant bilingue. Mais tout cela est sans la moindre importance.

A nous les petits jeunes gens, nos amis soldats nous apportaient d'énormes bonbons (candys) par pleines boîtes et les paquets de cigarettes tombaient sur nous par cartouches entières. Tout cela a un drôle de goût, le tabac en question me plaisait à l'époque, il me ferait vomir maintenant. Quant aux bonbons ils étaient, pour beaucoup excellents à part certains échantillons parfumés un peu trop "à l'américaine", gingembre, éther et même salicylate de méthyle. Ce salicylate est ce produit nauséabond que les vieilles femmes de l'époque utilisaient pour soulager leurs rhumatismes. Affreux.

Je m'essayai à fumer le cigare mais cela me fit vomir. Tout de même quelle belle vie en vérité !

Enfin la guerre finit. Je ne décrirai pas en détail l'explosion de joie, je fut pour nous l'armistice, ce fut indescriptible.

Quant à l'après guerre, il faudrait plusieurs livres écrits spécialement sur ce sujet pour en donner une relation fidèle. Ce fut certainement une des plus importantes époques de transition de l'histoire de France. Je n'ai pas très bien connu cet "après guerre", J'étais trop jeune pour observer les phénomènes sociaux fracassants qui l'ont marqué et dont la destruction des castes fut le plus marquant et peut-être aussi la libération des femmes, qui avaient pris conscience pendant la guerre de leurs capacités à exercer des métiers d'hommes. On ne parla plus "d'expéditionnaires" mais de "dactylos". J'ai déjà écrit que c'est de cette époque que date la disparition dans toute la France de l'uniforme de caste (dit maintenant habit folklorique), je le répète ici. Ce fut plus qu'un symptôme, ce fut une révolution dans les mœurs et c'est dans les mœurs que les révolutions sont le plus difficile à accomplir.

On a beaucoup parlé et écrit (voyez et lisez "La Garçonne") d'un certain relâchement moral des femmes de cet "après guerre". J'étais bien jeune alors pour en juger, mais je n'avais pas tout de même les yeux dans la poche J'entendais beaucoup parler de ce relâchement moral et je cherchais à le constater, voire à en profiter à l'occasion. Ce que je vis et constatai c'est que les jeunes filles et les moins

jeunes cherchaient à rencontrer des hommes, dont elles avaient tant manqué pendant la guerre, le nombre des bals mondains ou moins mondains, qu'on voyait partout, en témoigne abondamment. Mais était-ce pour se débaucher plus qu'à d'autres époques, je réponds catégoriquement non. Les braves filles cherchaient à se marier, un point c'est tout. Ce n'était pas de la débauche mais de la nidification. Et la réussite n'était pas facile à obtenir. Le nombre des hommes avait certes été réduit par la guerre, mais c'était surtout le nombre des hommes acceptables qui tendait vers zéro. La génération masculine qui sortait de la guerre était bien abîmée. Il fallut s'en contenter. Pour une femme vraiment femme, un malotru vaut mieux que le célibat, les hormones sont les hormones et la nature vous pousse irrésistiblement.

Elles se marièrent donc, les filles d'après guerre, elles se marièrent "à tas" comme dit Rabelais, et firent des enfants avec les mâles disponibles. Faut de mieux on couche avec son homme, dit un proverbe. Si l'homme en question n'est pas très beau, tant pis.

Je n'aurai pas à m'étendre sur mes aventures féminines, pour la bonne raison qu'il n'y en eut aucune, mes essais malheureux ne comptant pas. Je ne voulais pas des professionnelles : en bon fils de médecin que j'étais, j'avais peur des maladies vénériennes et j'avais bien raison, elles faisaient grand ravage en l'absence de pénicilline. Quand aux autres filles et femmes, elles ne voulaient pas du jeunot mal portant et sot, trois fois sot, que j'étais. D'ailleurs n'étant pas mariable, je n'avais aucun intérêt.

Je partis enfin, au régiment avec le premier contingent de la classe 20. Comme je suis né au mois d'octobre, il me semble que j'aurai dû faire partie du second, mais je ne réclamai point ; j'en avais par dessus la tête de la vie que je menais et aspirais à un changement quel qu'il soit. Je fus affecté au premier régiment d'aérostation, 4^{ème} bataillon à Angers. Le plus beau régiment de France comme tous les régiments de France. Le changement fut dur à supporter. Du jour au lendemain la véritable guenille physique que j'étais, dû se soumettre à un entraînement sportif intense. Heureusement dans un sens, j'attrapai la grippe espagnole dont quelque reste de virus traînait par là, et me voici à l'hôpital militaire toussant et crachant à pleines cuvettes et saignant du nez à pleines compresses. 70 de mes camarades de la garnison d'Angers me précédèrent ou me rejoignirent et 10 % d'entre eux avalèrent leur bulletin de naissance.

Il n'y eut pas de décès dans la salle où je me trouvais ; un des gisants de cette salle faillit pourtant y passer (on avait déjà placé des paravents autour de son lit), mais il changea d'avis au dernier moment. Je me souviens de son état de faiblesse extrême quand on ôta enfin les sinistres paravents : un cadavre à peine vivant si l'on peut dire.

Le général vint nous voir et me traita comme un vieux camarade. La peau parcheminée de son visage de vieillard me stupéfia, je n'avais jamais vu ça et n'ai jamais vu mieux dans le genre depuis. Je résistai aussi bien que possible à la mala-

die, c'est à peine si je me sentais malade. Bientôt je pus me lever et aider de mon mieux la vieille soeur de St Vincent qui nous soignait. J'ai admiré cette vieille femme dès le premier jour et n'ai jamais cessé d'avoir depuis une espèce de culte pour elle..Que dire de plus et de mieux, vous imaginez le reste. Elle est certainement aujourd'hui au paradis des bonnes soeurs, personne au monde ne l'a mieux mérité qu'elle. Je n'ai d'ailleurs aucune envie d'aller l'y rejoindre, la compagnie ne doit pas y être assez mélangée pour mon goût.

Dans la salle où j'étais, il y avait beaucoup de rhumatisants articulaires, réduits à l'état de loques par l'abus des salicylates, ce fut pour moi le premier contact avec cette maladie, la grippe espagnole vaut mieux, on est plus vite mort. Aucun de nos rhumatisants- n'attrapa la grippe, c'est aujourd'hui seulement que je m'en étonne, je n'y avais jamais pensé. Pourquoi ne pas avoir isolé les contagieux que nous étions ? Le médecin chef n'avait pas dû y penser plus que moi.

Je sortis avec une permission de convalescence de trois mois, qui fut prolongée d'un autre mois. Mais se remettre d'une grippe espagnole est toute une affaire, il ne faut pas trois mois il en faut six j'avais été atteint bien plus profondément que je ne l'avais ressenti. Quand je sortis de l'hôpital j'avais l'air et la démarche d'un vieillard et ne devais guère paraître plus frais que mon général. Au bout de quatre mois, je ne valais encore pas grand chose. Il fallut pourtant se remettre au régime sportif, mais les adjudants étaient un peu lassés et j'avais l'air tellement souffreteux qu'on me ménagea un peu. Je m'inscrivis pourtant avec un grand courage au peloton des élèves caporaux, je voulais "du galon". D'ailleurs mon état physique s'améliora rapidement et je ne fis pas trop mauvaise figure, si bien que je fus élevé au grade de caporal, six mois après mon incorporation.

Un caporal, c'est une légume,

Çà boit, çà mange, çà chie, çà fume,

Çà ne sait même pas écrire son nom,

C'est bête comme un cochon.

- sonnerie de clairon -

De grands ennuis commençaient. La garde, on s'en arrange, chef de chambre c'est une responsabilité disproportionnée avec les forces d'un homme, mais "la semaine" c'est la fin de tout. Je ne sais pas compter, je n'ai jamais su et ne saurai jamais compter, je n'avais aucune mémoire des noms et ce sont là pourtant les qualités nécessaires à un caporal de semaine, aussi, s'il y eut jamais un mauvais caporal de semaine ce fut moi, J'éviterai de parler trop longtemps de ces mauvais jours ; d'ailleurs, j'arrêterai là mon compte rendu de la vie militaire en général, j'arrêterai ce compte rendu avant de l'avoir commencé, je pourrais écrire là dessus deux ou trois gros volumes tant cet événement a marqué ma vie. Mais d'autres plus adroits que moi ont décrit la vie de caserne et je ne ferais que répéter moins bien qu'eux ce qu'ils ont déjà dit, je citerai seulement quelques incidents remarquables.

IX

A l'arrivée au corps, je constatai que le bataillon venait d'être formé. Il y avait deux classes sous les armes : les soldats de la classe 18, excellentes troupes, beaux sous-officiers tous ayant fait la guerre dans les ballons ; les soldats de la classe 19, recrutée dans les autres armes : on avait demandé un peu partout d'envoyer des hommes et, bien entendu, on avait envoyé tout ce dont on voulait se débarrasser, le résultat était un ramassis de fripouilles diverses, enfin le nouveau contingent dont je faisais partie; il ne valait guère mieux. J'ai J'ai déjà dit que la maladie me débarrassa de tout cela pour quelque temps.

A mon retour, avant mon entrée au peloton, on m'employa comme téléphoniste à la salle de service, là je fis une découverte déconcertante. La seule liste à jour des soldats du bataillon était constituée par un grand tableau avec des étiquettes mobiles. Il y avait quatre ou cinq parties à ce tableau.

1 - les soldats présents,

2 - les soldats malades à l'hôpital,

3- les soldats en permission,

4 - les soldats détachés dans différents services et indisponibles (gardes lointaines -magasins - ordonnances d'officiers, etc, etc.).

Ce tableau était très beau, très bien décoré avec des drapeaux tricolores, mais sa particularité la plus remarquable n'était pas là; c'est qu'il était à la disposition de tout le monde. Il suffisait de pénétrer dans la salle de service qui était ouverte à tout vent et d'enlever son nom du tableau pour pouvoir disparaître impunément jusqu'à sa démobilisation. Je n'ai jamais utilisé cette possibilité, j'avais bien trop peur du conseil de guerre, mais je sais qu'un bon nombre de mes camarades, au moins de la classe 18, ont pu ainsi rentrer tout simplement chez eux.

Au moment du départ de la classe 18, j'ai vu beaucoup de figures nouvelles dans la cour. Ce micmac n'a pu se produire, bien entendu qu'avec la la complicité de sous officiers amis.

Après le départ de la classe 18, le tableau resta en place mais il ne servit plus à rien, jamais personne ne le mettait plus à jour, d'autres listes furent établies au bureau du chef, liste que personne ne pouvait plus manipuler, en principe. Mais ces listes étaient elles plus exactes, je l'ignore, ce que je sais c'est que, un jour, un capitaine arrive au moment de l'appel du matin (il avait dû tomber du lit). Ce jour là j'étais sergent de semaine et c'est moi qui faisais l'appel. Ma façon ordinaire d'opérer était très simple, je prenais en main la liste communiquée par le chef ; c'est ainsi qu'on appelait le sergent major, chef du bureau de l'effectif, j'appelais le nom de chaque homme, on me répondait présent et tout était dit, je n'allais pas chercher plus loin, je ne voulais pas d'histoires.

Le capitaine, cette fois, voulut faire l'appel lui-même et il fit l'appel à sa façon. Il appelait chaque homme et le faisait alors passer derrière lui, il en appelait un autre et ainsi de suite. De cette façon il n'y avait aucun moyen de tricher. Il y eut

quelques manquants, mais aussi, oh surprise, pas mal de monde en excès. Le capitaine, à la suite de cette belle opération se rendit du bureau du sergent major. Je n'ai plus entendu parler de rien, mais le chef fut nommé adjudant. D'autre part aucun homme ne fut puni. Libre à vous si vous y tenez, de vous livrer au petit jeu des hypothèses.

On me donna une nouvelle liste pour l'appel à l'aide de la quelle je continuai à opérer de la même façon.

X

C'est la discipline qui fait la force des armées, c'est écrit en toutes lettres dans la "théorie", ce n'en est pas moins vrai. Remplaçons le mot discipline, par l'expression "bon ordre", beaucoup trop de gens, surtout les chefs, entendent le mot discipline dans le sens "pouvoir discrétionnaire des chefs", ce qui est une mauvaise interprétation d'après les subordonnés. Je voudrais qu'on entende par discipline, la bonne entente cordiale entre chefs et subordonnés. Pour ma part J'ai toujours pratiqué ce système pendant le long espace de temps où j'ai été gradé, quelque chose comme deux ans et demi si on comprend le temps de guerre et j'ai aussi vu pratiquer ce système par tous les collègues intelligents que j'avais et il y en avait beaucoup capables d'assez d'intelligence pour cela. A ce prix tout marchait bien et sans histoire pourvu que les officiers ne s'en mêlent pas, ce qu'ils évitaient de faire à l'ordinaire.

Quant au règlement, c'est la protection du soldat contre l'arbitraire de ses supérieurs. cela les soldats ne le comprennent pas.

La guérilla est devenue le principal mode de combat des armées modernes. et les guérilleros arrivent à battre les armées les plus fortes, avec des moyens ridicules, c'est que le bon moyen que j'ai indiqué ci-dessus est appliqué dans les armées mais pas entre les armées et la population. Il faudrait tout intégrer, en somme occuper le terrain dans son sens le plus large en même temps que le plus étroit. La guérilla révolutionnaire ou prétendue telle, repose sur la terreur organisée, c'est par cette terreur que les populations sont contraintes d'aider les guérilleros. Il faudrait y répondre en favorisant la fraternisation des soldats réguliers avec la population. N'hésitons pas devant les mots et disons le concubinage des soldats avec les femmes du pays. Je le répète, il faut occuper le terrain. Le rapport de mon premier paragraphe avec celui-ci paraît inexistant, cherchez ce rapport et vous l'imaginerez facilement.

Rien entendu tout cela n'est concevable que dans le cas où les armées régulières apporteront avec elles beaucoup de ravitaillement et dans le cas où elles opéreront par la douceur en contradiction avec la terreur des guérilleros.

Maintenant, à titre de plaisanterie, je vais faire une proposition qui a à peu près autant de chance d'être adoptée que la fameuse solution d'Alphonse Allais à la Question d'orient, c'était de boucher les Dardanelles avec les Balkans.

Pour que les américains voient en même temps résolu le Problème des nègres et celui du Vietnam, il faudrait déporter tous les nègres des USA au sud Vietnam. Je vous livre cette Idée en confidence, mais je me refuse à aucun commentaire... "no comment"...

XI

Manoeuvre de liaison dans la garnison d'Angers.

Un jour, une manoeuvre de liaison en campagne fut ordonnée par le général du corps d'Armée pour la garnison d'Angers, avec la collaboration du n^{ème} génie et de ses spécialistes du téléphone et de la TSF. Je ne me souviens pas avec certitude du numéro du corps du génie ; comme il n'y a pas de quoi se vanter, ça ne fait rien.

On sait de quelle importance sont les liaisons interarmes en temps de guerre et on sait aussi que nous étions là pour préparer la guerre suivante. Malgré les leçons de la guerre de 14 encore toute proche, l'armée française, fort occupée à enseigner l'école du soldat à ses hommes pour l'infanterie et le pansage des bourrins pour l'artillerie et la cavalerie, avait totalement ignoré l'invention, trop lointaine sans doute, du téléphone et l'invention trop récente de la TSF. Aussi, quand le général fixa une date très proche pour la dite manoeuvre, les officiers des différents régiments furent ils très surpris que rien n'ait été prévu pour la formation de cadres spécialisés dans les transmissions. Ils firent passer une note dans les chambrées demandant que les hommes connaissant (de naissance sans doute) le maniement du téléphone et de la TSF se fassent connaître à eux. Bien entendu personne ne se présenta. On est trop habitué dans l'armée à de telles demandes.

"On demande des hommes sachant conduire une voiture automobile", un bleu répond "moi " - Bien, vous êtes commandé pour aller vider les latrines ! Nous a vu venir trop souvent par ce procédé, ça ne prend plus .

Mais, dans l'aérostation nous étions fins prêts.

Je ne peux pas dire que nous regorgions de matériel. Tout de même, nous avions des myriamètres de fil d'acier prévu pour les communications de secours avec le ballon captif, quand l'âme téléphonique du câble était détraquée et c'était souvent. Ce fil était mal isolé, mais tant pis, le courant à haute fréquence du téléphone n'est pas bien difficile à contenir sur ce point. Nous avions de nombreux postes téléphoniques de campagne hérités de la guerre et qui n'étaient même pas inscrits sur les inventaires. Tout cela nous savions nous en servir, toujours pour les besoins du ballon.

Pour la TSF c'était plus court. Dans le bric-à-brac de la guerre, j'avais déniché un poste émetteur à ondes amorties ; il était surpuissant, il y avait des perches et du fil pour monter une antenne de campagne. Avec cela il y aurait le moyen actuellement de se faire entendre de la France entière, avec les récepteurs modernes ; et peut-être du monde entier et, en tout cas de quoi brouiller toutes les communications d'autres sources. Mais les postes récepteurs à cette époque il n'y en avait guère, et effectivement nous mêmes n'en avions pas. A titre de bricolage personnel,

certaines de mes hommes avaient construit des postes récepteurs à galène, il ne nous avait pas fallu longtemps pour nous rendre compte que, dans un rayon de quelques kilomètres, il suffisait de brancher n'importe quel écouteur téléphonique sur antenne et terre pour recevoir très bien les émissions: il y a toujours et partout des semi-conducteurs ne serait-ce qu'avec la complicité de quelque mauvais contact imprévu.

Il nous manquait aussi des hommes sachant lire le morse "au son", je n'ai jamais brillé comme tel et les autres parmi mes camarades pas beaucoup mieux que moi, même ceux d'entre eux qui s'entraînaient à ce genre d'exercice par pur désœuvrement, mais il n'y eut pas besoin d'avoir recours à eux. Ce qui nous manquait le plus c'était le courant électrique. J'avais seulement pu obtenir du parc une vieille batterie d'accus de six volts qui n'était plus capable d'actionner un démarreur mais suffisait pour notre émetteur.

Nous arrivâmes sur le terrain à l'aube. Je larguai trois équipes de téléphonistes poseurs de lignes avec mission de lancer d'aussi longues lignes que possible vers d'hypothétiques récepteurs quelconques. Ils en posèrent trente kilomètres, les autres unités sur le terrain avaient des postes récepteurs qui se branchèrent sur nos fils. Nos lignes fonctionnèrent merveilleusement, et j'ai été stupéfait de voir, de voir de mes propres yeux, les deux fils d'une de mes lignes coupés en même temps par le passage d'un groupe de cavaliers sans que la communication téléphonique soit le moins du monde interrompue. La parole passait par le sol, par la terre, à cause du mauvais état des isolants. Les appels de sonnerie ne passaient plus et il fallut rétablir la continuité des fils pour qu'il devienne de nouveau possible d'appeler un correspondant.

Notre grande victoire fut la TSF. Mes pauvres accus voulurent bien faire ce jour là un sublime effort avant de mourir.

J'avais fait monter une antenne en V deux fois plus haute et plus longue que ne le demandait le règlement, avec une bonne prise de terre, des ferrailles enterrées profond sur lesquelles j'avais fait pisser une section au complet.

Nous fîmes un chahut terrible avec notre poste à ondes amorties. On entendait nos signaux dans tous les écouteurs téléphoniques, les 30 kilomètres de lignes faisaient une antenne parfaite.

Ce qui parut le plus effarant, c'est que nous fumes absolument les seuls à faire fonctionner quelque chose. Le génie lui-même ne put mettre en place même un centimètre de ligne téléphonique, ni monter aucun émetteur de TSF, ni même un récepteur. Les autres corps, n'en parlons pas. Nous émettions, mais nous n'avions pas à recevoir puisque personne n'émettait que nous.

J'ai toujours ignoré ce que les grandes stations officielles de TSF en Europe, qui recevaient certainement nos messages, à la tour Eiffel et ailleurs, avaient bien pu penser de notre poste pirate.

XII

Un certain jour, nous faisons l'exercice dans la cour du quartier, comme tous les jours, je commandais, ou plutôt supervisais, en fumant ma pipe, trois sections de vingt hommes chacune. Je vois arriver de très loin, deux hommes montés sur de très beaux chevaux. En tête un officier sans galons, suivi d'un jeune soldat en uniforme très soigné mais très réglementaire.

Je flaire aussitôt un danger. Je commande "rassemblement". Je mets mes hommes au pas gymnastique, objectif "derrière les cuisines". Une fois tout le monde caché, d'un coin de mur, j'observe la situation. Les deux cavaliers prennent contact avec les sous officiers présents qui faisaient manoeuvrer leurs sections. Il y a "présentez armes" général. Je n'en demande pas plus et je conduis ma troupe dans un réfectoire où je demande à un caporal de se mettre à lire la théorie. Pendant ce temps je retourne voir ce qui se passe. Je vois le capitaine qui sort échevelé de la caserne et qui se met au garde à vous sans képi devant l'officier à cheval.

C'est seulement une heure plus tard que j'eus l'explication de tout cela. Il s'agissait d'une visite impromptu du général commandant le corps d'Armée. Il n'avait pas les feuilles de chêne à son képi parce qu'il arrivait d'une lointaine colonie et avait encore sa tenue de campagne, il portait seulement trois étoiles.

Manquement à la discipline: un officier doit toujours assister aux exercices, il n'y en avait pas, il n'y en avait jamais. Quand un officier général se présente, le gradé le plus élevé doit faire présenter les armes et se précipiter, seulement ensuite, pour rendre compte au général de la manoeuvre en cours. Aucun de nos sous officiers ne savait cela, moi pas plus qu'eux.

Comme suite connue de cette petite affaire, il y eut seulement ceci : Je fus nommé chef du peloton des élèves caporaux, j'avais été le seul à ne commettre aucune faute.

Moralité -- Messieurs les officiers généraux, faites toujours prévenir de votre visite quand vous ferez une visite impromptu, pour un général, prendre les officiers en faute devant les hommes ne vaut rien pour la discipline.

XIII

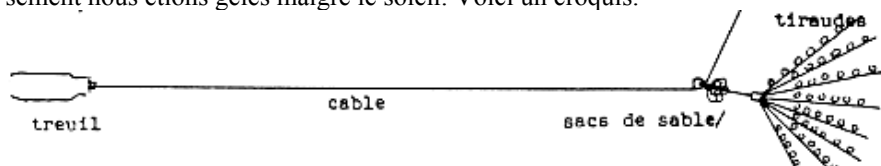
Par un beau jour de Juin, les arrimeurs sortaient le ballon pour le faire sécher au soleil. Un capitaine qui était là par hasard, je ne sais plus son nom, je sais seulement qu'il était très aimable, décida tout à coup de profiter de l'occasion pour faire un petit tour en l'air. "Dodin, venez vous avec moi ? -- Avec plaisir mon capitaine." On monte une nacelle et nous voici bientôt à 800 m de haut, sans combinaison de fourrure et sans téléphone, mais il était onze heures du matin, il n'y avait pas de vent, il faisait très chaud et "c'était pour cinq minutes".

Parfait, mais il nous fallut bientôt constater qu'on ne nous ramenait pas comme prévu et il y avait visiblement grand branle bas à terre. Il nous parut évident que le moteur du treuil était en panne et il n'y avait qu'un treuil au bataillon

ce jour là. On nous ramena "aux tiraudes". Les tiraudes sont un instrument qui était fort utilisé autrefois, au temps de la marine à voile, pour haler les bateaux sur les jetées, et sans doute aussi, de toute antiquité, comme instrument de force dans les travaux du bâtiment, en somme c'était la locomotive du temps passé.

Voici en quoi consiste cet instrument. Quatre énormes cordes en coton, grosses comme le bras sont attachées eu même noeud par par un de leur bout. Comme on réunit toujours deux tiraudes ensemble, cela fait huit cordes. On place six hommes sur chaque corde, soit 48 hommes qu'on déploie en éventail. Les deux tiraudes assemblées sont rattachées à une poulie ouvrante, on passe cette poulie sur le câble du ballon à ramener. Chaque homme passe la corde sur son épaule droite et l'équipe avance au commandement, laissant le câble se déposer sur le sol. Des sacs de sable, attachés a la poulie font équilibre à la force ascensionnelle.

Du haut de notre observatoire, nous assistions, le capitaine et moi à la manœuvre, aux premières loges, c'était très beau, je n'hésite pas a l'écrire. Malheureusement nous étions gelés malgré le soleil. Voici un croquis.



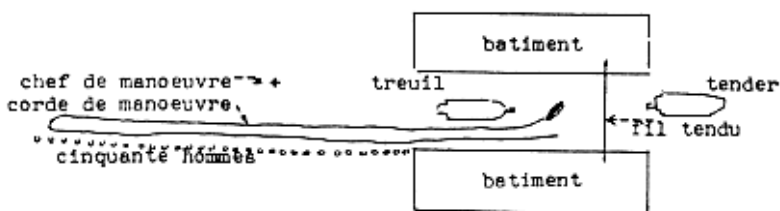
Le treuil fut poussé à un bout de notre immense cour du quartier. A l'autre bout, le tender vint prendre place avec une autre poulie ouvrante à son crochet. Les hommes aux tiraudes couchèrent environ trois cents mètres de câble au premier voyage et les arrimeurs passèrent le câble dans la poulie du tender. Au second voyage ils couchèrent de nouveau 300 m de câble, et ainsi de suite jusqu'à le fin des 800m. Tout cela demanda beaucoup de temps et il était trois heures de l'après-midi quand, réchauffés, nous pûmes tous aller enfin déjeuner.

Je pense, aujourd'hui seulement, qu'il aurait été bien facile de remplacer les tiraudes par le tender en employant un second tender pour accrocher le câble. N'insistons pas, personne n'y pensa.

L'accident d'aérostation d'Angers. J'ai été le témoin de tous les événements petits ou grands dont je rends compte dans ce livre. De tous sauf un, celui dont je vais parler, il se produisit exactement quinze jours après ma libération, à la fin de mon service militaire. Il s'agit d'un accident grave et pittoresque à la fois qui advint au cours d'un exercice avec le ballon, à mon bataillon d'Angers. J'assistai, quelques jours après, à l'enterrement de la seule victime qu'il fit, je vis là tous les principaux acteurs du drame venus à Nantes en délégation pour assister à la cérémonie. Le victime était nantaise.

Cet accident eut un retentissement mondial à cause de son pittoresque et tous les journaux en firent leurs choux gras. Mais méfiez vous de ce que rapportent les journaux: cela n'a, la plupart du temps, rien à voir avec la réalité des faits. Non pas que les journalistes soient des menteurs, mais ils sont toujours trop pressés par le temps et ils sont incompetents. Je me propose donc de rétablir la vérité dans la mesure où j'ai pu la connaître, de seconde main.

L'objet de l'exercice, ce jour là, était le franchissement simulé d'une ligne de transport de force électrique par le ballon captif en ascension. Le ballon était bien en ascension mais sans nacelle et la ligne de transport de force était simulée par un fil d'acier tendu entre les toits en terrasse de deux bâtiments comportant seulement un rez-de-chaussée élevé, dans la cour du quartier. Voici un croquis qui vous renseignera sur la disposition des lieux.



Il faut pour cette manoeuvre...

- 1° un treuil automobile ;
- 2° un tender, lourde voiture sans treuil mais avec un crochet ;
- 3° un très long câble en chanvre, dit "corde de manoeuvre". Le règlement prévoit qu'au bout de ce câble quelques mètres de corde seront lovés et ligaturés.

Le treuil retenant le ballon par son câble d'acier habituel, était placé d'un côté du fil tendu, figurant le transport de force, le tender attendait de l'autre côté du fil. Quand au câble de chanvre il était étendu, "en double" sur le sol.

La manoeuvre devait se dérouler de la façon suivante :

A- le treuil devait ramener le ballon le plus près possible du sol pour permettre aux arrimeurs d'atteindre la cosse d'amarrage, appelée aussi "crochet double" ;

B- les arrimeurs auraient attaché le câble de chanvre à la cosse par son bout libre ;

C- le treuil aurait laissé le ballon monter de quelques mètres ;

D- les arrimeurs auraient saisi le rouleau de cordage et l'auraient lancé par dessus le fil tendu ou auraient lancé d'abord une cordelette munie d'un poids avec laquelle ils auraient hissé le câble ensuite par dessus le fil d'acier tendu. Un câble de chanvre supposé toujours parfaitement sec, ne conduit pas l'électricité, il n'y a donc aucun danger à opérer de cette façon (surtout quand aucun courant électrique ne circule dans le fil, comme c'était le cas) ;

E- d'autres arrimeurs devaient saisir le rouleau et engager le câble de chanvre sur la poulie ouvrante fixée au crochet du tender ;

F- Le câble aurait été étendu par terre dans toute sa longueur et cinquante hommes qui attendaient là l'auraient saisi, ils l'auraient placé sur leurs épaules droites et auraient, au commandement du chef de manoeuvre, tiré sur lui tous ensemble pour ramener le ballon. Dix kg par homme, c'est peu dans ces conditions ;

G- Le ballon ramené aurait été rattaché au câble d'acier du treuil qui se serait rapproché en passant sous le fil, terminant la manoeuvre.

Le mouvement A et le mouvement B se déroulèrent correctement.

Le mouvement C fut exécuté en dépit du bon sens: le conducteur du treuil, au lieu de laisser monter le ballon, le ramena d'un grand coup d'accélérateur. La cosse d'amarrage ne put, évidemment, entrer dans le treuil et le câble cassa net. Le moteur du treuil faisait 70 chevaux fiscaux; si on ajoute à cela l'effort d'inertie des volant et toueur, il n'y a rien d'étonnant à cette rupture. Et le ballon lâché, commença à s'élever majestueusement entraînant le câble de manoeuvre.

La manoeuvre était commandée par le plus vieux et le meilleur aérostatier de France, le capitaine Combron. N'empêche que, dans la surprise du moment, il commit une faute: il ordonna aux cinquante hommes de se saisir du câble dont la plus grande partie traînait encore à terre. Ce fut la première idée qui lui passa par la tête et il croyait certainement qu'elle était bonne,

Hélas, elle était mauvaise. Si cinquante hommes à dix kilos par homme, peuvent facilement retenir et ramener le ballon par son câble passé dans une poulie, il faut, sans poulie, que 7 hommes soient entièrement soulevés de terre à la fois pour arrêter l'ascension d'un ballon dont la force ascensionnelle est voisine de 500 kilos.

La seule chose à faire aurait été de profiter de la montée d'abord très lente du ballon, et d'accrocher le rouleau de câble à un des crochets du tender ou du treuil. Personne n'y pensa et j'ai beau jeu à donner cette idée maintenant.

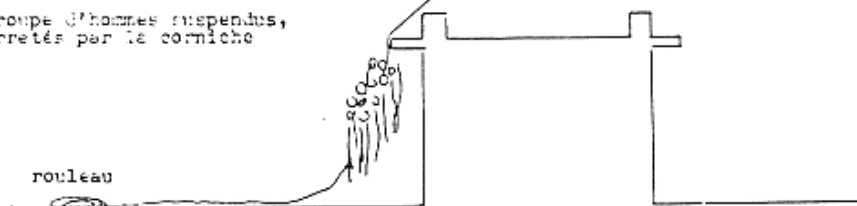
Le premier homme qui saisit le câble, un caporal - mécanicien, fut soulevé comme une plume et emporté au dessus d'un des bâtiments vers lequel un petit vent portait le ballon. Alors tout le monde se jeta sur le câble. De nombreux hommes furent soulevés de terre mais le groupe fut arrêté par la corniche du bâtiment. Voici un croquis de la situation quelques secondes après le début de l'accident.

La manoeuvre était commandée par le plus vieux et le meilleur aérostatier de France, le capitaine Combron. N'empêche que, dans la surprise du moment, il commit une faute: il ordonna aux cinquante hommes de se saisir du câble dont la plus grande partie traînait encore à terre. Ce fut la première idée qui lui passa par la tête et il croyait certainement qu'elle était bonne, mais, elle était mauvaise. Si cinquante hommes à dix kilogs par homme, peuvent facilement retenir et ramener le ballon par son câble passé dans une poulie, il faut, sans poulie que 7 hommes soient entièrement soulevés de terre à la fois pour arrêter l'ascension d'un ballon dont la force ascensionnelle est voisine de 500 kilogs.

La seule chose à faire aurait été de profiter de la montée d'abord très lente du ballon, et d'accrocher le rouleau de câble à un des crochets du tender ou du treuil. Personne n'y pensa et j'ai beau jeu à donner cette idée maintenant.

Le premier homme qui saisit la câble, un caporal mécanicien, fut soulevé comme une plume et emporté au dessus d'un des bâtiments vers lequel un petit vent portait le ballon. Alors tout le monde se jeta sur le câble. Les nombreux hommes furent soulevés de terre mais le groupe fut arrêté par la corniche du bâtiment. Voici un croquis de la situation quelques secondes après le début de l'accident.

groupe d'hommes suspendus,
arrêtés par la corniche



Il est possible que le caporal ait d'abord, "proprio motu" agrippé le câble et que le capitaine ait donné l'ordre aux autres hommes de sauter sur ce câble pour sauver, ou plutôt essayer de sauver le caporal, mais il me semble bien me souvenir que ma première version est la bonne d'après mes témoins. Mais l'opinion des témoins les mieux placés est sujette à caution et il faudrait questionner le capitaine Combron s'il vit encore.

Le caporal mécanicien dû croire qu'il était encore au dessus du bâtiment, lâcha le câble, tomba sur le sol dur de la cour de l'autre côté et se tua. Les hommes arrêtés par la corniche, durent, bon gré mal gré, laisser le câble filer entre leurs mains, certains eurent les mains écorchées.

Le rouleau de corde approchait du groupe, un des hommes de ce groupe était le caporal Clinquemaillé, son pied fut pris dans une boucle et, tout le monde ayant enfin lâché, il fut emporté dans les airs comme une araignée au bout de son fil, la tête en bas. Il réussit vite à se redresser en s'agrippant à sa jambe prise, il se redressa et s'installa au milieu du rouleau de corde. Il m'a dit à moi-même qu'il avait voyagé agréablement et qu'il avait pu lire l'heure qu'il était à la pendule de la caserne, avant de la perdre de vue.

Dès ce moment il n'avait plus grand chose à craindre sauf le froid et le manque d'air. Il dû monter très haut et très vite avant que le ballon ait pu évacuer par sa soupape de sûreté les cinq cent mètres cubes d'hydrogène équilibrant les 500

kg de force ascensionnelle au départ; il redescendit ensuite lentement dans la campagne au milieu d'une foule de cultivateurs accourus. Clinquemaillé put leur indiquer comment ils devaient saisir les cordes de manoeuvre pour maintenir le ballon. Il n'y avait que peu de vent.

Quand les voitures automobiles du bataillon qui suivaient le ballon a vue, arrivèrent à l'endroit de l'atterrissage, Clinquemaillé avait eu le temps de faire dégonfler le ballon et de le faire plier réglementairement; il fut nommé sergent. Je devais le revoir au cours d'une période de service.

J'ai perdu de vue le capitaine Combron et ne sais ce qu'il est devenu. Je ne le tiens nullement pour responsable de la mort du caporal. Dans des situations pareilles, pareillement inattendues, de fausses manoeuvres sont inévitables. On ne peut raisonner bien qu'à loisir... et encore.

XIV

A l'école militaire d'aérostation de Cosne.

Je pourrais raconter bien des choses sur cette école et même en dire du mal à juste titre, mais on pourrait dire beaucoup de mal de la même façon sur tous les groupements d'hommes. Du mal, tout le monde en voit autour de lui, puisque, désormais, tout le monde se croit obligé de vivre en collectivité. Singulière morale et singulière mode; on ne vit heureux que seul, la famille c'est déjà beaucoup, quelque fois trop. Je n'enseignerai rien à personne sur les inconvénients de la vie en troupeau de cette mauvaise espèce de singe qu'est l'homme.

J'ai fait deux stages de trois mois chacun dans cette école et j'y ai monté souvent et longtemps en ballon, ce qui me plaisait beaucoup. Une fois on m'y laissa pendant six heures et par le plus mauvais temps que le ballon pouvait supporter. Je ne me suis rendu compte que longtemps après que c'était dans l'intention concertée de me donner le mal de mer pour essayer de m'éliminer du stage. Pas de chance je suis totalement réfractaire à ce genre d'indisposition. Dans l'impossibilité d'observer quoi que ce soit à cause du vent et du passage continuel de nimbus entre le sol et moi, j'ai passé mon temps, pendant ces six heures, à fumer ma pipe et à chanter en coeur avec le téléphoniste qui était à l'autre bout du fil. Comme nous chantions aussi faux l'un que l'autre, ce n'était pas désagréable.

Mais je dois dire que l'enseignement distribué par cette école était d'une très grande efficacité, je n'ai jamais vu mieux depuis, j'y ai beaucoup appris et ce que j'y ai appris m'a beaucoup servi ensuite. On y enseignait en peu de tout, surtout la perspective géométrique et la topographie, mais aussi la physique des gaz, ce qui peut se comprendre, et la tactique de combat d'infanterie ce qui est inattendu c'est un lieutenant qui faisait ce cours et il avait parmi ses élèves, des capitaines d'infanterie qui avaient fait toute la guerre de 14. Ils se moquaient de lui et n'avaient pas tort, ce n'était qu'un sot.

A la fin du stage tous les élèves se sont fait recalier à l'examen; faire du ballon en temps de paix, très bien, mais pas pendant la nouvelle guerre que nous sen-

tions venir. A vrai dire nous avions bien tort de nous inquiéter, les ballons n'ont pas été utilisés à cette guerre là.

A chaque quinzaine, à la caserne d'Angers, mes camarades touchaient leur prêt. J'ai déjà écrit que, quand j'étais caporal, j'étais chef de chambrée et c'était d'une chambrée qui n'était pas de tout repos en temps ordinaire. Les jours de paie, les deux tiers de mes soldats rentraient complètement ivres et, si je n'y avais pas pris garde, des accidents graves se seraient produits, tel le coup de baïonnette dans la cuisse que reçut un de mes amis d'une autre chambrée. Aussi, chaque soir de paie, je réquisitionnais trois hommes sobres et nous montions la garde. A chaque entrée bruyante nous bondissions sur l'arrivant, nous le déshabillions en un tour de main et nous le roulions dans son lit. C'était réglé, il s'endormait aussitôt. A un autre jusqu'à ce que toute la chambrée fut complète et tout le monde rentré, ce qui nous conduisait jusqu'à minuit.

La nuit n'était pas finie, mais nous nous désintéressions du reste. Sachez, si vous ne le savez pas déjà, que l'ivresse n'est pas autre chose qu'une anesthésie éthylique; les symptômes sont les mêmes que pour une prise d'éther à l'occasion d'une opération. D'abord une période d'agitation (maintenant on administre des barbituriques pour l'éviter) ensuite une période d'inconscience totale; pour l'alcool on dit "ivre mort", mais c'est la même chose, ensuite réveil et vomissements, réaction naturelle du foie, un peu tardive au poison.

Au matin, nos ivrognes repentants nettoyaient le plancher. La chambrée avait dû singulièrement sentir l'aigre pendant la deuxième moitié de la nuit, mais cela ne m'avait pas empêché de dormir. On ouvrait les fenêtres et on allait au rassemblement.

C'est au cours d'une de ces nuits que je reçus un télégramme m'annonçant la mort de mon père. Il faut que j'en dise quelques mots. Mon père est mort aussi jeune parce qu'il était médecin et qu'il s'est tué lui-même par entêtement de vieil ignorant. Ignorants nous le sommes tous et tous nous creusons notre tombe.

J'avais été avisé de sa maladie quelques jours auparavant et j'avais eu une permission spéciale pour aller le voir, il avait fait une chute qui l'avait seulement écorché un peu au bras, Pour tout autre cela n'aurait rien été; pour lui diabétique d'avant l'insuline, c'était grave. Il était soigné par un de ses confrères et ami fort savant, qui se bornait sagement à appliquer des compresses humides pour réduire l'inflammation, seul moyen connu pour cela à l'époque, mais fort efficace. Ce traitement aurait sauvé mon père, mais voici ce qui se produisit. Quelques heures avant de retourner à Angers, j'assistai à la visite du confrère qui partit rassuré, mon père allait aussi bien que possible. Les dernières paroles du dit confrère furent: "Et surtout, docteur, pas de teinture d'iode". Aussitôt l'autre parti, mon père réclame le flacon de teinture d'iode et en passe une dose copieuse sur ses blessures avec un pinceau, malgré les observations de ma mère. Quatre jours après mon père mourait. De la teinture d'iode sur de la lymphangite est l'équivalent d'un suicide, les expé-

riences de la guerre de 14 l'ont abondamment démontré, mais mon père ne se tenait pas au courant et il l'ignorait encore en 1921.

J'aimais beaucoup mon père, il avait ses défauts, mais des défauts tout le monde en a et cela ne le singularisait pas; mais il avait aussi de grandes et nombreuses qualités et vertus, ce qui faisait de lui un être tout à fait exceptionnel. Je le regrettais beaucoup, il aurait pu vivre dix ans de plus, son diabète n'était pas très grave, et ma vie aurait évolué autrement, je me suis senti très seul après sa mort.

Ma mère était une femme de bien, comme je l'ai déjà dit, mais tout à fait incapable de gérer convenablement notre petite fortune, mon père au contraire était de ces gens dont on dit qu'ils ont de la chance en affaires, façon de dire qu'ils sont pleins d'adresse consciemment ou non.

Mon père avait vendu Grangevieille et, avec l'argent retiré de cette vente, il avait acheté des fonds russes, considérés alors comme le type même du placement de père de famille; mais les valeurs mobilières lui paraissaient pleines de risques: il ne tarda pas à échanger ces valeurs contre un grand immeuble voisin de l'endroit où nous habitions. L'achat fut définitivement conclu quelques semaines seulement avant le début de la guerre de 14. A sa mort mon père laissait donc une situation très saine. Mais ses placements immobiliers ne rapportaient guère et ils suffirent tout juste à faire vivre sa femme et ses deux enfants pendant que ceux-ci faisaient leurs études.

XV

Mon service militaire fini, ma mère consulta un de ses amis architecte à Paris et décida de me faire faire l'école des Beaux Arts, section architecture. Ce fut la décision la plus sage qu'elle prit dans toute sa vie. Cette décision était sage mais elle n'était pas raisonnée. Évidemment le bachot n'était pas nécessaire pour se présenter au concours d'entrée, c'était là une condition ou plutôt une absence de condition qui me convenait parfaitement, pourtant les objections ne manquaient pas d'autre part. Je jouissais dans la famille de la réputation d'être doué pour le dessin et pour rien d'autre. Évidemment je n'avais jamais donné aucune preuve de vocation pour quoi que ce soit d'autre, mais quant au dessin, à part le don certain d'attraper la ressemblance quand je faisais un portrait, rien n'était plus éloigné de ma vocation que le dessin: à vrai dire j'ai toujours détesté ce genre de travail qui me demande un effort douloureux. J'aime la technologie, voire la physique, beaucoup la littérature, je crois l'avoir démontré depuis puisque je suis devenu un écrivain pour ouvrages techniques bons ou mauvais, ce n'est pas à moi d'en décider. Alors pourquoi l'école des Beaux Arts ? Ne cherchez pas la raison là dedans. Personnellement je n'avais pas la maturité d'esprit suffisante pour avoir une opinion personnelle et je suivis docilement les conseils de ma mère.

Le concours d'entrée aux Beaux Arts de Paris faisait appel aux facultés de dessinateur, mais était bien plus orienté vers les mathématiques élémentaires que vers le dessin. J'avais fait un peu de dessin technique aux chantiers de la Loire et au

régiment pendant mes stages, c'était assez pour le peu qu'on demandait, mais de mathématiques je n'en avais jamais fait, jamais. Heureusement l'homme qui sortait du régiment était un tout autre homme que celui qui y était entré, le réveil était total et je fus reçu au concours 25^{ème} sur 50 reçus et 400 présentés et cela au bout de seulement six mois de travail. J'étais certes le principal artisan de ma réussite, mais je dois montrer ici ma reconnaissance envers deux répétiteurs intelligents, dévoués et compétents qui m'aidèrent fort dans mon succès qui parut fracassant à tous ceux qui m'avaient connu auparavant. Ce fut comme une nouvelle naissance.

J'ai souvent réfléchi à ma jeunesse, comme le font tous les vieillards. J'ai fini par conclure que mon apathie première avait été plus utile que nuisible, c'est elle qui a évité à mon esprit d'être totalement paralysé par l'enseignement officiel, et elle a ainsi prolongé mon état d'enfance jusqu'à vingt ans, tandis que d'autres sont arrêtés vers 16. J'apprenais peu mais je n'ai rien oublié de ce que j'ai appris. Je n'allais pas vite à apprendre, mais j'ai pu apprendre longtemps et me souvenir beaucoup.

XVI

Je compris aussitôt ce qu'était l'école dans laquelle j'entrais. Je découvris, avec stupéfaction il faut bien le dire, que l'enseignement artistique y était totalement nul et pour une bonne raison que j'ai déjà écrite ailleurs et que je dois répéter. Les "Beaux arts" s'apprennent et il faut travailler durement pour les apprendre, mais il est totalement vain de chercher à les enseigner. L'intervention d'un professeur ne peut que gêner l'épanouissement d'un artiste, cet épanouissement doit se faire uniquement par un travail acharné mais solitaire. L'artiste est seul en face de lui-même et de son public et doit rester seul.

Comme je ne me souciais pas de devenir un des fruits secs de cet art qui me déplaisait, pas plus que je ne souhaitais de m'échiner à devenir un véritable artiste, je résolus de tirer le meilleur du pire, de retenir ce qu'on m'offrait de bon dans l'enseignement de cette école et de laisser le reste. Je préparai donc avec soin les certificats techniques (dans cette école on dit "les valeurs") ce qui ne me demanda aucune peine, seulement un peu d'application. L'enseignement de ce côté était bon, je dois même dire qu'il était excellent et mes premiers répétiteurs me suivaient toujours, sans parler d'un meilleur encore, pour la géométrie dans l'espace, que je ne tardai pas à découvrir. Je fus reçu du premier coup à tous ces examens techniques, sans en manquer un seul, sans gloire mais sans échec.

Pour les valeurs artistiques ce fut une autre chanson. Il n'existe aucun critère valable, comme chacun sait, pour distinguer le beau du laid. Ce qui paraît parfaitement beau à Pierre peut paraître tout aussi bien parfaitement laid à Paul, sans qu'on puisse rien reprocher pas plus à Pierre qu'à Paul. Le problème n'était donc pas de produire des oeuvres belles, il fallait produire des oeuvres qui paraissent belles aux jurys des concours, même si à moi elles devaient paraître affreuses. Les intimes principes moraux qu'on m'avait inculqués s'opposaient et s'opposent toujours à une

pareille politique, ce qui présentait un obstacle insurmontable. Pourtant la première partie de l'école, appelée seconde classe, contenait tous les examens techniques et seulement peu d'épreuves artistiques, je les remportai de haute lutte menée contre mes meilleurs principes et j'entrai en Première classe. J'avais devant moi dix valeurs à conquérir plus le diplôme, tout cela d'ordre artistique, c'était trop pour moi, je fis encore le petit effort nécessaire pour une mention en Rougevin et une mention en Godebeuf, peu vous importe de savoir exactement ce que ça veut dire. Quand a des valeurs sur grand projet, j'essayai une fois ou deux sans succès, j'avais compris, compris que je ne comprendrais jamais parce que c'était incompréhensible. D'autre part j'en avais par dessus la tête de la vie de patachon que je menais; je voulais me marier et, pour cela il fallait que je gagne ma vie. Les placements fantaisistes de ma mère avaient déjà fortement compromis notre petite fortune, il était temps que je rentre au pays.

Il était tout à fait inutile à cette époque de posséder un diplôme pour s'établir architecte. Cela n'est pas plus nécessaire maintenant, seul le mot "architecte" est réglementé ce qui est scandaleux mais bien peu gênant. On peut, par exemple, tout à fait légalement, s'établir architechnicien, et pourtant le mot architecte n'est que l'abréviation d'architechnicien. Architecte est pourtant interdit aux non diplômés, tandis qu'architechnicien est à la disposition de tout le monde. En tout cas je n'avais même pas à me poser la question et c'est bien comme architecte que je m'établis à Nantes.

Avant d'aller plus loin, je dois m'étendre un peu sur ma vie d'étudiant à Paris pendant les cinq ans que j'y restai. J'étais assez mal vu dans mon atelier, mes façons de penser et de vivre s'accordaient fort peu avec celles des artistes ou prétendus tels que j'y trouvais, mais j'avais pu sélectionner un peu partout dans l'école beaucoup d'amis et de relations diverses, je recevais une pension acceptable sur l'héritage de mon père et cela me classait dans un milieu assez aisé; je ne m'en sentais pas moins affreuse-ment seul, "la foule aussi est une solitude" (Hugo).

Mon principal ami était Fernand Aubry; mon centre d'action, mon PC était la brasserie Lipp, quand ce n'était pas le Lion de Buci. J'habitais un hôtel surchauffé de la place Dauphine. De là, je rayonnais dans tout Paris. Ce fut un moment de vie intense. La santé était excellente, l'esprit était libre et Paris était beau. Je travaillais beaucoup, je buvais beaucoup de bière, la bière légère de l'époque, me couchais et levais très tard. Je fis un an d'étude à l'Institut d'Urbanisme. Je signale cela uniquement pour pouvoir raconter que la moitié de la population de cet institut était composée de chinois. L'entrée ne comportait pas d'examen, ce qui explique beaucoup de choses. Ces chinois ne cessaient de prendre des notes en caractères chinois très assidûment et ne manquaient pas un cours. A la fin de l'année ils eurent comme note : ne comprend ni ne parle le français.

Pendant les deux dernières années de mon séjour à Paris, je fis partie d'un groupe de camarades passionnés de cinéma, c'était la grande époque. une certaine semaine nous vîmes huit films différents: record difficile à égaliser.

Les femmes, je n'en eu guère, j'étais très seul de ce côté la aussi. On voulait me marier avec une aimable et jolie fille. Je n'ai jamais bien su pourquoi je n'en voulus pas, la logique, dans les affaires de ce genre n'a aucune place. Les amours de rencontre, je ne savais pas les mener a bien . J'ignorais alors que la seule condition pour décider une belle, c'est d'attendre assez longtemps pour qu'elle prenne confiance; les femmes sont comme ça. elles se figurent qu'au bout de quelques semaines de fréquentation, elles sauront à qui elles ont à faire. Naïves, méditez ce dicton des paysans de mon pays : "Pour connaître enfin quelqu'un, il faut avoir couché pendant sept ans avec lui". Et ce n'est pas assez, à mon avis.

J'allais donc trop vite dans mes entreprises et je les ratai toutes, enfin. presque toutes, a part quelques feux de paille, notamment avec une garce de La Rochelle, venue chercher fortune dans la capitale. Je fus plaqué dès qu'elle se rendit compte que je n'étais pas un pigeon digne d'être plumé. J'appris beaucoup de choses avec elle, l'expérience ne lui manquait pas. Elle avait pris de précieuses leçons avec ses frères aînés dans sa prime jeunesse.

XVII

Un soir, chez Lipp, peu fréquenté à l'époque au premier étage, je fus mis au courant par pur hasard, d'un genre d'escroquerie qui est des plus répandu dans notre triste monde, et dont je devais entendre parler maintes fois depuis.

Trois autres camarades et moi, étions a faire un bridge, quand six ou sept hommes entrèrent dans la salle et s'installèrent les uns près des autres sur les chaises et banquettes. Ils avaient vu tout de suite que nous étions des étudiants et ne se gênèrent pas pour nous. Il s'agissait de brocanteurs groupés en syndicat, ils avaient tous assisté à une adjudication dans l'après midi et avaient acheté beaucoup d'objets de valeur. Ils refirent devant nous cette adjudication. Quelque chose ne marchait pas bien dans leurs conventions ce qui fit que le ton monta, au point que nous entendions chaque mot prononcé, ils nous avaient totalement oubliés.

Peu importe les détails de la scène, je veux seulement vous expliquer le mécanisme de ce genre d'escroquerie qui était et est toujours monnaie courante, non seulement dans cette profession, mais dans toutes les professions.

L'état, un particulier ou une personne morale quelconque désire, soit vendre des objets, soit conclure un ou des marchés d'achat ou de vente. Il fait une adjudication et choisit comme acheteur, ou adjudicataire du marché, l'entrepreneur qui a offert le prix le plus bas, ou le plus haut suivant le cas. L'adjudication ayant été faite sous le couvert de toutes les formes légales, tout paraît parfaitement honnête. Mais les adjudicataires possibles sont toujours en nombre limité, il s'agit, la plupart du temps, de collègues qui se connaissent très bien entre eux et ont confiance les uns dans les autres. Alors ils forment un syndicat, sans que le moindre document écrit soit rédigé bien entendu. L'adjudication a lieu et les adjudicataires n'enchérissent que pour la forme, simplement pour que l'escroquerie ne soit pas trop évi-

dente, un membre du syndicat obtient soit l'objet soit le marché et cela à un prix très bas (pour l'objet vendu) ou très haut (pour le marché d'achat),

L'adjudication officielle terminée, les membres du syndicat se réunissent et refont entre eux une autre adjudication, cette fois sérieuse et aux vrais prix. A la fin de cette seconde séance, il apparaît un "revenant bon" quelque fois très gros qui tombe dans la caisse du syndicat. Cette somme est partagée entre les membres. Pour les objets, ils sont redistribués et deviennent la propriété des seconds acheteurs. Pour les marchés d'achat de matériel, ou pour les adjudications de travaux par l'état, c'est plus difficile... mais nous avons des gens "d'une adresse !" Il existe d'ailleurs beaucoup d'autres moyens de s'y prendre, ils ne figurent pas dans les manuels et peu de gens sont bien renseignés. On peut, par exemple, acheter l'architecture, mais ça revient cher, alors on préfère donner un pourboire à un des employés de celui-ci. Un papier déplacé suffit souvent et c'est pour rien.

Peut-être avez vous entendu parler aussi d'agents de l'État coupables de concussion ? Ça arrive, c'est arrivé, même en France, pourtant c'est là un procédé bien dangereux, un peu trop radical. Je ne saurais le conseiller, il existe tant de procédés plus simples qui passent inaperçus.

Je ne vous cacherai pas plus longtemps que tout cela est illégal et si, parmi les quatre étudiants présents chez Lipp ce jour là, il y avait eu un fils de procureur de la République, cela aurait pu mal finir. Un coup de téléphone à papa et toute la bande aurait couché en cabane le soir même. La justice cependant n'a que très rarement à connaître de faits de ce genre, tout le monde n'est pas assez imprudent pour débattre de pareilles affaires dans une salle de brasserie. Il faudrait qu'un mécontent mange le morceau, mais il aurait aussitôt toute la corporation sur le dos, ce qui n'arrangerait pas ses affaires; pour lui le silence est d'or.

La seule chose qui empêche des combinaisons aussi avantageuses pour tout le monde de bien marcher, c'est la présence partout de francs tireurs rebelles à tout accord amical avec les collègues. Ces gêneurs sont beaucoup moins rares qu'on ne pourrait le penser, il y a, hélas, des empêcheurs de danser en rond partout, et il faut se méfier de ces gens là. On ne peut pas sans danger seulement prendre contact avec eux, on risquerait d'être dénoncé aussitôt ils ne craignent rien ni Dieu ni Diable. J'ai connu des villes où même les brocanteurs n'arrivaient pas à s'entendre. On aura tout vu.

XVIII

Je fis, a cette époque une espèce d'invention ridicule. Je ne la décrirai pas en appendice, je vous l'infligerai tout de suite. J'avais beaucoup étudié les aérostats à l'école militaire de Cosne et j'avais même acheté quelques livres. La stabilisation des aérostats, la stabilisation verticale, date des débuts de l'aérostation, il s'agit d'une combinaison entre les montgolfières et les ballons à gaz. On dispose, sous le ballon à gaz, une montgolfière de format réduit sous la forme d'un ballonnet gonflé d'air chaud. Pilâtre des Rosiers, un des deux premiers aérostiers s'est tué au premier

essai de ce genre ce qui a singulièrement refroidi les inventeurs et, en fait, jamais aucun nouvel essai n'a jamais été fait. Pourtant le ballon de Pilâtre n'a nullement pris feu, on n'a jamais su exactement pourquoi son ballon a éclaté, mais le ballonnet n'y fut pour rien ni le feu qui était au dessous.

Jules Vernes suppose dans "Cinq semaines en ballon" le problème résolu.

Je reprenais cette idée en substituant au foyer de Pilâtre, le fourneau catalytique de Louis Lumière à peine connu à l'époque, mais qui a eu tant de succès depuis. L'idée avait un aspect ingénieux bien fait pour séduire, mais était parfaitement stupide. La combustion catalytique supprime la flamme, mais cette flamme est bien moins un défaut qu'une garantie. La dite combustion catalytique au travers d'un tapis de mousse de platine sur un support quelconque ne peut brûler qu'une certaine quantité maximale de combustible. Si, par accident, cette quantité maximale est dépassée, elle traverse le tapis sans être brûlée et forme une masse explosive au dessus de foyer. Je savais tout cela à l'époque, mais mon but était d'entrer à l'office des inventions et d'étudier cet endroit et à cet endroit, n'oubliez pas que j'étais étudiant rien d'étonnant à ce que je veuille m'instruire.

L'idée fut acceptée à l'office de Bellevue. Je m'y rendis deux fois par semaine. J'y fis des travaux continus pendant un an. Il s'agissait d'arriver à brûler de l'hydrogène sans flamme et sans explosion, qui devait ensuite chauffer à volonté l'air d'un ballonnet. Ces études furent faites sous la direction et la surveillance de Maurin, alors doyen de la faculté de Paris, directeur de l'institut de physique du globe et de l'ONM. Il avait bien d'autres choses à faire que de s'occuper de moi, ce qui faisait bien mon affaire.

Je m'étais fait un ami d'Aumaréchal, chef du laboratoire de chimie, qui s'offrirait à fabriquer pour moi des catalyseurs, je les ai toujours. Nous faisions brûler notre hydrogène dans un énorme tuyau de poêle en manière de canon, juste derrière le dos de Dufour (le bien nommé) qui calculait laborieusement à son bureau le premier four à induction construit en France.

De temps en temps la charge d'hydrogène explosait avec un bruit de tonnerre et Dufour sursautait d'au moins vingt centimètres au dessus de sa chaise. Décidément l'hydrogène ne convenait pas et nous dûmes nous rabattre sur les vapeurs d'essence, cette fois avec succès. Mais un beau jour tout le monde en eut assez, comme ça, sans raison. Je rattrapai Maurin dans la cour pour lui dire que je désirais vider les lieux, mais, avant que j'ai pu parler, il me dit que la décision avait été prise d'arrêter les frais. Pensez donc, j'avais obtenu un "crédit" de 70 francs pour acheter du platine, en tout et pour tout. Il était temps d'arrêter les frais. Je demandai l'autorisation de publier un article dans la revue de l'Institut, ce qui me fut accordé.

Je rédigeai l'article dans lequel je ne me ménageais pas les compliments. L'article parut et j'en fus le premier étonné. J'achetai cent numéros et en adressai un à tous les quotidiens de France avec une lettre dans laquelle j'annonçais que j'allais bientôt traverser l'atlantique dans un ballon appelé "le beurre blanc". S'estimant

couverts par l'autorité de la revue officielle, les quotidiens en question marchèrent comme un seul homme. Recherchez les numéros de l'époque si vous ne me croyez pas, cela vous donnera de l'occupation pour les jours de pluie.

Le plus fort est que je pense toujours que l'expérience serait possible, bien entendu pas avec un fourneau catalytique, mais avec un simple bec de gaz, j'aurais pu la tenter en risquant mon petit capital, et encore pas en entier. Peut-être aurais-je pu obtenir une subvention suffisante de l'aéroclub. Rien de tout cela ne fut fait, j'ai toujours beaucoup trop tenu à mes os pour avoir même l'idée d'essayer vraiment, l'incendie est un risque minime, vraiment peu à craindre, mais une pareille entreprise présenterait bien d'autres dangers, dont le moindre ne serait pas la foudre. Je voulais lancer un canular et comme canular, ce fut un canular réussi. Mes camarades d'atelier, nullement prévenus, ni même nullement au courant de mes travaux, furent sidérés de trouver un jour ma photo en première page du Petit Parisien. Les revues techniques emboîtèrent le pas et il y eut des articles un peu partout, le plus important fut signé de moi dans "Je Sais Tout". Tout cela n'eut aucun résultat pratique et je ne m'attendais pas à ce qu'il y en eut un. Tout de même je pensais que l'effet du coup de publicité durerait quelque temps, mais les réputations lancées par les journaux et les revues sont des feux de paille, aussitôt disparues qu'apparues. Elles ne durent pas plus longtemps que le papier des journaux eux-mêmes et Dieu sait qu'il est vite brûlé.

Qui veut traverser l'atlantique en ballon libre par les alizés ? Je viens d'en donner la recette, le risque, à y bien regarder, se borne à un amerrissage forcé en cas d'orage dans le pot eu noirs si le ballon résiste on repartira après. En cas de réussite, et même en cas d'échec, la publicité que vous offriront les quotidiens sera énorme, bien plus grande encore si vous y laissez votre vie, tout cela pour rien, bien entendu.

J'ai appris beaucoup de choses pendant mon séjour à Bellevue à l'office des inventions, ce séjour ne fut d'ailleurs pas le dernier, j'y suis revenu à une autre occasion dont je vous parlerai plus loin.

La leçon principale dont je vais vous entretenir, c'est qu'un succès, quel qu'il soit, publicité, argent, situation, etc. etc. peut ou non apporter quelque avantage, mais à coup sûr il fait beaucoup d'envieux. J'ai, depuis, eu de nombreuses confirmations de cette première leçon. Il m'est arrivé de remporter des succès dans ma vie, ce fut d'ailleurs toujours à la suite de beaucoup de peines et soins. J'ai pu compter alors les rares amis qui avaient bonne figure et me félicitaient; la plupart de mes relations me faisaient au contraire grise mine et mauvais visage et même se fâchaient ouvertement avec moi ; ils considéraient ma réussite comme une insulte personnelle.

Évidemment, quand on a raté tout ce qu'on a entrepris, il est pénible de voir un autre arriver à quelque chose. A qui la faute ? Pourquoi m'en vouloir ?

L'office de Bellevue, à cette époque était un établissement assez curieux à visiter et je ne m'en privai point. Premier organisme officiel de recherche en

France, bien avant le CNRS, il avait été fréquenté déjà par de nombreux inventeurs qui tous avaient laissé quelque trace de leur passage, et les locaux étaient bourrés de machines bizarres, sorte de collection d'avortons, sans bords, et quelques outils en attente d'usages hypothétiques. Je me souviens d'une certaine presse hydraulique, grosse comme une pendule Comtoise, mais qui donnait tout de même trente tonne de pression. Je m'en souviens parce que j'avais grande envie de l'emporter sous mon bras, personne ne se serait aperçu de sa disparition, mais elle me parut trop lourde pour moi. Je pense aujourd'hui seulement que j'aurais pu faire venir un camion dans la cour et la faire charger pour l'envoyer chez moi, cela n'aurait inquiété personne. Elle aurait décoré avantageusement ma chambre d'hôtel.

Le site était charmant. Nous allions déjeuner, Aumaréchal et moi, dans un petit bistrot qu'il fallait connaître pour le trouver, au milieu des mille villas construites à se toucher dans la forêt. cela doit toujours exister sous une forme ou sous une autre.

Un jour j'assistai à un essai de trottoir roulant pour le métro de Paris. Aucun des trois modèles présentés ne fut accepté et ce fut justice, je n'ai jamais entendu fracas plus effroyable que celui que faisait chacune de ces trois maquettes. Les inventeurs eurent droit dans les journaux, à autant de réclame que moi et ce fut le silence.

Je n'ai guère continué mes travaux sur l'aérostation, voici pourtant une idée que je ne suis probablement pas le premier à avoir eue, mais dont cependant je n'ai jamais entendu parler.

Dans un ballon c'est la surface qui pèse et le volume qui porte. Or la surface augmente comme le carré des longueurs, tandis que le volume augmente comme le cube, il suffit donc de construire un ballon assez gros pour qu'il devienne possible de le construire, non plus en toile ou papier mais en tôle d'acier ou en béton armé. Le raisonnement est aussi bien valable pour les ballons dirigeables évidemment. Une fois le ballon construit, au lieu de le gonfler au gaz, il devient possible de profiter de sa solidité pour faire à l'intérieur, un vide relatif avec quelque pompe, et on obtiendra un plus léger que l'air totalement incombustible. On peut, en plus, modifier la température à l'intérieur avec n'importe quel moyen de chauffage de façon à lui donner toute la stabilité désirable. Le mode de construction serait analogue à celui des anciens zeppelins pour la poutraison.

Un tel édifice serait d'une taille bien digne de ce fameux vingt et unième siècle dont on nous casse les pieds et que je ne connaîtrai pas. Il poserait évidemment des problèmes très particuliers pour l'atterrissage et le garage, il faudrait certainement, en cas de mauvais temps, débarquer les passagers avec des hélicoptères. Quand l'aéronef lui-même il serait à l'épreuve des plus fortes tempêtes. Aucun véhicule ne saurait être plus sûr, il pourrait contenir autant de passagers qu'un paquebot et les transporter à une vitesse beaucoup plus grande. Cette vitesse serait beaucoup plus petite que celle des jets, mais les gens très pressés ne sont pas aussi

nombreux qu'on le dit. n tout cas, pas de bruit, pas de mal de mer, pas de danger d'incendie.

Ce livre est et sera très décousu. J'ai lu quelque part en effet que le meilleur moyen de faire oeuvre littéraire était de s'asseoir devant une table et d'écrire au jour le jour tout ce qui vous passait par la tête. La recette m'a paru bonne et c'est ainsi que j'opère à ceci près que j'écris dans un fauteuil.

J'ai parlé de l'école des Beaux Arts (ce livre a été écrit avant la suppression de l'école des Beaux Arts) il faut que j'en reparle, elle en vaut la peine. Il existe dans cette école des traditions centenaires, je me suis laissé dire qu'elle avait été fondée par Napoléon III; certaines de ces traditions doivent dater de beaucoup plus loin; des atelier d'artistes existaient alors depuis longtemps et c'est par le groupement de ces ateliers que l'école a été composée.

A part quelques ateliers qui se trouvent à l'intérieur des bâtiments de l'école proprement dite, il existe d'autres ateliers absolument libres et en bien plus grand nombre. Le fonctionnement y est anarchiste. Un groupe d'élèves se réunit, loue un local, le plus souvent sordide, abat les cloisons et, sans se préoccuper d'aucune loi sur les associations ou les sociétés, l'atelier commence à fonctionner. Des traiteaux et des planches forment les tables, les élèves se cotisent pour les acheter, ainsi que les tabourets. On choisit un patron parmi les anciens prix de Rome, ce patron est payé par les élèves ou porte gratuitement ses services. Il est utile qu'il soit "du jury" des concours. Je n'ai jamais su exactement comment est recruté ce jury, je crois que c'est pas élection au sein de l'académie des Beaux Arts. Les élèves sont inscrits à l'école individuellement pour pouvoir présenter leurs projets qui sont fait dans les ateliers par eux (il arrive que ce soit par d'autres) avec les conseils des anciens et du patron et avec la collaboration des jeunes élèves ou des camarades inoccupés, on dit que ce sont des "nègres", d'où le terme "négrier". Le projet, une fois terminé est collé sur un châssis et porté en voiture à bras dans une grande salle de l'école où il est affiché avec une étiquette qui cache le nom de l'élève. Le jour du jugement, le patron reconnaît évidemment le projet qu'il a corrigé pendant un mois et se fait l'avocat de l'élève, à moins qu'il ne fasse le contraire si l'élève n'a pas suivi ses conseils. Il se peut aussi que le patron, occupé ailleurs, ne soit pas présent le jour du jugement, alors l'élève est rarement reçu.

Cette institution du jury est la plus mauvaise qu'il soit possible d'imaginer. Les élèves le savent bien, mais que peuvent-ils y faire sinon protester vainement de génération en génération.

Quant aux ateliers, si bizarre que cela puisse paraître, ils fonctionnent admirablement bien. Ils sont composés de trois groupes d'élèves. Les "nouveaux", ordinairement les élèves qui préparent leur entrée à l'école, les "anciens", presque tous des élèves de la première classe et le groupe des autres élèves, pas encore nommés anciens mais tout de même entrés à l'école; ce groupe ne porte pas de nom spécial. On remarque en plus de tout cela un "massier" chargé presque uniquement des soins de la trésorerie. Les décisions de détail sont prises à la majorité par un conseil

des anciens (des anciens présents le jour de la délibération). Les décisions très importantes: choix d'un nouveau patron par exemple sont prises à la majorité par tous les élèves présents. Les anciens, même dans ce cas, ont une grande influence à cause de l'âge et de l'expérience. Tout cela est primitif au possible et n'en fonctionne que mieux. Je n'ai jamais assisté à des contestations sérieuses.

En dehors de l'atelier, il existe une organisation générale qui doit, en principe, assurer la liaison entre les ateliers, c'est la "Grande Masse", présidée par un grand massier. L'importance de cette grande masse a été très variable suivant les époques et j'ai vu plusieurs époques se succéder pendant les cinq ans de mon séjour : avec les étudiants les temps vont vite, c'est bien connu. Le rôle principal de cet organisme est d'organiser le bal "des quat'zarts", seule obligation à laquelle elle ne manque jamais, sauf en temps de guerre.

Curieux bal que ce bal. Il est organisé chaque année dans une des plus vastes salles de Paris. Chaque atelier dispose d'un emplacement où il construit sa loge, important échafaudage, rez-de-chaussée inutilisé et un étage. Il y a, en plus, une grande loge pour la grande masse avec un podium pour les concours de costume. Le premier bal auquel j'ai assisté avait lieu à Luna-Park, il marquait le centenaire de l'école et la loge de la grande masse était immense. On avait fait appel au banc et à l'arrière banc des anciens élèves dont beaucoup siégeaient dans cette loge, en somme c'était la loge des Gérontes. Cécile Sorel était invitée et ne manqua pas son petit effet au cours d'une promenade à travers la salle aux cris de "A poil Sorel". Elle était défendue pendant cette promenade par un triple rang de costauds, sans cela nous n'aurions pas manqué de la dénuder, sans la moindre méchanceté d'ailleurs. Aux cris de "A poil" elle répondait par des Oh, Oh, Oh ! faussement scandalisés mais au fond très satisfaits.

Chaque bal a comme sujet une grande époque de l'antiquité, mais le sujet n'a guère d'influence sur les loges ni sur les costumes, le niveau de culture générale est en effet des plus bas à l'école, un des plus bas qu'on puisse imaginer et l'histoire est totalement ignorée de l'immense majorité des élèves. Tout ce qu'on sait, et c'est le principal, c'est qu'il existe des points communs entre toutes les époques de l'antiquité, ce sont une friperie de la guenille poussée jusqu'à l'invraisemblable et jusqu'à la nudité et un relâchement des mœurs qui va jusqu'à l'orgie si tant est qu'il ne la dépasse pas. Sur ces points, le bal des quat'zarts est une représentation très fidèle de l'antiquité. La diversité des loges, certaines très luxueuses, d'autres sordides toutes juxtaposées fait aussi très bien souvenir des villes antiques où les palais voisinaient avec les taudis.

Le vin coule à flot, mais de très mauvais vin. J'ai une fois été chargé de me procurer le champagne pour mon atelier j'ai fait, ce jour là la meilleure affaire de ma vie, j'ai acheté des bouteilles de champagne garanti d'origine à deux francs la bouteille et j'ai revendu les bouteilles vides à 2,50, et j'avais récupéré sur les lieux plus de bouteilles que je n'en avais fait. apporter de pleines. J'ai goûté ce cham-

pagne par curiosité, il était affreusement mauvais, je me suis bien gardé d'en boire, j'étais invité dans d'autres ateliers et je n'aime guère le vin.

Il est préférable de quitter le bal avant quatre heures du matin, l'ambiance devient dangereuse à cause du nombre des gens ivres. L'ordre est maintenu tant bien que mal dans le bal par des gardes mobiles en uniforme qui s'amuse beaucoup et n'interviennent que pour limiter les dégâts (arrêter les rixes qui menacent de finir mal) sur réquisition des commissaires de la Masse ; la seule sanction est l'exclusion de la salle.

A l'époque il y avait grand échange cordial de maladies vénériennes.

A l'aube on revient en corps (ceux qui sont encore debout) et la tradition est de se rafraîchir par un bain pris nu dans les bassins de la Concorde.

Le bal est en principe réservé aux seuls élèves de l'école, et toujours en principe, il y a un filtrage très sévère à l'entrée. Je dis en principe parce qu'il existe un important marché noir des cartes d'entrée dont certaines sont vendues très cher surtout à des étrangers amateurs de sensations fortes, ce marché noir est utile pour payer les frais de construction des loges. Je viens de parler des hommes, l'entrée des femmes est pratiquement libre, toutes les prostituées de Paris s'y donnent rendez vous.

Un jeu qui m'amusait beaucoup, et je n'étais pas le seul, était de repérer une jolie fille dénudée qui dansait, d'arriver derrière elle et de lui plonger l'index dans l'anus aussi profondément que cela m'était possible. Le succès de surprise était total au point que ni la fille ni son danseur ne protestait.

A l'un des bals auxquels j'ai assisté, le podium était au milieu de la salle, l'un de nous et une beauté professionnelle d'ailleurs médiocre, essayèrent de l'utiliser pour faire l'amour en public. Autant que j'ai pu en juger le succès ne récompensa pas leurs efforts, le spectacle n'amusa guère.

Ce bal est horrible, mais c'est en même temps une des plus grandes manifestation d'art du monde entier, je suis persuadé que c'est la plus grande, mais je ne connais pas tout, pas tout ce qui s'y passe et pas tout ce qui se passe ailleurs l'horrible et le beau, qui vont fort bien ensemble, sont monnaie courante dans le monde.

XIX

A l'école des Beaux Arts, il n'existe aucun contact culturel entre les ateliers des quatre Arts qu'on prétend y enseigner. Ce sont: la gravure, la sculpture, la peinture et l'architecture. Seuls les architectes sont riches, au moins quand le bâtiment marche, les étudiants des autres Arts traînent une misère chronique. Les étudiants architectes arrivent à gagner leur vie en travaillant chez les anciens élèves de l'école. On dit qu'ils "font la place". Je n'ai jamais travaillé ainsi, sauf pendant six mois comme architecte inspecteur de l'Assistance Publique de Paris, aux Enfants-assistés d'abord et l'hospice d'Ivry. Dans cet hospice d'Ivry j'ai vu beaucoup de misère, ce n'est pas un sujet réjouissant pour ce livre. J'ai visité de fond en comble l-

hôpital de la Pitié et celui de la salpêtrière, c'étaient alors des usines à cadavres; espérons qu'il y a progrès aujourd'hui, espérons sans trop y croire.

J'ai visité les catacombes de Paris, au moins ce que le public en visite. On distribuait une bougie à chaque visiteur à l'entrée et on comptait les bouts qui restaient à la sortie, après les cinq kilomètres du parcours, pour savoir si quelqu'un ne se serait pas égaré dans les mille galeries perpendiculaires. Si quelqu'un s'est perdu on le recherche, on ne le retrouve pas toujours, cela ne fait qu'un squelette de plus.

Il existe une carte des catacombes, de ce qu'on en connaît, les 2/3 environ. De temps en temps à Paris, un immeuble descend, au moins par un coin, c'est qu'il s'est produit un "fonti" entre la surface du sol et quelque catacombe ignorée; c'est arrivé à un pavillon des "Enfants-assistés" pendant que j'y étais inspecteur, il fallut creuser un puits de 50 mètres pour aller étayer une galerie profonde. Paris est construit au fond d'une cuvette calcaire grande comme le tiers de la France, certains pensent qu'il s'agit d'un très ancien atoll de corail. La pierre est bonne et, pour construire Paris, dès le moyen âge, on creusa des galeries, des carrières sous la ville en construction.

On sait que le calcaire est solubilisé par le gaz carbonique de l'air transporté par les eaux de pluie et devenu acide carbonique, le carbonate de calcium est transformé en bicarbonate soluble qui est entraîné par l'eau et, petit à petit un entonnoir renversé se creuse, s'ouvrant sur une galerie des catacombes, c'est un "fonti". Il y en a un très beau au plafond d'une des galeries des catacombes offertes à la curiosité des visiteurs; vous pouvez aller le voir comme je l'ai vu moi-même, on dirait une énorme mitre.

L'entrée des catacombes de Paris est placée à Denfert-Rochereau, ancienne place d'Enfer.

Quelle pouvait être la vie des carriers qui, pendant des siècles, creusèrent ces centaines de kilomètres de galeries ? La disposition est toujours la même. Une série de gros piliers soutenant des voûtes en plein cintre. Il ne s'agit pas, à proprement parler, de galeries, l'espace vide s'étend dans tous les sens autour des piliers.

Aucun boisage n'était utile, cette pierre est solide quand elle n'est pas rongée d'acide.

Pour changer un peu, je me suis promené dans les vastes chéneaux de zinc, mais plus souvent de cuivre qui collectent l'eau sur les toits de Paris et forment autant de sentier verts. Je suis monté vingt fois comme Hugo, sur les tours de Notre Dame et me suis extasié d'abord sur l'adresse des sculpteurs du moyen âge, jusqu'au jour où j'ai appris que tout avait été reconstruit par Viollet le Duc. Chimères, Gargouilles, Pantures (des pantures ce sont des gonds) etc. Des anciennes pantures de notre Dame, forgées par Biscornet (Biscornet c'est le diable), il ne restait que de la poudre quand Viollet le Duc les fit refaire, mais d'après des dessins de sa main. Rien d'authentique dans tout cela. La flèche gracieuse qui se trouve au dessus du jubé de notre Dame: fine dentelle de pierre ? Non, elle est en fonte de fer. Elle n'existait pas avant Viollet le Duc.

De la Sainte Chapelle, tant admirée des touristes il n'y a que les anciens piliers qui soient anciens et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on en ait reconstruit quelques uns. Pas une statue, pas une sculpture qui ne date du XIX^{ème} siècle. Elles n'en valent pas moins mais n'ont aucune valeur d'antiquité. Ne croyez pas tout ce que qu'on vous dit ailleurs et même pas tout ce que vous lisez ici.

Fendant que j'y suis, apprenez que la flèche pointue qui donne toute sa silhouette à la basilique du Mont St Michel est aussi une création de toute pièces du même Violet le Duc. Cette création est d'ailleurs géniale, mais Louis XI ne l'a jamais vue. La cité de Carcassonne : des ruines avant Violet le Duc. Ah le XIX^{ème} siècle à bien travaillé; ne lui reprochons pas ses chefs d'oeuvre sous prétexte que, par modestie, il les a attribués aux siècles passés. Reprochons plutôt aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles d'avoir tant démoli et tant laissé à l'abandon. A ce moment là, on aurait pu encore restaurer ou entretenir avant que les modèles ne disparaissent. Notre climat trop rude ne respecte pas les monuments comme le fait le climat de l'Égypte. Il faut bien reconstruire ce qui a été détruit. Tout de même, au lieu de reconstruire du vieux neuf, on pourrait construire du vrai neuf. Le XIX^{ème} siècle n'a pas compris cela. Le XX^{ème} paraît montrer plus de raison sur ce point, ce n'est pas trop tôt, mais ce n'est pas non plus trop tard. Il n'est jamais trop tard pour bien faire,... ou pour mal faire.

Je n'ai pas quitté les Beaux Arts, en parlant ainsi un peu d'architecture. Je vais dire un mot des moeurs intérieures de l'école. Je ne sais guère ce qu'elle est devenue depuis mon départ. J'ai fait deux visites à mon ancien atelier depuis et n'y ai pas trouvé de changements notables, mais il y a dix ans que je n'y suis pas retourné, on y mettait toujours les nouveaux "à poil" et on les peignait toujours d'agréable façon, avec une plume du plumeau en guise de queue. N'allez pas croire à beaucoup de méchanceté et à des moeurs inavouables. Ce genre de sévices est bien plus psychologique que physiologique. D'ailleurs l'entrée des femmes dans les ateliers a contribué à adoucir ce qui n'avait, des l'abord, rien de damnable. Le bizutage dans les écoles militaires est autrement grave et devrait être sévèrement interdit. Aux B.A. tout prend une aimable figure et tourne vite à la plaisanterie anodine, voire spirituelle.

Je n'ai assisté à rien de sensationnel digne d'être rapporté: ce dont je vais parler date de plusieurs années avant mon arrivée. Un beau matin, on trouve une grosse malle au milieu de la place de la Concorde. Une voix en sortait "N'ouvrez pas, je suis tout nu". C'est tout pour cette fois, on rhabilla la victime qui rentra chez elle.

Un jour de remise des projets, une des charrettes à bras était revenue à l'atelier, ou plus exactement devant la porte dans la rue. Un des camarades monta dans cette charrette et, avec une poire à lavement, fit semblant d'uriner, tandis qu'un autre se lavait les mains sous le jet. Le peuple de Paris est badaud comme chacun sait et la rue de Bucy très passante. Un rassemblement qui ne comprenait pas que de bons enfants se forma en quelques secondes. Les "architectes" durent rentrer

précipitamment dans l'immeuble. La concierge valait heureusement un régiment de dragons, je l'ai connue et appréciée, elle suffit, avec un balai, pour contenir la foule, avant l'arrivée des agents.

On m'a raconté d'autres aventures qui ne valent pas celle là. Vous voyez qu'il s'agit de simples gamineries sans la moindre gravité, mais à vingt ans, on a l'épiderme sensible et la plus anodine plaisanterie prend vite valeur d'insulte. Je dois avouer avoir été très souvent vexé pour des riens dont je rirais aujourd'hui; je ne le montrais pas, bien entendu.

XX

J'ai déjà dit que mon activité n'était pas limitée aux confins de l'école voici une anecdote. Je voulais, je ne sais plus pourquoi, faire la connaissance de Becquerel, pas celui qui découvrit la radioactivité, mais le numéro trois de la dynastie des Becquerel. Il travaillait alors dans l'ancien laboratoire de son ancêtre au jardin des plantes, laboratoire dans lequel les Curie avait fait, juste entre deux Becquerel, les études sur le radium. Je crois que ce laboratoire est actuellement occupé par Yves Legrand. C'était une chaumière romantique, derrière les serres. Je connaissais alors très bien un frère du Becquerel en question, commensal chez un ami de ma famille, ce qui me donnait une espèce d'introduction. Tout de même, pour le garçon terriblement timide que j'étais alors, c'était une singulière audace et je n'étais pas très tranquille quand je me présentai au laboratoire. Un grand barbu me reçoit, j'ai su plus tard qu'il était presque aussi célèbre que son patron, il m'explique très gentiment que M. Becquerel est absent, il est parti à Leyde pour profiter des grands froids. Comme ce jour là la température était de 35°C à l'ombre (la température est toujours à l'ombre, grand bien lui fasse), je ne compris pas et fus tout déconcerté. Et pourtant Becquerel était bien à Leyde pour profiter des grands froids, mais c'était des grands froids obtenus par la volatilisation de l'hydrogène qu'on venait de congeler dans cette ville pour la première fois. Becquerel prouva pendant ce voyage que l'image photographique était d'origine physique et non chimique, ce qui fut une de ses plus importantes découvertes.

XXI

L'esprit d'Atelier. Il s'agit d'une manière traditionnelle de plaisanter, très en faveur à l'école des B.A., cela s'apparente fort au "fun" des anglais. Voyez à ce sujet "L'homme qui rit" de Victor Hugo. C'est une façon d'être et de faire qui n'a rien de particulièrement original, elle est commune à toutes les sociétés de primitifs en voie de civilisation, définition applicable très exactement à la population de l'école, au moins à cette époque. Il est bien difficile d'en rendre compte. Pour comprendre cet esprit il faut avoir vécu soi-même dans le milieu, je ne peux en donner que quelques exemples et ce ne seront pas les plus caractéristiques parce qu'ils ne seraient pas compris.

Un jour un marchand de crayons (importés en fraude) qui visitait nos ateliers périodiquement, nous fit cadeau d'un taille crayons mural avec une manivelle. Ce taille crayons avait une caractéristique particulière, il commençait par tailler le crayon d'une façon impeccable et, tout à coup, il cassait la mine.

Bien entendu, après deux ou trois expériences, nous avions renoncé à nous en servir, mais il resta au mur. A chaque fois qu'un camarade, étranger à l'atelier passait nous voir, il ne manquait jamais d'aviser l'objet qui était bien en vue. Aussitôt il sortait un crayon de sa poche et se met-tait à le tailler, la suite se devine. Pour varier les plaisirs, un système compliqué de fils fut installé, ce fil s'enroulait autour de l'axe de la manivelle et commandait un petit réservoir d'eau eu dessus de le tête du visiteur, qui recevait ainsi une légère douche. Et de rire.

D'ailleurs l'été les combats à l'aide de bassines d'eau étaient courants, certains jours l'eau coulait en ruisseaux dans l'escalier. Je n'ai jamais su qui habitait à l'étage au dessous du nôtre, ces locataires ne se sont jamais manifestés.

Un jour on aperçut, à le fenêtre d'un appartement voisin, au delà d'un grand mur, une très jeune boniche qui nous faisait des signes. Un commando des nôtres fit une expédition. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé ce jour là, rien sans doute; mais quelques mois après, la mère de la gamine vint nous trouver avec sa fille, nous accusant de l'avoir mise enceinte. Mes camarades se sont toujours défendus d'y être pour rien et je ne suis pas loin de les croire parce que, pendant que sa mère Parlait, elle riait en dessous. Elle devait coucher avec beaucoup d'autres mâles du quartier et ignorait elle-même à qui attribuer son fruit. Il dû finir a l'assistance publique, ou plutôt y commencer sa chienne de vie.

Un autre jour, un de nos camarades apporta à l'atelier une vieille pendule, un "cartel" détraqué, qui sonnait sans discontinuer dans les tons graves. Ce bruit devint bientôt insupportable, alors le seau à charbon nous fournit des munitions à l'aide desquelles le "cartel" fut bombardé à coup de boulets: le propriétaire de la pendule défendait d'approcher et nous ne voulions pas engager une bataille sérieuse. Il fallut longtemps pour démolir la pendule, mais tout arrive et tout cesse.

On peut constater par ces quelques exemples, que l'esprit d'Atelier n'est pas toujours très spirituel, il n'en a pas moins laissé son empreinte sur moi et mes ouvrages s'en ressentent.

Autre plaisanterie qui était courante dans mon atelier. Il y avait deux cousins appelés Graverau, quand on demandait l'un d'eux, il y avait toujours quelqu'un pour poser la question: "Graverau, mais lequel Graverau, Graverau l'idiot ou l'autre ?" L'un des deux e été prix de Rome; mais lequel ?

XXII

Faisons le point au sujet de l'École de mon temps. Enseignement artistique au dessous du néant, très au dessous. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de bons artistes à l'École, mais ils sont très gênés dans leur travail au point que la plupart n'arrive jamais à rien. Je vais jusqu'à dire que la décadence artistique en France a

pour cause presque unique l'existence de l'École des Beaux-Arts, il y a aussi, bien sûr, le snobisme (l'esthétisme). Je n'en ai pas parlé bien qu'il ait sévi avec une redoutable intensité à la Rotonde et au Dôme à Montparnasse pendant les années 20, c'est que je me suis écarté soigneusement de ce milieu.

J'avais là des relations et m'y serais facilement introduit, mais je me garde de ce genre d'amis.

Enseignement technique et scientifique. Élémentaire, mais très bon justement parce qu'élémentaire: seule les éléments sont utiles pour l'enseignement des sciences et techniques. Là aussi, comme pour les beaux Arts, il faut laisser travailler le génie de chacun en prenant bien soin de ne pas lui apporter de gêne. Le seul malheur c'est que le niveau culturel des élèves était généralement beaucoup trop bas pour que cet enseignement soit profitable. Des professeurs, comme Paul Montel, qui enseignait les mathématiques algébriques et d'autres pour d'autres disciplines, y perdaient leur temps. Arnaud, qui enseignait la technologie du bâtiment avait un cours très désuet, je dis à sa décharge, qu'en matière de technologie au XX^{ème} siècle, on ne peut être que désuet, les manuels techniques sont périmés avant même que de paraître. Pourtant Arnaud retardait tout de même un peu trop.

Enseigner la technologie des temps passés, c'est bien pourtant une excellente chose et les praticiens négligent beaucoup trop les livres comme source de savoir, comme départ pour l'apprentissage. L'apprentissage n'est pas grand chose sans les livres pour l'appuyer, et inversement le livre tout seul n'est pas grand chose non plus. Il faut l'un et l'autre.

Milieu. Très primitif mais sain. J'ai entendu dire qu'on y buvait beaucoup, c'est calomnie pure. Personnellement je n'ai rien constaté de tel, bien au contraire, à l'école on boit beaucoup moins qu'ailleurs. Je ne parle pas du jour des quat'zarts, mais une cuite par an n'a jamais tué personne.

Travail. On travaillait beaucoup, énormément, à l'école des Beaux Arts pendant que j'y étais, malheureusement sans assez de méthode et travailler sans méthodes c'est perdre les trois quarts de son temps.

Je quittai enfin l'école des Beaux-Arts, pour ne plus jamais y revenir sauf pour deux ou trois courtes visites en touriste et je m'installai comme architecte à Nantes. J'étais d'une ignorance frisant le scandale en matière d'affaires et je n'avais personne de compétent pour me conseiller. Il me fallait faire mon apprentissage sur le tas et ce genre d'apprentissage coûte cher. Je fis une première erreur, je pris un associé. On a dit et surtout à mon propos, que cet homme était malhonnête. Il n'était pas malhonnête. Je ne peux pas dire qu'il se soit montré spécialement scrupuleux, mais les scrupuleux sont rares. Son défaut était d'être maladroit. Comme il était encore plus jeune que moi et que j'étais aussi maladroit que lui dans un autre genre, je ne peux guère le lui reprocher. Si j'avais su ce que je sais maintenant, tout aurait bien marché dans notre association, j'aurais fait équilibre avec ma sagesse, mais de sagesse je n'avais pas un atome. C'est dommage parce que mon associé avait du génie, il en a peut-être toujours, je n'ai pas entendu dire qu'il soit mort. Il

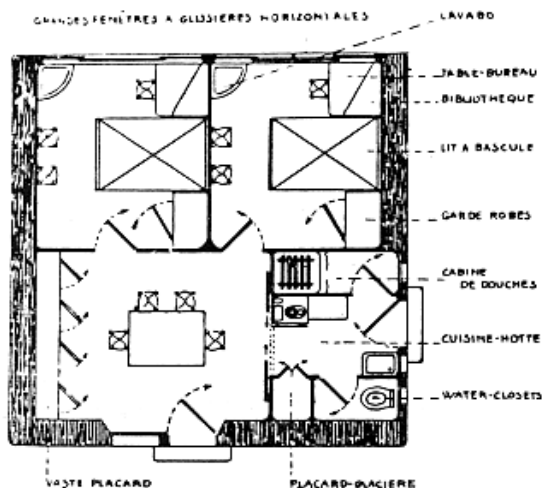
nous amenait en tout cas plus de clients qu'il ne nous était capable d'en satisfaire dans notre bureau qui, pourtant, eu bout de trois mois comportait sept dessinateurs, un métreur et deux dactylos.

Le défaut principal de mon associé, c'était d'emprunter de l'argent aux clients au lieu de m'en demander quand il en avait besoin, je lui en aurais donné dans des limites raisonnables et cela m'aurait bien moins gêné que de rembourser les emprunts. Certains défauts sont incorrigibles au moins dans l'immédiat et je dus abandonner le bureau et ses employés pour monter un nouvel établissement plus modeste. L'associé fut obligé de liquider rapidement, mais moi je continuai à exercer la profession avec assez de succès tant que la prospérité générale dura, avec d'abord deux dessinateurs, puis avec un seul, enfin tout seul. Je construisais ainsi entre vingt et trente maisons; excusez moi d'en avoir oublié le nombre exact, avec l'aide de ce qu'on appelait la loi Loucheur. Il s'agissait d'un système de crédit consenti par la caisse des dépôts et consignations, très analogue à ce qui se fait maintenant. Je commençais à remonter sur mon cheval et je prenais de l'expérience tous les jours. Je m'étais mis à la comptabilité, ce qui m'amuse beaucoup maintenant que j'ai totalement oublié de savoir compter. Jusqu'en 1930 je fis d'assez bonnes affaires. Je m'étais marié sur ces entrefaites et ma femme et moi, au lieu de mettre un peu d'argent de côté, nous ne cessions de nous plaindre de nos trop petits gains. Les hommes jeunes et les femmes de tous âges trouvent toujours que l'argent ne vient pas assez vite. La prospérité aurait continué d'exister j'aurais fondé un des principaux cabinets d'architecte de Nantes, il suffisait d'attendre. Tout au moins nous avions de bonnes raisons pour savoir que les besoins de construction ne cessaient d'augmenter et l'avenir nous paraissait sûr. Quelle erreur !

Vint la grande crise de 1930, dont nous fit cadeau l'Amérique, et tout s'en alla à vau l'eau en quelques mois. Cette crise eut pourtant un résultat heureux, elle détermina le divorce de mon premier ménage au bout de cinq ans, ce ménage marchait bien mal malgré la naissance d'une fille.

Ma femme d'alors ne se souciait pas beaucoup sans doute de rester unie avec un homme qui ne pouvait plus gagner sa vie et toutes les femmes la comprendront. De mon côté j'avais plus de chances de trouver à me débrouiller tout seul. Nous nous quittâmes bons amis, et nous nous revoyons à l'occasion sans acrimonie, mais le moins souvent possible.

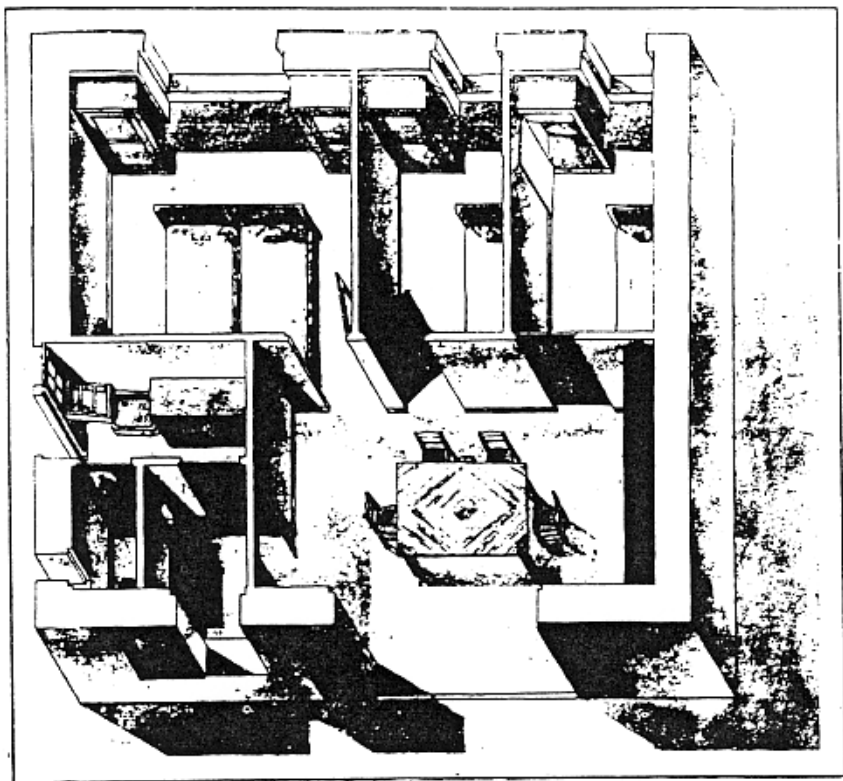
J'ai passé vite sur l'époque prospère de mon cabinet d'architecte, je n'ai rien construit qui ait une valeur quelconque et n'ai pas à m'en vanter. A citer pourtant un essai de construction en série pour bords de mer. Le compte rendu du projet a paru plus tard dans "La Nature" sous ma signature. Je vais chercher l'exemplaire que j'ai mis de côté et publierai le croquis de la maison qui fut construite.



Extrait de "La Nature"

Cet essai n'eut aucun succès. Je crois pourtant que l'idée était bonne, mais montrait que j'étais bien mauvais commerçant, je ne tenais pas assez compte de l'état intellectuel de la clientèle. La maison – machine à habiter, comme le dit Le Corbusier n'était pas entrée dans les esprits et elle est loin de l'être encore. Nous en sommes toujours à la maison-biblot, toujours trop coûteuse pour nos moyens. On préfère habiter sous une tente que de bâtir une maison sans façade tarabiscotée. Vanité éternelle tu as perdu l'humanité et tu continues à la perdre.

XXIII



— Exemple d'arrangement d'une maison carrée spécialement conçue pour le bord de la mer.

Ici quelques réflexions sur la mode féminine du temps. Dans toutes les familles on trouve quelques photos de mariage datant de ce temps là. Tout le monde peut s'y reporter et constater à quel point les vêtements féminins étaient laids. Un chapeau cloche couvrait entièrement le front jusqu'aux yeux, le corsage descendait très bas, au dessous de la taille; une large ceinture et une trace de jupe, allant tout au plus jusqu'à la moitié des cuisses, terminait la robe. Je ne chercherai pas à donner des raisons à cette façon de s'attifer, des raisons il n'y en a pas. La mode commande, les femmes obéissent, c'est tout. Mais il existe un horrible détail. Cette mode extérieure coïncidait avec la mode des pantalons à larges jambes. Les jupes courtes et le pantalon large ouvert faisaient que les femmes de cette époque montraient leur sexe à tout le monde dès qu'elles s'asseyaient: les jardins publics étaient devenus des expositions permanentes de sexes féminins, ce qui était certes fort instructif pour les enfants.

N'allez pas croire naïvement que ce spectacle plaisait le moins du monde aux hommes, c'était affreux et dégoûtant. Un jour, dans un bateau à va-peur, je faillis vomir, ce n'était pas que j'avais le mal de mer, c'est que j'avais escaladé une échelle verticale, derrière, sous, une femme. Il s'agissait d'une jolie femme, mais seulement quand on la regardait du côté face. Du côté pile, il n'en était rien. Aujourd'hui nous avons les mini jupes, mais ces mini jupes sont jolies et les pantalons au dessous sont hermétiques, c'est autre chose et c'est beaucoup mieux.

Les femmes de cette époque, qui n'ignoraient rien de tout cela, étaient donc particulièrement vicieuses ? Eh bien pas du tout, mais la mode commanderait de se couper la main droite, les femmes se couperaient la mains droite, c'est ainsi, personne n'y peut rien.

XXIV

Je reparlerai de "la crise" plus tard, je veux citer seulement maintenant une anecdote curieuse dans laquelle je n'ai pas joué de rôle d'acteur mais à laquelle j'ai assisté avec beaucoup d'amusement.



Illustration 5: Portrait de l'auteur

Le loi Loucheur faisait appel à des sociétés de crédit, sortes de banques privées; toutes celles de Nantes étaient parfaitement bien gérées et les dirigeants étaient intègres, toutes sauf une. Le directeur de celle-la (disons M. X.) réussit à monter l'escroquerie la plus ingénieuse de toutes celles dont j'ai jamais entendu

parler. Il prêtait à ses clients, au taux de 24 % l'an, des fonds importants qui appartenaient aux dits clients et qu'il aurait dû leur verser, par conséquent, sans intérêt.

Le principe de l'escroquerie était simple: il existait alors à Nantes un usurier (disons M. Y). Il m'est arrivé d'avoir recours à lui de temps en temps, c'était commode pour les fins de mois un peu dures et, à condition de rendre l'argent rapidement, cela ne coûtait pas très cher. L'homme en question, malgré son visage revêché, convenant bien à son personnage, était très sympathique et je lui suis encore reconnaissant d'avoir bien voulu me donner quelques conseils précieux. Comme vous voyez, je me fais des amis facilement et dans tous les milieux. Cet usurier prêtait sur caution solvable ou sur vente à réméré d'un objet de valeur au taux de 1% par mois, plus 1% pour les frais. cela paraît honnête à première vue: C'est 24% l'an .

Le bailleur de fonds de cet usurier était X notre escroc et les fonds en question étaient constitués par les sommes versées à la société de crédit par la caisse des dépôts et consignations dont on retardait systématiquement le versement au bénéficiaire.

Voici quel était précisément le fonctionnement de l'escroquerie: un nouveau client se présentait à la société, on lui donnait tous les renseignements voulus pour constituer son dossier, il le constituait et ce dossier était envoyé à la caisse des dépôts. Au bout de trois mois environ, la caisse donnait son accord et, au bout de trois mois encore, envoyait l'argent.

Au bout des trois premiers mois, X conseillait à son client de donner ordre de commencer les travaux que l'entrepreneur mettait effectivement en chantier. Ces travaux arrivaient bientôt au niveau du plancher du premier étage, occasion que l'entrepreneur saisisait pour réclamer un acompte. Le client se rendait chez X pour lui demander s'il avait reçu les fonds: "Pas encore mon cher ami, mais cela ne devrait pas tarder.-- Que dois-je faire en attendant, j'ai grand peur que mon entrepreneur n'arrête les travaux, d'autre part cet homme a besoin d'argent. -- C'est très simple, acceptez une traite et sa banque lui avancera l'argent. -- Mais, monsieur, une traite c'est grave, si je ne pouvais pas la payer ... -- Avez vous peur que l'état ne fasse faillite ? Soyez tranquille vous aurez votre argent dans quelques jours." Le client signait la traite qui, un mois après arrivait à son échéance. Le client affolé courait chez X. Sachez que ces clients étaient tous des petits fonctionnaires ou des petits employés très ignorants de la circulation des traites, il aurait suffi de prorroger ce papier. Ils trouvaient X, apparemment fort ennuyé, s'arrachant presque les cheveux. "Mon cher, très cher ami, je suis terriblement désolé, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer: mes bureaux ont fait une erreur, votre dossier a été refusé. Vous aurez votre prêt, seulement il vous faut encore attendre six mois". Le client blâmait. Une traite protestée, l'huissier chez lui, la saisie, le déshonneur, la ruine. X reprenait: "La faute vient de mon bureau c'est à moi de réparer, je ne veux pas que vous ayez le moindre ennui. Je ne ferais cela pour personne d'autre. Allez chez Y, il vous prêtera l'argent et JE CAUTIONNERAI LA TRAITE QU'IL VOUS

FERA SIGNER". Soupir du client. "Sauvé, mon Dieu, et grâce à ce bon, à ce brave X qui cautionne ma traite".

Le tour était joué. Au bout des six mois l'argent arrivait, Y était remboursé et tout le monde était content. Le client n'avait pas perdu une très grosse somme, 12 % tout au plus, mais X opérait ainsi pour tous ses. clients et comme il avait un chiffre d'affaire de quatre a cinq millions par an, il touchait 24% sur ces millions, ce qui faisait une somme gigantesque pour l'époque .

A l'aide de recoupements divers (beaucoup de gens passaient par mon cabinet), je sus rapidement à quoi m'en tenir et, un jour que j'avais un avocat chez moi, je lui racontai l'histoire. Il ne me laissa pas finir... "Je sais tout cela -- Qui vous l'a raconté ? -- Mais le procureur de la République, bien sur. -- Oh. Alors ça ne durera plus longtemps." Effectivement l'affaire finit rapidement, mais elle finit tragiquement. Je ne peux à mon grand regret, vous dire la suite, cela pourrait gêner des innocents.

Quelques mois après, je rencontre Y place du commerce. A en juger par son accoutrement, il était devenu clochard. Un docteur en droit ! Il me demande, juste retour des choses d'ici bas, de lui "prêter" un peu d'argent et cela bien poliment. Je n'étais pas riche, la crise était venue. Je vidai mon porte monnaie dans ma main gauche et en partageai le contenu avec lui. Les amis sont les amis. Je ne l'ai jamais revu depuis.

XXV

Il me reste à tirer une conclusion de mon expérience de l'architecture militante. Elle sera très nette et très claire. Cette profession est mal organisée. On demande au même homme d'être à la fois artiste, ingénieur et comptable. Ce sont des activités incompatibles. Avant l'invention de la mécanique, à l'époque où la beauté tenait lieu de solidité, la profession d'ingénieur n'avait aucune raison d'être. Maintenant il faut des ingénieurs, Mais l'ingénieur peut parfaitement être collaborateur subalterne de l'architecte. C'est évidemment l'architecte qui doit commander, mais sous réserve de l'approbation de l'ingénieur, seul responsable de la solidité du bâtiment. Pour assainir la profession sur ce point, il suffirait donc d'imposer toujours la présence d'un ingénieur, c'est cet ingénieur qui supporterait seul la fameuse responsabilité décennale. C'est de lui qu'on exigerait un diplôme; la profession d'artiste étant totalement libre. Un artiste diplômé: quelle stupidité !

En ce qui concerne la comptabilité du bâtiment, le problème est d'un autre ordre mais plus facile encore à résoudre. Quand la "crise" s'est manifestée j'étais sur le point de mettre sur pied le projet que voici. J'avais déjà trouvé le métreur vérificateur qui devait me seconder.

Un architecte n'a pas la formation nécessaire pour les devis ni pour vérifier les mémoires, c'est d'ailleurs pour lui une charge insupportable, il ne doit pas non plus être responsable de ces questions d'argent auxquelles- il ne connaît rien. L'entrepreneur de son coté a largement de quoi s'occuper en surveillant la technolo-

gie appliquée de sa profession, les questions d'argent sont encore plus insupportables pour lui que pour l'architecte, c'est de l'incompétence des entrepreneurs à ce sujet que viennent surtout le, innombrables faillites qu'on constate dans le bâtiment et qui alourdis-sent les prix sans rien résoudre.

Dans la combinaison que j'étais sur le point d'essayer de mettre sur pied et à laquelle les entrepreneurs que je m'étais déjà tacitement associé curaient été invités à se joindre, mon métreur aurait été chargé des devis au début du chantier et de la remise au net des comptes une fois le chantier terminé. Fendant le travail c'est lui qui aurait payé les ouvriers chaque quinzaine et payé aussi les matériaux. Il aurait été chargé de la surveillance de ces matériaux et du contrôle de l'emploi du temps des ouvriers. Il aurait peut-être été difficile d'obtenir des entrepreneurs cette sorte d'abdication au sujet des questions financières; mais j'y serais par-venu je pense, en leur mettant le marché au poing. Je crois qu'ils auraient vite compris que je leur enlevais la charge d'une responsabilité insupportable. Quand aux clients et aux banques qui leur faisaient des prêts d'argent ils auraient été très heureux d'avoir à faire a une organisation donnant toute garantie de bonne gérance compétente. Quant aux marchanda de matériaux quel soupir de soulagement,et j'espérais bien d'eux des remises importantes sur les prix. N'allez pas croire que ces marchands de matériaux soient satisfaits de voir leurs clients faire faillite périodiquement.

XXVI

L'arrivée de la "crise" ne se fit pas sans incidents. Bien entendu nous avions lu les journaux et connaissions l'effondrement de Wall-Street, mais c'était lointain et ne paraissait guère devoir nous toucher. Le premier. symptôme inquiétant fut la faillite de quelques très grosses entreprises du bâtiment lâchées du jour au lendemain par leurs banques. Je n'avais aucune expérience des crises capitalistes et je ne compris pas. Des faillites j'en avais vu beaucoup; je me souviens de mon premier chantier en pleine prospérité: Pour obtenir les meilleurs prix pour mon client, j'avais fait une espèce d'adjudication avec des "appels d'offre" près d'un nombre important d'entrepreneurs et j'avais choisi les moins chers. J'eus cinq faillites sur ce chantier (Sept corps de métier dans le bâtiment : maçon, charpentier, couvreur-plombier, plâtrier, menuisier, serrurier, peintre) et il fallut faire appel à d'autres entrepreneurs pour finir les travaux, à un prix supérieur bien entendu. Le client, qui ne comprenait rien à l'aventure, me rendit responsable des changements de prix et voulut me faire payer les suppléments. Son avocat lui fit comprendre qu'il perdrait son procès, il pouvait seulement m'accuser de ne pas avoir pris des. renseignements suffisants sur la solvabilité de nos fournisseurs, et j'avais beau jeu de répondre que rien n'est plus difficile que d'être renseigné sur ce point, ma responsabilité juridique n'était pas sérieusement engagée, mais j'eus beaucoup de peine à me faire payer mes honoraires.

Fort de cette expérience, je conclus un accord tacite avec six entrepreneurs dent j'étais sûr autant que cela pouvait être possible. Mais, pour la maçonnerie, les

clients avaient presque tous des relations et ils m'imposaient leur maçon, d'où très souvent de graves ennuis pour moi. Le client se fâchait presque toujours pendant le chantier avec son ami maçon et en-suite me reprochait de l'avoir accepté tandis que c'était lui qui me l'avait imposé. Pourtant je n'ai pas eu trop à me plaindre des entrepreneurs. Les clients voleurs étaient beaucoup plus nombreux que les entrepreneurs malhonnêtes. J'ai vu le cas suivant que je donnerai seul comme exemple.

Il s'agissait d'un chantier en dehors de Nantes, dans une petite ville dont je tairai le nom, on reconnaîtrait les intéressés. Le client était un gros commerçant de la ville, l'entrepreneur un petit entrepreneur de maçonnerie. L'entrepreneur fit un devis forfaitaire beaucoup trop bas, il n'y avait même pas de quoi payer les matières premières sans parler du travail. Au rendez vous suivant (client, entrepreneur et moi), je fis mes observations et signalai l'erreur. Alors le client et l'entrepreneur se ligüèrent pour me dire ceci: " Nous sommes des amis d'enfance, nous étions ensemble à l'école, nous n'avons accepté le principe d'un devis forfaitaire que parce que vous l'aviez exigé, mais nous nous arrangerons ensuite quand les travaux seront terminés et personne n'y-perdra". Aujourd'hui, avec tout ce que je sais, je n'accepterais jamais un marché sur de telles bases. Alors je fus assez naïf pour laisser passer. Évidemment je ne risquais rien moi-même, mais il y avait là une approche possible pour une fripouillerie.

Une fois la maison construite, évidemment le client préféra se fâcher avec l'entrepreneur plutôt que de "perdre" une grosse somme en lui payant ce qu'il lui devait. L'entrepreneur y laissa la moitié de sa chemise, le pauvre bougre d'honnête homme.

XXVII

Je ne saurais tout dire et ne dirai pas tout, il y faudrait des volumes et des volumes bien ennuyeux. La "crise" arriva, les clients s'envolèrent et je restai sur le sable. Heureusement les clients payaient très tardivement mes honoraires. Une fois une maison construite, le client est ruiné, il a toujours été entraîné à des frais imprévus, il ne lui reste plus rien pour payer l'architecte et même pas toujours le peintre. Ces deux là doivent attendre des jours meilleurs.

Quand la crise m'eut enlevé mon travail, il me restait encore une assez forte somme à toucher, je ne touchai pas tout, je n'avais pas été le seul à avoir été ruiné, mais tout de même assez pour me donner le temps de me retourner. C'est alors que l'expédiai mon divorce.

Ce n'est pas une affaire dont j'aime beaucoup à parler, il y eut pas mal de linge sale lavé et bien mal lavé, il resta douteux. Pourtant il y eut un épisode amusant que je vais vous conter. Plus de trente années sont passées, il y a prescription.

Mon avoué, un camarade, me conseilla, vu le malheur des temps, de demander l'assistance judiciaire. Mais il fallait un certificat de non imposition et je payais des impôts. J'allai donc demander ce certificat chez un percepteur d'un autre

quartier que le mien, chez qui, évidemment, je ne payais rien, et je pus divorcer sans grands frais.

XXVIII

Triste époque que celle-là, je fis bien des métiers d'infortune. Pendant six mois je fus employé chez un marbrier pour faire des dessins de boutiques et de tombes. J'avais cru malin de me montrer humble et j'étais mal traité, fort mal traité. Un beau jour le patron me mit à la porte, alors je pris la mouche et l'engueulai de belle façon. Il fut agréablement surpris et me garda à son service jusqu'au jour où lui-même n'eut plus de travail. Je me souviens maintenant que c'était mon ami l'usurier, pas encore dans la débîne, qui m'avait procuré cette place.

Je fus agent de publicité à la commission, pendant six autres mois.

Chaque mois ce fut la même chose: je courais les rues pendant huit heures par jour, éconduit de porte en porte, très poliment d'ailleurs, mais éconduit. Le dernier jour du mois je faisais une affaire qui me rapportait assez à elle seule pour me permettre de vivre pendant tout le mois suivant. Six mois de cette épreuve digne de Tantalus, lassèrent ma patience. D'autant plus que mon patron avait un genre d'avariance très désagréable. Il inventait prétexte sur prétexte pour retarder le paiement de ses employés. Nous étions toujours payés, mais toujours payés en retard.

Je fus directeur d'une revue mondaine. Pour qui me connaît c'est un comble. Cette revue locale était promise à la déconfiture avant même que j'y entre; je réussis à la maintenir en vie pendant sa dernière année. J'avais même trouvé un acquéreur pour le titre, l'acheteur s'engageait à prendre les dettes à sa charge ce qui était inespéré. Le propriétaire de la revue refusa pour la seule et unique raison que c'était un sot.

J'ai beaucoup appris pendant cette première année ou j'ai été éditeur. je retrouve aujourd'hui le bénéfice de cette année d'apprentissage.

J'ai ainsi amassé un bric à bras d'expériences dont j'ai usage à l'occasion.

XXIX

Enfin, la crise accentuant ses effets, je ne trouvai plus aucun travail salarié et il me fallut prendre une décision. Mon divorce était prononcé, j'avais laissé mon appartement à mon ex-épouse et j'habitais chez ma mère qui voulait bien me nourrir.

Je n'ai pas été le seul à rentrer ainsi, gueux comme Job chez mes parents, c'est arrivé à beaucoup de mes vieux amis. Nous étions considérés comme responsables de nos malheurs. Ma mère était incapable de comprendre quoi que ce soit aux événements, et ne manqua pas à la règle. Évidemment c'est ennuyeux de retrouver tout à coup la charge d'un grand fils qu'on a cru casé et définitivement casé.

Des reproches injustes ne m'ont jamais touché: je remis ma mère à sa place par quelques mots biens nets et l'affaire en resta là.

Que faire ? Mes mille démarches m'avaient averti des seules possibilités du moment. Deux carrières s'offraient à moi et seulement deux. Je n'avais pas grand choix. Les transactions immobilières n'avaient pas cessé, au contraire, tant de gens avaient besoin d'argent. Je pouvais m'établir marchand de biens, au moins entrer chez un marchand de biens avec promesse d'association. Mes connaissances d'architecte et les relations de ma famille en Vendée auraient joué en ma faveur, et j'aurais peut-être fait fortune dans ce métier. Je ne l'ai pas fait dans l'autre, mais je me suis bien amusé.

L'autre voie qui me restait ouverte était l'industrie photographique. La photo était en pleine croissance avant la crise et cette croissance était tellement importante que la crise n'eut guère d'action sur elle. Je choisis cette seconde carrière, elle promettait certainement beaucoup moins d'argent mais beaucoup plus d'agrément, le commerce des biens n'était pas mon fait.

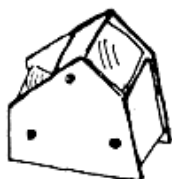
Depuis ma petite jeunesse, je rêvais d'être un jour ingénieur-inventeur-constructeur en instruments de précision. Maintenant que j'étais libre, pauvre mais libre, je pouvais satisfaire mon vieux rêve et je ne m'en suis pas privé. Les rêves sont des placements de mauvais aloi et je n'ai pas fait fortune. N'allez pas penser pourtant que je sois un rêveur. Un jour quelqu'un m'a traité de rêveur: je l'ai giflé aussitôt, simplement pour le réveiller, c'est lui qui dormait. Ma jeunesse embrumée était loin.

Un conseil d'expert influença le choix de ma nouvelle carrière. J'avais un grand ami, Gaston Viaud, alors maître de conférence à la Sorbonne pour la psychologie, je lui demandai ce qu'il en pensait. Il me répondit: "Fais de l'optique, tu as fait des études assez poussées en géométrie aux B.A. et tu t'intéresses à la photo". Viaud, décédé aujourd'hui, je reparlerai de sa mort, écrivit plus tard un petit livre sur l'Intelligence, qui est devenu classique dans le monde entier (collection "Que sais-je"). Il a dit partout que j'avais collaboré à ce livre, je décline ce grand honneur, je n'y ai jamais collaboré. Il est possible que Viaud ait eu l'idée d'écrire, ce livre a la suite des multiples conversations que nous avons eues ensemble et de notre très volumineuse correspondance, un peu pour répondre à mes questions. Mais Viaud est bien l'auteur et Viaud tout seul. Nous n'avons collaboré qu'une seule fois, dans un article que nous avons signé tous les deux dans "La Nature" sur la vision des insectes. Viaud devait devenir plus tard docteur es sciences et docteur es lettres et occuper la chaire de psychologie animale à Strasbourg.

Je me mis donc au travail pour apprendre l'optique et surtout l'optique photographique; en même temps je transformai en atelier une pièce de l'appartement de ma mère pour y exercer un artisanat photographique. Je gagnais beaucoup moins qu'au temps de ma prospérité architecturale; le petit héritage de mon père avait été employé pour ma première installation qui avait dû être abandonnée, ce qui fait que j'étais très pauvre. Heureusement je n'avais guère de charges, ma fille

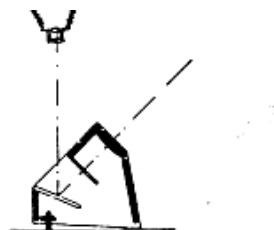
n'était encore qu'une enfant et les petits enfants ne coûtent pas bien cher, ma mère et ses autres grands parents s'en chargeaient volontiers et souvent, ma mère me nourrissait. L'argent que je gagnais pouvait donc être utilisé presque entièrement aux travaux de recherche que je désirais mener, ce fut le plus clair de ma dépense, avec quelques voyages à Paris pour étude.

De 1930 à 1939, je créai plusieurs objets photographiques qui eurent un certain succès. La création du premier a une origine amusante. J'opérai de la façon suivante. Je me promenai en ville en examinant les vitrines des photographes "quaerens quem devoret" ? (Pour vous éviter de chercher dans les pages roses du dictionnaire, je le fais moi-même. Cette expression veut dire "cherchant quelqu'un à dévorer - St Pierre, épîtres) J'avisai un certain instrument, de peu de volume qui me semblait facile à construire. Je m'interdis de pénétrer dans la boutique parce que je ne voulais pas copier. Rentré chez moi, je fis la théorie optique de l'instrument et j'en fis tous les plans, non pas d'après le premier modèle, mais d'après la théorie et en le perfectionnant beaucoup, si bien que le premier constructeur, devant ma concurrence, fut obligé d'abandonner sa fabrication. Il y avait deux ou trois autres constructeurs d'objets analogues qui durent abandonner le marché eux-aussi, je restai seul et en vendis beaucoup. Je dis beaucoup pour le marché photo-graphique français qui n'a jamais été que très médiocre, personne n'en voulut à l'étranger. Il s'agissait de l'instrument dit "vérificateur de mise au point pour agrandisseurs" appelé communément "le DODIN" dans le milieu.



VERIFICATEUR DE MISE AU POINT
pour les agrandisseurs.

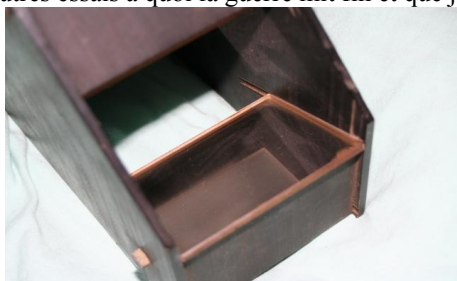
-- 46 --



J'ai construit cet appareil jusqu'en 1955, avec seulement une interruption pendant que je faisais la guerre. En cette année 55, j'ai vendu ma clientèle à un fabricant parisien qui continue toujours cette fabrication après l'avoir modifiée plusieurs fois. Reste à savoir si les nouveaux modèles donnent meilleure satisfaction que les miens, le certain est que les miens sont très recherchés sur le marché de l'occasion.



Je créai aussi la "boîte à lumière Dodin" (décrite dans mon dictionnaire du petit offset), elle eut beaucoup de retentissement toujours dans le cadre étroit du marché photographique français. J'en vendis beaucoup, mais pas assez cher. Il y eut d'autres essais à quoi la guerre mit fin et que je n'ai pas repris depuis.



XXX

Chemin faisant Viaud me poussait à faire quelque chose, de plus important et je tombai sur le compte rendu à l'Académie des Sciences fait par Lippmann dans les dernières années de sa vie sur une de ses inventions des plus curieuses: "La Photographie Intégrale". Je lus les articles parus à ce sujet dans de nombreuses revues et je constatai que les auteurs de ces articles n'avaient rien compris. Mais je ne comprenais pas plus qu'eux, alors, admirez mon audace et voyez à quel point ma pusillanimité d'antan était loin, j'écrivis un article qui parut dans "Photo-Revue" où je donnais une explication de la "Photo Intégrale" que je savais manifestement fausse, dans le but de susciter une controverse, à la lumière de laquelle peut-être je comprendrais en-fin: cela n'a pas manqué.

Deux aimables savants, Grandmontagne et Planavergne, que je ne connais pas autrement, répondirent par un autre article, à vrai dire nuageux, mais d'où je pus enfin démêler la véritable théorie. J'entrepris alors de reprendre l'affaire sur ce nouveau départ et de faire aboutir les recherches de Lippmann, interrompues par sa mort.

Après quelques premiers essais malheureux, je construisis enfin un appareil qui fonctionnait parfaitement, aussitôt je pris le train pour Bellevue pour me rendre dès le lendemain à l'office des inventions.

Ici se place une anecdote. Je me présentai dans un hôtel en face de la gare et demandai une chambre qu'on me donna aussitôt. L'hôtelier avait manifesté une surprise intense quand je lui avais demandé une chambre, je ne comprenais pas pourquoi d'abord, mais il ne fallut pas longtemps pour que je sois fixé. Un train rapide passait à peu près tous les quarts d'heure à toute vitesse, faisant trembler sur leurs bases toutes les maisons du voisinage. Je n'en dormis pas moins parfaitement cette nuit là comme je dors toutes les nuits. Je vous ai déjà dit qu'il fallait plus qu'un tremblement de terre pour me réveiller, un train rapide ne me fait pas peur. Je me souviens que, pendant ma vie d'étudiant, un immeuble entier a brûlé devant ma fenêtre ouverte sur la rue Mazarine. Tous les pompiers de Paris sont venus, mais je ne me suis pas réveillé. C'est que j'ai la conscience tranquille.

Le lendemain matin j'allai à l'office où je fus reçu par le docteur Comman-don, célèbre alors pour des expériences de cinématographie microscopique. Il ne comprit pas un mot de mes explications, mais me conduisit dans un bureau voisin chez un homme à l'abord glacial dont le premier accueil me gela. Il examina mon appareil et me demanda sans autre explication, si je voulais bien venir le voir dans son laboratoire de la Sorbonne, j'acquiesçai bien entendu et nous primes rendez-vous. Il me dit de demander Aimé Cotton.

J'ignorais alors ce nom pourtant déjà dans le Larousse, mais je n'avais jamais appris le gros Larousse par coeur.

Au jour dit, je me rendis à La Sorbonne où on me fit entrer dans une espèce de cathédrale-musée : le laboratoire de Cotton. Les statues étaient remplacées par d'énormes instruments de physique désuets légués par les siècles passés. Il paraît qu'on a tout transformé depuis, on ne respecte plus rien. Le garçon de laboratoire, sacristain de ces lieux saints, vint me chercher et me conduisit à la sacristie, le petit bureau de Cotton, qui me fit asseoir et envoya chercher au grenier un certain instrument qu'on plaça sur la table à côté de l'instrument que j'avais construit, ils étaient identiques à des détails près.

Cotton me dit que Lippmann, peu de temps après la guerre de 14, avait été chargé d'aller faire des conférences au Canada. Avant de partir, il avait commandé la construction de l'objet qu'on venait d'apporter; il avait été livré pendant son absence. Lippmann mourut sur le bateau pendant le voyage du retour... et personne depuis n'avait pu rien comprendre à l'objet en question et encore moins deviner à quel usage il pouvait bien être destiné. On avait fini par le monter au grenier. Je demandai alors à Cotton de présenter pour moi une communication à l'Académie des Sciences sur ces recherches que j'avais su conduire jusqu'au même aboutissement que Lippmann aurait atteint lui-même s'il n'était pas mort trop tôt. Je pensais qu'il y aurait eu là un hommage à Lippmann. Cotton m'expliqua alors que je ne comprenais pas la règle du jeu. Lippmann était "de l'Académie des Sciences". En cette

qualité il pouvait y présenter des inventions. Mai je n'étais rien, et avoir achevé, moi si petit, l'ouvrage d'un membre de l'institut, alors que les autres membres du dit institut n'en avaient pas été capables, ne pouvait que déclencher un scandale.

Suivant que vous serez puissants ou misérables,
Les jugements de cour vous feront blancs ou noir.

D'ailleurs les secrétaires perpétuels auraient refusé ma communication. Je proposai alors à Cotton de publier, avec son aide, des articles dans la revue où je publiais alors mes articles: "Photo-Revue". Il voulut bien y consentir, mais il me prévint que le scandale n'en serait pas moins grand, mais que ce scandale serait au moins silencieux. Il me dit aussi que mes articles n'auraient aucun écho dans les revues scientifiques officielles. Plusieurs articles parurent car je construisis de nouveaux instruments plus soignés, ils eurent un très grand succès parmi les amateurs de photographie. Les milieux scientifiques firent semblant de ne s'apercevoir de rien, mais il est remarquable de constater que plus jamais personne dans les grandes revues et même ailleurs n'a fait depuis allusion à cette invention de Lippmann. J'avais enterré Lippmann une seconde fois. C'est ce qu'on appelle la conspiration du silence.

L'invention était trop importante pour que je puisse l'exploiter moi-même, il n'y aurait pas fallu de gros capitaux, mais trop gros tout de même pour ma petite bourse. Le système était pourtant parfaitement au point et il l'est toujours, n'attendant que quelqu'un voulant bien s'en occuper. J'aurais maintenant les moyens nécessaires, mais je suis trop vieux.. A d'autres.

Je cherchai à trouver de l'aide dans les milieux d'affaire. Mais si les milieux scientifiques ont leurs défauts, les milieux d'affaire ont les leurs. Le principal défaut des milieux scientifiques est de toujours chercher à réaliser des chefs d'oeuvre, ils ont cela de commun avec les milieux artistiques, ignorant tous que le chef d'oeuvre n'est qu'une oeuvre très simple qui touche à la perfection parce que l'auteur l'a réalisée avec amour, l'amour que méritent les oeuvres très ordinaires. Qui veut faire l'ange fait la bête. Le défaut des milieux d'affaires est le même dans un autre ordre, il consiste à chercher, pour toute affaire entreprise, à gagner le gros lot, à faire fortune en huit jours,

Ma réalisation pratique de l'idée de Lippmann aboutissait à permettre la perception du relief stéréoscopique sans lunettes à l'aide d'instruments, certes coûteux, mais une fois ces instruments payés, les épreuves photographiques placées derrière ne coûtaient presque rien. On pouvait aussi, à la place d'images interchangeables disposer un écran de projection sur lequel une projection pouvait être faite, projection photographique ou cinématographique. Il y avait là, et il y a toujours, une possibilité d'application, par exemple à la publicité, pleine de promesses. On pourrait, et on peut toujours, présenter de cette façon des panoramas, fixes ou mouvants, avec leurs vaines dimensions allant jusqu'à l'infini en noir ou en couleur. Ce serait précieux pour les devantures de magasins, les expositions et les musées. Voyez la théorie en partie technique.

Plus tard Maurice BONNET, que je connais un peu, devait reprendre la même idée de Lippmann, mais d'une façon différente. Son procédé présente des avantages sur le mien dans un certain sens et des infériorités dans un autre. Les résultats qu'il a obtenus furent extraordinairement beaux, mais il ne paraît pas pouvoir obtenir l'infini, je connais assez mal son procédé. En tout cas ce qu'il y a de certain c'est que l'appareil de présentation ne permet pas d'interchanger les vues à volonté sans changer en même temps l'optique liée à la vue elle-même, cela rend le procédé beaucoup plus coûteux que le mien dans son usage courant, bien que les premiers frais soient plus faibles.

Si j'avais trouvé un industriel assez modeste pour ne pas chercher la fortune immédiate, il l'aurait obtenue en fin de compte avec mon procédé qui était viable et l'est toujours. Mais je ne trouvais que des fous qui voulurent me persuader que mon procédé était applicable au cinéma en relief. Je savais bien qu'il n'en était rien et ne cessais de le leur dire. Ils ne me crurent pas et lancèrent une campagne de presse en faveur de mon "invention du cinéma en relief". Le bruit fait par cette campagne fut fracassant, beaucoup plus vaste encore que celui du "ballon beurre blanc". Pendant ce temps on m'entretenait dans le luxe à Paris, et pourquoi n'aurais-je pas laissé faire tant de bonnes volontés de la part d'hommes que j'avais tout fait pour détromper. Je vis, pendant plusieurs séjours successifs que je fis à Paris à ce propos, tous les chevaliers d'industrie de la ville.

Ce sont des gens très aimables, bien élevés et cordiaux. N'allez pas croire que ce soient des escrocs, ils sont même d'une bonne foi désarmante et toujours prêts à s'apitoyer. Par métier ils sont hâbleurs comme des gascons mais, comme les gascons, c'est de bonne foi. Ils vous disent qu'ils vous apportent la fortune, ce n'est pas vrai mais ils le croient dur comme fer et aucune déconvenue ne les fera changer d'avis. Leur naïveté est sans bornes. Après tout, ils n'ont peut-être pas tellement tort de s'obstiner, le hasard est une belle chose et je me suis laissé dire sans trop y croire, qu'ils finissaient tous par faire fortune un jour ou l'autre. En vérité quelques uns font effectivement fortune, d'autres se rangent, d'autres finissent clochards.

XXXI

J'ai eu à faire à de curieux exemplaires d'humanité. Il y avait au premier plan le bonhomme Silvestre, mon manager. Il avait de graves ennuis intestinaux et, à 70 ans, il se savait condamné à brève échéance. Il voulait faire son dernier coup de fortune avec moi. Il mourut avant. Il avait successivement été directeur des plus gros théâtres de Paris. Il était directeur du Moulin Rouge quand il réussit le plus beau coup de sa carrière. Sa caisse était à sec, son personnel n'était pas payé, il était neuf heures du soir, quand arrive un huissier qui met la main sur la recette. Le personnel l'apprend et déclare qu'il arrête le travail. La salle était pleine d'un public qui aurait tout cassé s'il avait appris simultanément qu'on ne lèverait pas le rideau et qu'on ne le rembourserait pas. Il restait un moyen et un seul. Écoutez bien cette leçon : dans les situations les plus désespérées ne perdez jamais courage, il reste tou-

jours un moyen. Ce moyen était de décider le seul personnage présent à commander le théâtre. Ce seul personnage présent était l'huissier et Silvestre persuada l'huissier, le rideau se leva à l'heure habituelle. Un quart d'heure avait suffi à Silvestre pour retourner totalement la situation. Je dis que des gens comme Silvestre, nous n'en aurons jamais assez. Ils font peut être tout marcher de travers, mais ça marche tout de même, c'est le principal. Que demande l'humanité, elle demande à vivre, le pourquoi et le comment importent peu. La preuve c'est que tout le monde ne se suicide pas. S'il fallait, avant d'accepter la vie, demander à quoi elle mène et comment on la vit, il ne resterait plus qu'à y renoncer tout de suite.

Des gens comme Silvestre, Paris en est plein, ils n'ont pas tous la même valeur que lui et ne sont pas tous capables des mêmes tours de force, mais Paris est la ville la plus gigantesque d'Europe, la seule ville de l'Europe qui soit digne du nom de métropole, je dis cela y compris Londres qui est en décadence urbaine. Paris a perdu sa prééminence intellectuelle, ce n'est pas la faute de Paris mais des intellectuels de Paris qui font figure de provinciaux miteux, tous à la recherche de petites places dans l'administration, plus exactement de sinécures, pour pouvoir ensuite reposer leur petit cerveau en forme de grain de mil. Quand comprendront ils que l'esprit d'entreprise mène le monde, aussi bien dans le domaine intellectuel que dans le domaine des affaires.

XXXII

Autre personnage rencontré, mon oncle Edmond, oncle à la mode de Bretagne. Célibataire, il me logeait quand j'allais dans la grande ville, dans son petit appartement d'Auteuil. Il n'avait pas l'envergure de Silvestre à qui il m'avait présenté. Tout de même il ne manquait pas de pittoresque, j'ai un grand respect pour sa mémoire. Il ne participait plus à l'action générale, il vivait simplement des rentes d'un million gagné, suivant son expression, à enseigner l'art du Baccara aux américains; cet argent placé en voyage. Il l'avait gagné à la Havane.

La France l'avait envoyé aux U.S.A. vers la fin de la guerre de 14, pour une tournée de conférences. Plus heureux que Lippmann, il n'en était pas revenu de suite et n'était pas mort en route. Il s'était rendu à la Havane.

Il avait pris le nom de "de Beaumanoir" et s'était fait baron, écrivons plutôt BARON. Un baron, en argot de maison de jeu, c'est le complice du croupier au baccara. Voici comment se jouait la comédie chaque nuit. Le croupier avait d'abord préparé soigneusement les cartes (on dit "maquiller les brèmes"). Il faut ranger les cartes d'une certaine façon, de façon à ce qu'elles veuillent bien se présenter dans un certain ordre, même après qu'elles aient été brassées (brassées avec le soin voulu). Les couper dérangerait le jeu, alors il faut faire sauter la coupe, ce qui est une opération difficile mais classique, l'adresse ne manquait pas. Quand à l'ordre des cartes, plusieurs systèmes sont connus, tous calculés par des gens à l'esprit mathématique, et on trouve cela décrit dans de nombreux livres.

Le croupier conduisait la partie d'une façon apparemment parfaitement normale en disant périodiquement comme il se doit "Messieurs faites vos jeux" Il n'en suivait pas moins avec attention la suite des cartes. Quand apparaissaient les cartes préparées, qui se mettaient à défiler en bon ordre, il disait "Faites vos jeux messieurs". Alors mon oncle baron de Beaumanoir remettait un billet de mille francs or à la demi vierge assise près de lui, en lui disant: "Va mettre ça sur le tableau de droite". Quelques minutes après, la fille revenait toute joyeuse: "Tu as gagné, tu as gagné". Ce n'était pas plus difficile que ça. Le tonton avait la solide réputation d'avoir beaucoup de veine au jeu. Et voilà l'histoire du million du tonton Edmond. Il la racontait à tout le monde. Il y en avait d'autres. Il avait voyagé longtemps avec une souris d'hôtel, sa seule complicité consistait à se promener pendant la journée dans les hôtels avec une burette et à huiler les charnières des portes. Mais il renonça rapidement à ce genre d'occupation sans gloire. Il avait peur de se faire remarquer.

Le soleil mit un terme a nos vaines recherches d'un commanditaire. pour l'hypothétique cinéma en relief. L'été arriva et l'été, Paris ferme ses portes. Je rentrai à Nantes. Trois jours après mon retour je reçus un télégramme de Silvestre, nous avions rendez vous a Londres deux jours après, je sautai dans le train ; a Paris Silvestre m'attendait dans un taxi qui nous transporta d'urgence a la gare du Nord Nous vîmes, en un éclair, l'affiche MER CALME, et nous sautâmes dans le train paquebot. A Calais nous eûmes beaucoup de peine a ne pas manquer le bateau, la douane n'ayant manifesté aucun empressement a mettre de multiples cachets sur mon matériel pour m'éviter des paiements au retour. Dans le bateau, Silvestre était très inquiet. Il était sujet au mal de mer et n'avait aucune confiance dans l'affiche de la gare du Nord. Il n'avait pas tort. Il n'y avait nulle tempête, mais tout de même les vagues passaient par dessus les cargos qui nous croisaient. Silvestre s'effondra a fond de cale, moi j'allais déjeuner tranquillement au restaurant du bord. A Douvres je retrouvai Silvestre qui était vert chou. Il eut le temps de se reposer un peu pendant l'interrogatoire de la police. L'Angleterre craignait l'arrivée de nouveaux salariés en quête de primes de chômage. Tout se passa bien. Dans le train je fus tout surpris de la forme des banquettes et de leurs décorations fleuries. Je me demande encore pourquoi a l'arrivée, les femmes du train se mirent toutes a crier par les portières "poteu, poteu, poteu". Un taxi nous attendait qui nous conduisit à Trafalgar Square dans un des meilleurs hôtels de Londres où nous trouvâmes réunie une nombreuse collection d'ingénieurs ou prétendus tels. J'eus quel-que peine a comprendre ce qu'on voulait de moi. Sous prétexte d'un achat de mon brevet qui n'intéressait personne à cet endroit, j'avais été transporté a Londres pour examiner, a titre d'expert (non rétribué évidemment) une autre invention et pour donner mon avis sur sa valeur. Tout cela aux frais d'un actionnaire qui avait des doutes sur l'affaire. Ses doutes étaient fondés, l'invention en question n'avait même pas un commencement d'existence, le brevet qu'on me traduisit était totalement sans signification, sans la moindre signification. Vous auriez écrit a la suite pendant six

pages, les mots agaga, arereu, agaga, arereu, vous auriez obtenu un brevet de la même farine et pourtant on avait monté la dessus une société anonyme avec un gros capital. Il s'agissait manifestement d'une escroquerie, mais d'une escroquerie qui avait ceci de légal que pas un expert ne pouvant comprendre le brevet, il lui devenait impossible de dire qu'il était mauvais.

J'étais un peu abruti par le voyage et le vent de mer et je ne compris pas le parti que je pouvais tirer de la situation. J'aurais dû proclamer que cette invention était géniale et qu'il ne manquait que mon propre brevet pour la parachever. On aurait aussitôt fait affaire avec moi.

Mais je dis ce que je pensais, aussi poliment que possible, et on nous réexpédia en France par les voies les plus directes aussitôt, gros Jean comme devant. Voila a peu près tout ce que je vis de Londres pour le seul voyage que j'y ai jamais fait. Tout de même on nous avait laissé une heure de récréation, ce qui me permit de voir un bout de rue de la City et la Tamise sur un pont, ou plutôt sous un pont et je déjeunai une fois au dehors.

Je constatai les curiosités suivantes, elles constituent mes seuls souvenirs de ce pays bizarre.

Il n'y avait pas de chauffage central dans notre palace, mais seulement le chauffage électrique dans les chambres avec un avis, grand comme une affiche, placé à côté du radiateur, menaçant les imprudents qui auraient le malheur de s'en servir, d'une copieuse augmentation de prix.

Je constatai que personne ne connaissait le français dans les rues, ce qui rendait impossible de retrouver son chemin, en revanche je constatai que dans les restaurants il y avait tant de gens qui parlaient le français qu'il devenait impossible de déjeuner tranquillement.

J'ai connu et fréquenté depuis, beaucoup d'anglais. Ils m'ont assuré que mon inspection avait été beaucoup trop sommaire et que je prenais des exceptions pour des règles. La véritable caractéristique remarquable des anglais c'est que normalement ils vivent sur le continent ou ils peuvent se nourrir convenablement ; en Angleterre ils entretiennent seulement une permanence destinée à conserver soigneusement les vieilles traditions britanniques.

C'est à cette époque que je me suis mis à faire "de la politique". Entendons nous, je n'ai jamais fait ou voulu faire de politique à proprement parler, à aucun moment de ma vie; je déteste les mauvaises odeurs de cuisine malpropre. Quand la politique sera devenue la technique des sciences sociales, nous verrons, mais je serai mort bien avant. Je suis citoyen comme un autre et, à ce titre, je voulais seulement participer à une besogne sanitaire; empêcher le fascisme ou le nazisme de s'installer en France. J'adhérai au parti socialiste SFIO parce qu'il s'agissait du parti ouvrier le plus puissant sur la place. J'y militai et y militai fort; quand je fais quelque chose je le fais toujours à fond. Je restai dans ce parti pendant cinq ans et y fus même secrétaire adjoint-de la section, ce qui me valut, au grand scandale des

amis de ma mère, de défiler dans les rues au premier rang, sous les plis du drapeau rouge. Pourquoi pas après tout, d'autres l'ont fait.

Au moment de mon adhésion, j'ignorais tout de la politique de partis, je fus vite au courant. La doctrine du parti: elle était alors et est toujours je crois, absolument inexistante. Les petits livres largement diffusés parmi les militants sont d'une obscurité totale sur ce sujet et il n'existe pas d'autre littérature. On y parle très vaguement de marxisme, mais sans le moins du monde expliquer de quoi il s'agit. Ce qu'est ou pourrait être le marxisme est dissimulé sous des mots totalement incompréhensibles. Je n'ai pas lu le Kapital de Marx, mais, à en juger par les extraits qui sont venus jusqu'à moi, je n'en aurais pas été plus avancé. D'ailleurs personne, sauf exception insigne, n'a lu "Le Kapital".

Il s'agit là d'une caractéristique tout à fait typique de la civilisation du XX^{ème} siècle. *Nous adorons des saints dont nous ignorons les miracles.* Les Darwinistes n'ont jamais lu Darwin, les marxistes, jamais lu Marx, les partisans de Copernic jamais lu Copernic qui n'est même pas traduit en français, les admirateurs de la théorie de la relativité sont bien incapables de comprendre quelque chose aux travaux d'Einstein. Je me suis laissé dire qu'Einstein avait déclaré en privé que Painlevé n'avait jamais rien compris à la relativité. Bouasse m'a dit et a d'ailleurs écrit qu'il n'y comprenait rien. Je suis loin, très loin, d'être aussi bon mathématicien qu'eux, et il s'en faut de beaucoup que je comprenne quoi que ce soit aux ouvrages d'Einstein. Je n'en suis pas moins fermement décidé à crier: "Vive Einstein" et a me battre en duel, avec des pistolets à bouchon bien entendu, contre n'importe qui voudra me démentir sur ce point, qui est pour moi article de foi.

C'est dans cet esprit que j'ai été bon marxiste pendant cinq ans, j'arborais les trois flèches à ma boutonnière et ne manquais aucune réunion de la section ou des groupes, et j'y gueulais plus fort que tout le monde. Je participai, avec les camarades à une campagne électorale comme orateur et je bafouillais pas mal. A la différence des autres, je savais très bien ce que je faisais et pourquoi je le faisais.

Nous barrâmes bel et bien la route au fascisme et au nazisme en France... jusqu'à la guerre, mais la guerre c'est une autre histoire dont je parlerai plus tard.

La situation des partis à Nantes était celle-ci.

Il y avait la franc-maçonnerie, Elle était alors toute puissante à Nantes sur le plan politique parce qu'elle détenait les meilleurs orateurs; des tribuns de toute première classe. Cette franc-maçonnerie avait le contrôle du parti S.F.I.O. dont les réunions avaient lieu à la loge. Pour quelqu'un qui aurait voulu faire de l'opposition, il aurait été facile de prendre la parole aux réunions, et critiquer cette franc-maçonnerie toute puissante en qualité mais pas en nombre, je me rendis compte que cela aurait pu devenir dangereux. Je risquais d'être expulsé et même battu comme plâtre, ce qui faillit se produire à la faveur d'une réunion arrangée tout exprès; je ne fus sauvé in-extremis que par l'intervention d'un vieil ami. Il s'agissait d'un malentendu, car je n'ai jamais eu l'intention de faire de l'opposition mais on l'avait cru-un instant. Reste à savoir si je ne me serais pas sauvé tout seul ce jour là.

J'aurais contre-attaqué et un homme, même seul peut beaucoup dans une assemblée même quand elle est prévenue contre lui, pourvu qu'il fasse tête.

J'ai "de l'organe". Je serais monté à la tribune et aurais fait entendre ma voix qui porte loin. Je connaissais déjà bien des dessous malpropres, les moeurs n'étaient pas exemplaires dans les loges, j'aurais fait mine de vouloir les dévoiler, il aurait fallu me faire taire et, au parti socialiste, dont l'organisation démocratique est très libérale, il est bien difficile d'empêcher de parler un militant présentant sa défense. Je crois qu'on aurait transigé et que je m'en serais tiré. Qui sait ; en tout cas je n'ai pas eu besoin d'aller jusque là. Après cette histoire, j'ai donné ma démission,

Les leaders de la franc-maçonnerie étaient d'excellents tribuns, ils n'étaient pas étouffés par les scrupules comme on l'a vu, mais nous avions besoin d'hommes d'action, pas d'enfants de chœur. A part cela ce n'étaient pas de trop mauvais bougres. Ils l'ont bien montré quand ils ont sacrifié leur carrière politique en votant comme un seul homme pour Pétain à la chambre au moment de l'armistice. On avait simplement réussi à les persuader qu'ils sauvaient ainsi "La Patrie". Au fond c'étaient des naïfs. Sauver la patrie, pour des membres de l'Internationale Ouvrière, c'est touchant.

Une fois ma démission envoyée, je me suis contenté de ne plus les saluer, ce qui les a vexé extrêmement à ma grande surprise.

Le parti communiste existait à Nantes, il se réunissait lui-aussi, dans une petite salle de la loge; elle pouvait les contrôler un tantinet de cette façon, mais ils n'avaient alors qu'une toute petite audience dans la ville. J'ignore ce qu'il en est maintenant là bas. J'ai été invité une fois à une réunion des jeunesses communistes dans ce petit local et c'est tout. C'est ailleurs et sur un tout autre plan que j'ai connu et bien connu le parti communiste à Nantes, surtout après avoir abandonné toute appartenance politique. J'ignore pourquoi ce parti essayait de m'annexer, c'est sans doute parce qu'il s'agit d'un parti à direction bourgeoise.

La franc-maçonnerie est composée presque uniquement de fonctionnaires, c'est une société d'aide mutuelle où on se distribue les places et fonctions, dans une atmosphère genre panier de crabes; on fait l'union cependant quand il s'agit d'évincer un non maçon.

Le parti socialiste était, et est toujours je crois, composé d'ouvriers et de petits fonctionnaires dont beaucoup recherchent le piston des franc-maçons.

Le parti communiste était composé de toute autre manière. Il faut signaler d'abord qu'il existait deux sortes de communistes: les communistes ayant leur carte, et les communistes n'ayant pas leur carte, ceux qui n'avaient pas leur carte, qui n'étaient pas inscrits au parti, se croyaient plus libres. Moi je voulais bien mais je n'ai jamais pu distinguer la différence. L'organisation était en principe tout aussi démocratique que celle du parti socialiste, mais le parti socialiste fonctionnait bien effectivement d'une façon tout à fait démocratique; il fallait, dans le parti socialiste que les militants aient été d'abord persuadés par les discours des leaders, ils votaient ensuite et il est arrivé parfois que des leaders soient mis en minorité, tout arrive.

C'est un monde qui n'est pas toujours aussi facile à conduire qu'on pourrait le croire. Bien entendu on le conduit tout de même et la franc-maçonnerie finissait toujours par faire triompher son opinion. Les beaux parleurs sont les maîtres par-tout.

Aux temps staliniens au moins, il en était tout autrement dans le parti communiste. Les ouvriers, les prolétaires de base comme on dit, étaient en très petit nombre et, pour la plupart très peu virulents, si, par grand hasard il s'en trouvait un qui le fut, il était soit mis au pas soit expulsé aussitôt. Ceux qu'on conservait ne formaient qu'un peuple de brebis bêlantes fait pour coller les affiches et voter à l'unanimité. Les dirigeants parisiens régnaient en souverains absolus sur ce menu peuple. C'étaient tous, soit des fonctionnaires de haute classe, communistes de père en fils, soit de gros bourgeois, de père en fils aussi, soit des hommes d'affaires ayant réussi dans les affaires. J'ai dit que les prolétaires étaient rares, c'était d'une rareté invraisemblable. L'un d'eux m'a dit: "Quand on attrape un prolo, on essaie par tous les moyens de le garder "(sic). Il paraît qu'il y a un peu de nouveau de ce côté et que le militant de base devient quelque fois difficile à contenir, en France et ailleurs.

J'ai milité, un temps, avec le parti communiste et en même temps avec un bon nombre d'anarchistes dans un cercle culturel. Je ne caressais pas l'espoir de les mettre un jour d'accord, c'aurait été de l'utopie et je n'ai aucune tendance à caresser l'utopie, pourtant ce cercle a vécu six mois et a donné lieu à de royales disputes bien réjouissantes.

Un mot sur le scrutin proportionnel, il se prétend seul capable d'assurer la représentation des minorités, mais il fonctionne de la façon suivante : On fait élire des hommes de paille, les véritables chefs sont cachés derrière ces fantoches et les font manoeuvrer. La véritable démocratie consiste à élire un homme aussi bien connu que possible de ses électeurs qui doivent ensuite le laisser prendre ses responsabilités sans contrôle. La difficulté est de trouver un bon chef à élire. Pour bien faire il faudrait qu'il ne soit soutenu par aucun parti, mais les campagnes électorales sont coûteuses et il est bien rare qu'un des candidats qu'on nous présente puisse s'affranchir de soutiens divers qui le tiennent en laisse. Le scrutin de liste, de cette façon n'est pas plus démocratique que le scrutin proportionnel. Pas plus dans l'intérieur d'un parti que dans les élections publiques, la démocratie n'a pu fonctionner d'une façon satisfaisante et moi pas plus qu'un autre n'y trouve de remède. On peut dire que la démocratie est un moindre mal, mais la façon dont on la fait fonctionner en fait un régime bien mauvais.

Le parti radical existait encore quand j'étais inscrit au parti SFIO, mais il sentait déjà le cadavre. Son rôle avait été déterminant pendant la guerre de 14 et on a pu écrire sans exagération que c'est lui qui a gagné cette guerre. Il n'a pas su faire un traité de Versailles même simplement acceptable. Il fallait choisir: ou tuer définitivement et totalement les allemands ce que personne ne songeait à faire, Dieu merci, ou donner aux allemands la possibilité de vivre. On ne les a pas tués, mais

on les a affamés; on connaît le beau résultat de la stupidité sans nom pondue par Loyd George, Clémenceau et Wilson. Il paraît que c'est Clémenceau qui a fait tout seul cette rédaction. Méfiez vous des tribuns quand on leur confie un travail autre que du pur bavardage. En tout cas le parti radical n'a pas résisté à la constatation des résultats du traité de Versailles, la franc-maçonnerie qui avait soutenu ce parti, l'abandonna alors et consacra toute son activité au parti SFIO. Pas plus de doctrine d'ailleurs, pas plus dans un parti que dans un autre.

Je me trompe, le parti communiste avait une doctrine, non pas théorique mais stratégique, c'est à dire technique, c'était, malgré son titre de parti français, la politique russe. Ce n'était pas un parti français, pas un parti international, mais un parti russe en France, changeant d'objectif à chaque coup de barre donné par Staline, et Dieu sait que Staline changeait d'avis comme de chemise, plus souvent. Depuis la mort de Staline, les russes ne donnent plus guère d'instructions impératives et les communistes "français" (sic) en sont tout décontenancés. Ils ne savent plus ou donner de la tête, si tant est qu'ils aient une tête et qu'il y ait quelque chose dedans.

Les partis de droite, je n'en parlerai guère, ils faisaient beaucoup de bruit et c'était tout. L'église hésitait et ne soutenait franchement personne, ou retirait son soutien au dernier moment; elle continue. Le beau temps du royalisme était passé, on se demande d'ailleurs un peu pourquoi. Comme si la démocratie en France avait donné de si bons résultats. Les anglais intelligents, il y en a mais pas plus qu'ailleurs, c'est-à-dire pas beaucoup, nous appellent les Bandar-Log (voyez Kipling), le peuple singe de la jungle, et c'est justice.

Les anarchistes, personne ne paraît savoir qu'ils sont très nombreux en Fiance, c'est parce qu'ils n'ont pas d'action de masse, ils ne se groupent guère (ni Dieu ni maître, ni camarades). Beaucoup cependant étaient alors syndicalistes, ils ont joué un rôle très important mais occulte dans l'ancienne CGT. Ils ont une doctrine négative, mais c'est avoir une doctrine que de n'en pas avoir.

Je dois certifier ici que je ne suis pas anarchiste, le fait que je sois contre tous les partis, votant pour l'un ou votant pour l'autre suivant l'occurrence et les nécessités du moment, ne veut pas dire que je sois anarchiste, je suis au contraire partisan d'une organisation très serrée de la société. Si l'on n'a pas encore pu m'en proposer une bonne, ce n'est pas de ma faute. Je commence à penser que je serai mort avant.

J'ai fait partie de l'ancienne CGT pendant quelques semaines et en ai été expulsé à la suite d'une campagne de mes camarades du parti socialistes qui décidément ne comprenaient rien à rien.

Je militai ensuite dans un club ouvrier naturiste, les Amis de la Nature, et tout le monde me laissa en paix, j'en fus président pendant cinq ou six ans et y fis du bon travail culturel.

C'est tout et c'est peu en ce qui concerne ma vie politique.

La guerre d'Espagne, nous n'en eûmes guère d'échos que par la presse, et qu'y faire ? Il arriva tout de même à Nantes une quinzaine de réfugiés à qui je procurai des vêtements par mendicités diverses. Un de ces réfugiés était un tout jeune homme de Bilbao. Je me souviens de son nom mais je ne l'écrirai pas, on ne sait jamais. Je lui trouvais table et logement chez un ami anar. Le journal "Le Populaire de Nantes" le nippa proprement et je le fis entrer en classe de seconde au lycée de Nantes. Il y passa un an jusqu'aux vacances où je fis avec lui un voyage en bateau, de Tours à Nantes. J'avais entreposé dans le bateau, en plus des accessoires de camping, un gros paquet de mes productions artisanales, je les vendais aux photographes de chaque bourg traversé, ce qui paya le voyage. Au départ de Tours, le bateau fut porté par nous à bras de la gare à la Loire et amarré, bien caché, SOUS un saule du jardin public. Après le cinéma, nous avons escaladé le mur de ce jardin public et avons monté notre tente au plus profond d'un fourré. Le lendemain réveil à neuf heures, le jardin était plein de monde mais personne ne nous avait trouvé. Embarquement et départ.

Mon jeune ami ne retourna pas au lycée. Il s'associa à un camelot fort honnête, ils firent les marchés ensemble. Et puis retour en Espagne peu de temps avant notre guerre.

XXXIII

C'est peu de temps après cette époque que se manifestèrent les premières atteintes de la maladie d'estomac qui ne m'a jamais quitté depuis. Origine : deux ans de service militaire et cinq ans de vie d'étudiant. Diagnostic exacte: inconnu, je n'ai jamais trouvé un médecin capable de le faire, ce ne sont pourtant pas les examens qui ont manqué, mais personne ne connaît rien de certain au fonctionnement de l'estomac, à part quelques notions dignes tout au plus des leçons de chose de l'école primaire. De cette ignorance il ne faut faire reproche à personne. L'estomac défie la science et la science n'a pas encore pu relever le défi.

On m'a soigné d'abord au bicarbonate de sodium qui était encore le grand remède de l'époque. On commençait pourtant à s'apercevoir que prendre ce remède après les repas, est le plus sûr moyen de détraquer définitivement un estomac fragile, alors on m'a recommandé le carbonate de calcium. J'en ai pris des quantités énormes, c'est encore plus nuisible que le bicarbonate de sodium. Voici ce qui se produit, tous les médecins dignes de ce nom savent cela aujourd'hui, mieux vaut tard que jamais, c'est déjà quelque chose de savoir ça.

La digestion des aliments ne peut se produire dans l'estomac qu'en milieu acide, l'organisme secrète à cet effet de l'acide chlorhydrique et, en principe, la tunique de l'estomac doit résister à des doses relativement énormes de cet acide. Mais il arrive qu'un estomac malade réagisse trop à la sécrétion acide ; alors on dit qu'il a "des aigreurs". Il suffit en général de prendre un verre d'eau pour diluer l'acide et les aigreurs passent d'elles mêmes. Si décidément elles ne passent pas, voyez un médecin intelligent; en cherchant bien peut-être en trouverez vous un,

alors faites lui confiance et ne contez pas sur moi pour vous donner une consultation. Tout au plus puis-je vous dire qu'il est possible que vous ne supportiez pas le vin. Remplacez le par du "fil en six" ou, encore mieux, par de l'eau.

Si, au moment des "aigreurs", on avale du bicarbonate de sodium, l'acide est neutralisé et le résultat est la formation de chlorure de sodium en petite quantité; comme chacun sait c'est un aliment normal.

Si, dans les mêmes conditions, on prend du carbonate de calcium, le résidu est du chlorure de calcium, produit caustique pour les gélatines, qui est mal supporté.

Dans les deux cas le résultat principal est que l'acide est neutralisé. Cette neutralisation de l'acide supprime bien l'aigreur, mais qu'il s'agisse de calcium ou de sodium, la digestion est arrêtée, le pylore ne laisse plus passer les aliments, alors l'organisme secrète une nouvelle dose d'acide pour essayer de rétablir la situation, d'où nouvelles aigreurs et nouvelle dose de produit alcalin. Résultat: la digestion n'est pas terminée quand arrive l'heure du repas suivant et le malade devient de plus en plus malade, jusqu'à ce qu'il en crève.

J'ai failli crever... failli seulement, en effet mon frère venait de finir ses études de médecine. Il me donna le conseil judicieux de jeter à la poubelle mes réserves de carbonate et d'acheter un bateau à rame pour pouvoir faire de l'exercice physique en position allongée. Je suivis le conseil et achetai d'occasion une vieille yole munie d'un banc "à coulisse". Ce remède réussit très bien.

Maintenant que j'ai vieilli et ne peux plus ramer, j'ai dû construire une ceinture abdominale artificielle avec un vieux ceinturon, mais la station debout est toujours pénible et ne peut se prolonger longtemps.

Voici la guerre de 32. Dans la réserve j'avais été nommé "sergent chef". Et j'en étais étonné parce que mon livret matricule portait la mention : "Mauvais esprit", cette mention ayant été barrée d'un trait et remplacée par "esprit. douteux", ce qui est bien amusant tout en étant très exact, mais m'a empêché d'aller jusqu'au grade d'adjudant. Quel dommage, on sait que les adjudants sont presque- officiers. Enfin j'étais presque-adjudant.

J'avais déjà inauguré mes trois galons au cours d'une période d'instruction au camp de la Courtine, dans le massif central, 21 jours, 21 jours de paix champêtre.

Nous nous rendions au terrain de manoeuvre tous les matins à cinq heures, c'était en plein été et le climat de cette région me parut très agréable, il faisait plus chaud la nuit que le jour et cette sortie à l'aube était charmante. un adjudant chef venait commander la manoeuvre d'ascension du ballon, j'aurais pu le faire mais je ne tenais aucunement à me mettre en avant. Cela fait, l'adjudant allait se recoucher jusqu'à midi, heure à laquelle ballon redescendait. Entre ces deux heures là, j'étais chargé de veiller au salut de l'empire et, nouveau berger, chargé d'occuper les homes pour les empêcher de faire des bêtises. Avec un gramme d'imagination, ce n'était pas difficile. J'avais trouvé quelques jeux de société ou plutôt retrouvé car

cela n'avait rien d'original. Je prenais par exemple la théorie de l'école du soldat et je la lisais en ajoutant "par devant" ou "par derrière" de temps en temps. cela donnait par exemple: "Prenez la baïonnette par devant et enfoncez là par derrière". Comme occupation culturelle, c'était bien du niveau intellectuel de mes hommes et ce jeu avait un succès fou. Pour changer, un peu plus tard, je donnais le branle en racontant quelques unes des histoires grivoises que je connaissais et alors j'en connaissais mille. Les hommes enchaînaient en racontant chacun la leur. Le peuple français a un acquis formidable de ce genre d'histoires; certaines datent de la plus haute antiquité certainement. Dans les armées de Vercingétorix on devait déjà les connaître. Je n'en raconterai pas ici, ce livre étant particulièrement réservé aux pensionnats de jeunes filles qui sont censées les ignorer. C'est à mon grand regret car certaines sont extrêmement savoureuses. Il faudrait d'ailleurs vingt volumes pour les raconter toutes et elles n'ont tout leur charme que dites et bien dites oralement.

L'après midi nous étions au repos, une autre équipe nous remplaçait. Nous passions cette après midi à bavarder entre sous-officiers. Un de mes camarades sergent me parla de son métier dans le civil, il le trouvait très admirable et ne se trompait pas. Il était représentant en houppettes de pantoufles. A cette époque, pas plus que maintenant; personne ne portait plus de houppettes de pantoufles. Eh bien détrompez-vous, il restait et reste encore probablement assez de gens en France à porter ces houppettes sur leurs pantoufles pour permettre la vie d'un important atelier, mais un seul, et pour faire vivre un représentant, un seul et c'était mon camarade.

Ce représentant, comme tous les commis voyageurs, était très facétieux Il avait décidé, simplement pour occuper ses journées, de terrifier un de nos collègues qui était bien brave homme mais plus qu'un peu sot. Il nous rabattait les oreilles avec l'amour qu'il avait pour sa femme, jugez par là de sa bêtise. Passer 21 jours sans elle lui paraissait une terrible disgrâce du sort. Mon marchand de pantoufles avait réussi à le persuader qu'il était, lui-même nihiliste et qu'il allait bientôt faire "tout sauter", et huit jours avant le départ, notre sot alla trouver le capitaine et lui dit que, s'il n'obtenait pas tout de suite l'autorisation de rentrer chez lui, il désertait. Ce capitaine avait une gueule d'imbécile; mais il cachait bien son jeu, il était eu contraire intelligent et compréhensif, il prit ses renseignements et autorisa l'amoureux à faire venir sa femme et à aller coucher avec elle dans le bourg voisin, ce qui arrangea tout. Rien ne sauta, même pas les houppettes de pantoufles et, la période terminée je rentrai chez moi.

C'est au cours de cette période que je vis utiliser nos ballons captifs comme petits ballons dirigeables utilisables par beau temps. On remplaçait la nacelle habituelle par une autre munie d'un moteur et d'une hélice et ça fonctionnait admirablement. Je fis de nombreuses photos et en vendis quelques unes à un marchand de cartes postales.

Ne croyez vous pas que des occupations comme celles-là valent beaucoup mieux que la guerre, je veux dire la guerre sanglante car la guerre peut aussi être bucolique comme la paix elle-même.

Comme je l'ai déjà écrit plus haut et comme je n'ai garde de l'oublier, voici que survient la guerre de 39, autre genre de distraction. On me mobilisa un mois avant la mobilisation générale, pour me garder huit jours à ne rien faire, puis on me renvoya dans mes foyers et on me remobilisa dix jours avant les autres, j'ai toujours ignoré pourquoi, c'était sans doute le désordre qui commençait. Daladier était président du conseil. Il avait été choisi par la franc-maçonnerie pour occuper ce poste, sans doute à cause de sa valeur intellectuelle déficiente. Il installa le désordre avant même le début de la guerre. Dès la déclaration de guerre il commença par envoyer au front tous les ouvriers des usines qui travaillaient pour la défense nationale, ils revinrent un à un au bout de très longtemps, après étude de leur dossier politique par la police. Pendant ce temps là, la production des armes fut arrêtée (en France, pas en Allemagne) et Dieu sait pourtant à quel point nous avions besoin d'armes. Nous avions déclaré la guerre mais nous avions négligé de la préparer, malgré de gros crédits votés par les chambres. Où donc est passé cet argent ?

Comme on sait, l'Allemagne n'était pas encore tout à fait prête et nous dûmes attendre plus de six mois qu'elle voulut bien se décider à nous donner la frottée que nous méritions. J'ai connu quel était le dispositif d'attaque des allemands beaucoup plus tard pendant l'occupation, par un film de vulgarisation projeté en français à l'usage de la propagande devant une société d'amitié franco allemande. Je ne faisais pas partie de la dite société mais un de mes amis communistes, qui mourait de peur, avait cru trouver cette façon de se dédouaner et avait adhéré à cette société comme le firent aussi beaucoup de gens qui se croyaient suspects bien avant que personne ne songe à les inquiéter. Cet ami m'avait fourni une carte. J'indique ci-dessous le dispositif que j'ai vu indiqué dans le film, j'ai, en effet, été très étonné de ne le voir cité nulle part depuis malgré son haut intérêt stratégique.

Pendant que Daladier et ses amis maçons désorganisaient complètement l'armée française et l'industrie des armements, pendant les six mois que dura ce qu'on a appelé la "drôle de guerre" (d'après le film "drôle de drame") les usines allemandes tournaient à toute vitesse pour fournir du matériel à une colonne allemande massée dans tous les cantonnements possibles, sur une ligne droite allant du fond de la Prusse orientale jusqu'à Sedan. Une importante couverture de troupes garnissait la frontière française et une forte armée allemande s'apprêtait à envahir la Hollande. Les hommes ne manquaient pas en Allemagne et les armes non plus.

Au jour J, tout cela se mit en route. L'armée allemande du nord entra en Hollande et en Belgique; mais le gros du travail fut fourni par la colonne qui perça rapidement le front de Sedan. Elle s'écoula par le trou en défilant d'un bout à l'autre, d'un seul élan du fond de la Prusse jusqu'à la mer. La manoeuvre était audacieuse, mais très risquée et tout aurait été remis en question si le commandement frangeas avait ordonné deux mouvements, l'un du nord au sud, l'autre du sud au nord formant pince pour couper la colonne qui n'avait avec elle que quelques heures de feu. Il est facile, pour moi de dire cela aujourd'hui, mais il aurait été fa-

cile aussi pour le commandement français de savoir à chaque instant où se trouvaient les allemands, il suffisait de téléphoner aux maires de toutes les communes et de pointer sur la carte. On se serait rendu compte en quelques heures de la minceur de la colonne et le mouvement à faire s'imposait de première évidence. Personne n'y pensa. On s'attendait à une guerre de siège, on avait à faire à une guerre de mouvement, cela déconcerta tout le monde en France (Un succès sur ce point ne nous aurait -pas nécessairement fait gagner la guerre), d'où la déroute. Les allemands vainquirent avec peu de pertes. Nous n'avions guère d'aviation, mais les allemands n'en avaient pas beaucoup plus que nous à ce moment là. C'est la raison pour laquelle ils ne purent absolument pas pousser leur avantage vers l'Angleterre. Il fallut qu'ils attendissent la construction des avions qui leur manquaient pour essayer de compenser leur infériorité maritime. On sait ce que fut la suite.

Je continue à anticiper sur les événements en plaçant ici un épisode de peu d'importance, . sais qui m'est personnel. Tout le monde savait, simplement par les journaux qu'une colonne allemande s'avancait dans le nord de la France. On savait aussi que les allemands avaient profité de cette avance pour lancer en France une nuée de jeunes allemands éduqués tout exprès. Le but exact de cette petite invasion était sans doute d'organiser une espèce de guérilla dans les arrières dans le cas où les français auraient déjoué les premiers projets allemands. Je me trouvais alors dans un train entre Paris et Nantes. Je liai conversation avec un très jeune homme qui parlait fort mal le français avec un terrible accent allemand. Il me dit qu'il était de la région de Lille et se rendait chez un parent à Angers. Comme les habitants de Lille n'ont jamais eu l'accent allemand, cela me mit la puce à l'oreille aussitôt et je pensai qu'il pouvait s'agir d'un des jeunes gens ci-dessus. Je le questionnai et, à son embarras je compris facilement qu'il n'avait jamais séjourné à Lille de sa vie. J'aurais pu le remettre entre les mains du commissaire spécial de la gare d'Angers, mais cela aurait retardé mon voyage et n'aurait eu aucun intérêt pratique. Je le laissai donc descendre en paix non sans lui laisser comprendre que je l'avais percé à jour, ce qui lui fit grand peur. J'ai appris depuis qu'une centaine d'espions allemands de la guerre, avaient été fusillés sous Pétain, avec l'accord du gouvernement Français d'alors. Il est possible que mon jeune imbécile ait fait partie du nombre, il était assez sot pour s'être fait repérer avant l'invasion.

Je n'en dirai pas plus sur la stratégie de la dernière guerre, ce n'est pas mon ouvrage. Je fus mobilisé dans l'aviation, sans doute parce que j'étais spécialiste aéro-stier. Tout fut désordre dans cette guerre. J'aboutis au dépôt de Rennes où le désordre était aussi grand qu'ailleurs. On me désigna comme chef suprême de tous les cantonnements, ce qui était la place d'un officier et nullement d'un sergent chef. J'avais des adjudants sous mes ordres à qui je me gardai bien de faire la moindre observation. Pratiquement je ne pouvais rien faire. Je découvris cependant deux cantonnements oubliés sur les listes. Les soldats qui les occupaient seraient peut-être encore là si je n'avais pas fait une inspection générale du territoire. Je me désintéressai vite de ce travail sans objet. Je me souvins que je connaissais au moins

un peu Aimé Cotton, à qui j'écrivis en lui demandant d'intriguer pour qu'on me donne autre chose à faire. Il ne m'avait pas oublié et me recommanda à un professeur de la Faculté de Rennes à qui on avait confié un laboratoire de recherche militaire dans les locaux mêmes de la faculté des Sciences. J'allai voir celui-ci et il obtint du général que j'aille travailler dans son laboratoire. Le général me convoqua par la voie hiérarchique, ce qui intrigua fort tout le monde au camp. Ce général me transféra d'office à une certaine compagnie commandée par un certain colonel et le colonel en question fut très vexé que le général n'ait pas demandé son avis pour cela. Les effectifs de la compagnie étaient très réduits et l'arrivée d'un sous-officier inutilisable dérangeait tout paraît-il. Mais nous dûmes nous incliner, le colonel et moi devant les ordres du général.

Je vais revenir un peu en arrière maintenant, simplement pour raconter quelque chose d'amusant. J'avais d'abord été mobilisé à Nantes au champ d'aviation avant de partir pour Rennes. Ne sachant à quoi m'occuper on me confia la garde de magasins bourrés de fournitures militaires très précieuses et très variées. Les portes baillaient, j'obtins les crédits nécessaires pour acheter des cadenas très perfectionnés. Je fis poser ces cadenas. Pendant la nuit suivante il y eut cambriolage. Une seule chose fut volée. Je vous le donne en mille, ce furent les cadenas et seulement les cadenas.

Je fus merveilleusement reçu au laboratoire de Rennes, le chef de laboratoire se déclara aussitôt mon meilleur ami et cette amitié est toujours vivante aujourd'hui comme alors et toujours. D'ailleurs j'arrivais bien, parce qu'on se demandait là quel travail militaire on pourrait bien y faire. Je proposai mon chariot inventé pendant la guerre de 14, on construisit ce chariot et on en proposa l'adoption à l'armement du génie. En attendant la réponse de cet organisme je me perfectionnai en optique en profitant des enseignements de Michel Duffieux chef du dit laboratoire et opticien très distingué.

Au bout de trois mois on m'envoya dans la zone des armées, c'était bien mon tour, heureusement la zone des armées s'étendait fort loin du front, et mon point de chute fut Melun-Villaroche. A part un bombardement par des avions allemands dont la seule victime fut un casque un peu cabossé, nous y vivions tranquilles. J'occupais mes loisirs en construisant des abris pour quatre postes de mitrailleuses contre avions; j'avais retrouvé mon ancien métier d'architecte dans cette application quelque peu terre à terre. Pour pouvoir construire ces abris nous allions chercher du bois dans la forêt de Fontainebleau, bois que nous volions sans scrupule; si nous avions attendu une autorisation, les abris ne seraient pas encore construits.

XXXIV

Je continuais à entretenir une volumineuse correspondance avec le laboratoire de Rennes. La réponse du génie était arrivée. Le colonel commandant l'armement du génie répondait en disant au chef de laboratoire que mon chariot ne pou-

vait pas aller vers l'ennemi, mais devait fatalement revenir sur ses pas. Un général, le colonel et un capitaine, tous trois anciens élèves de polytechnique avaient soigneusement étudié nos plans et avaient conclu définitivement. Je me procurai un faux ordre de service pour aller voir le colonel à Paris. Tout subalterne que j'étais il me reçut très bien, mais resta sourd à tous mes arguments. Pendant ce temps mon chef de laboratoire de Rennes bondissait de rage; lui ne sortait pas de polytechnique évidemment puisqu'il ne sortait que de normale supérieure avec l'agrégation de physique et prétendait "tout de même" être capable de voir dans quel sens avançait le chariot qu'il avait construit. Voici comment enfin nous avons réussi à persuader notre colonel.

Je n'ai peur que d'une chose, c'est que vous me traitiez de fumiste et que vous ne vouliez pas croire un mot de ce que je vais écrire. Il est vrai que c'est fort invraisemblable et que vous aurez quelques excuses à penser cela. Croyez moi ou non, peu m'importe, je vous dois la vérité et je vous la dirai.

Duffieux et moi nous sommes donnés rendez-vous à Paris, nous nous sommes rendus à l'armement du génie, nous avons soudoyé le garçon de bureau, nous avons placé le chariot devant la porte du colonel que nous avons ouverte doucement et nous avons fait entrer le chariot dans le bureau du colonel avec nos fils.

Un sergent chef accompagné d'un simple civil, se payer ainsi la figure d'un colonel pouvait mener loin. Mais le colonel fut beau joueur, il changea d'avis aussitôt, téléphona au général qui ne voulut pas se déranger et aussi au capitaine qui fut bien obligé de venir et de se rendre à l'évidence. Bien entendu l'affaire en reste là et jamais aucune suite ne fut donnée à ma petite invention. Je m'étais bien amusé et c'était tout. Je dois admettre que si mon invention avait été exploitée, nous n'aurions pas gagné la guerre pour autant, le malheur veut que toutes les propositions, d'où qu'elles viennent eurent le même sort que la mienne et c'est bien là ce qui nous a fait perdre la guerre.

J'avais indiqué, à Rennes, deux autres inventions dont la mise au point ne fut pas terminée avant la défaite. Voyez la description en partie technique. Je ne prétends pas que ces deux inventions soient en quoi que ce soit géniales, mais l'idée en était valable et méritait d'être essayée, aucun progrès technique ne doit être négligé, que ce soit pour la guerre et encore moins pour la paix et on en néglige mille.

A quoi doit on attribuer l'immense difficulté, la quasi impossibilité devant laquelle se trouvent placés les inventeurs pour faire prévaloir leurs meilleures idées. Je me suis souvent posé cette question sans trouver de réponse certaine. Je viens de citer des refus émanant d'autorités militaires françaises, mais n'allez pas croire qu'il s'agisse d'un monopole. Je me suis heurté toute ma vie à des refus de ce genre et pas seulement en France. Ci-vils et militaires, français et étrangers, tout le monde paraît ligué pour arrêter le progrès. Il n'y a là aucune mauvaise volonté consciente, il n'y a là aucune mauvaise foi, il n'y a même pas toujours défaut de compétence. Il s'agit peut être de simple paresse, d'un refus instinctif de changement dans les habitudes qui obligerait à un effort douloureux.

L'exemple le plus caractéristique que j'ai rencontré est celui-ci. une aimable femme, fort savante, ingénieur en chef d'une usine très connue m'a dit elle-même avoir reçu la visite d'un représentant venu lui présenter une nouvelle machine. Elle m'a dit que cette machine ...

1° Fonctionnait parfaitement bien.

2° Aurait été très utile pour la bonne marche de son usine.

4° Que son prix était très raisonnable et aurait été amorti en quelques mois.

Elle a conclu son exposé par ces mots :

"J'ai dit au représentant que je trouvais cette machine excellente à tous points de vue, et ce représentant a été très étonné, je me demande pourquoi, quand j'ai ajouté que je ne l'achetais pas", J'ai cité les paroles exactes que j'ai entendues et auxquelles je n'ai rien trouvé à répondre.

Aujourd'hui, quinze ans après, cet ingénieur est en retraite et son successeur a acheté la machine. Elle donne toute satisfaction. Oh Sainte Routine, il faut t'élever une statue.

Les petits événements dont j'ai exposé plus haut le développement, sont à cheval entre mon séjour à Rennes et celui de Melun. Tout cela était enterré quand vint l'ordre de la retraite. Une visite au centre de recherche de l'aviation à Challet Meudon, m'avait déjà mis la puce à l'oreille: des signes évidents d'un déménagement prochain y étaient visibles.

Je logeais à Villaroche dans une chambre qu'un cultivateur m'avait louée à 1.000 m du terrain d'aviation. Mes abris une fois terminés, personne ne me dérangeait plus pour quelque service que ce soit (à part le service de jour dont je parlerai plus loin). Le titre de sergent chef était nouveau, créé seulement depuis dix ans et ces dix ans n'avaient pas suffi pour qu'on découvre enfin à quoi pouvait être utile ce grade. Sauf utilisation spéciale de mes compétences on me fichait royalement le paix.

Je travaillais ordinairement à mes inventions autant que je pouvais le faire en l'absence d'atelier; il m'arrivait souvent aussi d'aller me promener sur ma vieille moto ou simplement à pied. Quand j'étais "de jour" j'avais à surveiller le service de garde. Tout paraissait parfaitement calme mais c'était seulement parce que les sous-officiers, qui connaissaient la musique, tenaient à éviter les histoires et conservaient un secret rigoureux sur les incidents qui survenaient. Il devait en survenir plusieurs chaque jour, à en juger par les problèmes que j'avais à résoudre à chaque fois que c'était mon tour de "veiller au bon ordre général." Je n'en finirais pas si je devais tout raconter, d'ailleurs j'ai oublié tout ce qui n'avait pas un certain pittoresque. Voici trois de ces incidents.

Je passais seul sur une route en terrain parfaitement découvert, la plaine de la Brie m'entourait et je voyais clairement à deux kilomètres à la ronde. Tout à coup une balle ricocha sur un caillou à côté de moi, j'inspectai l'horizon en tous sens, je ne vis rien. Il s'agissait certainement d'une balle perdue qui venait de très

loin. Un Lebel porte à huit kilomètres. Je n'avais pas risqué grand chose, tout de même je m'en souviens, l'impression avait été très désagréable sur le moment.

Un autre jour, je reçus un coup de téléphone d'un chef de poste de garde: "Viens voir ici. -- Qu'est-ce qui se passe ? -- Je ne peux pas te le dire, viens voir. -- Bon j'y vais." Il était neuf heures du soir et il y avait deux kilomètres à faire à pied pour me rendre au poste, je les fis en pestant. Je trouvai là le caporal en train de monter la garde lui-même. Un caporal en train de monter la garde c'est quelque chose de tout bonnement monstrueux. Pourquoi pas un sergent chef ? Tous les soldats étaient partis faire la bombe à Melun : Melun, la ville peut-être la plus morte de toute la province, on aura tout vu. Risquer le conseil de guerre pour aller à Melun ! C'est qu'il s'agissait bien du conseil de guerre : nous étions dans la zone des armées. Abandon de poste devant l'ennemi. Mes hommes risquaient tout simplement la peine de mort, au moins en principe, mais ils n'auraient pas coupé de deux ans de prison. J'aurais pu, j'aurais dû réveiller le chef de compagnie et j'y ai pensé un instant. Mais, pourquoi faire réveiller ce brave homme, il aurait d'abord été aussi embarrassé que moi et aurait fini par m'ordonner d'arranger l'affaire exactement comme j'ai pu le faire sans lui. Après tout, zone des armées ou pas, nous étions à 500 km des allemands et le terrain ne recelait aucun secret militaire. Pas d'espions à craindre. Je me rendis dans une chambrée au hasard, installée dans un vaste grenier et je choisis quatre hommes en comptant am, stram, gram; comme au jeu de cache cache. Les pauvres bougres s'équipèrent, prirent leurs fusils et allèrent remplacer leurs fous de camarades.

Le savon que je passai aux coupables le lendemain ne les rendit pas plus intelligents. Deux ans de prison ne les auraient pas améliorés non plus.

Une autre fois, au même poste de garde, mais pas avec les mêmes hommes. Ceux qui étaient là cette fois-ci avaient "l'esprit militaire", cela ne les rendait pas plus fins comme on va le voir. Les voitures qui passaient sur ce bout de route gardé par le poste, devaient toutes s'arrêter pour vérification des papiers. Il ne manquait pas de pancartes pour l'indiquer. Vint à passer le capitaine avec sa femme dans sa voiture. C'est lui qui avait rédigé les pancartes, il ne les voyait plus, tellement il les connaissait. Il oublie de s'arrêter. La sentinelle épaule et s'apprête à tirer. Heureusement le capitaine se souvient tout à coup de la consigne et s'arrête en extrémis... c'est bien le mot, le doigt de la sentinelle avait déjà dépassé la première bossette de la gâchette, le coup allait partir et l'homme visait bien. Si le coup était parti je n'aurais pas parié deux sous sur les chances de vie du capitaine. Remarquez que le soldat avait très bien reconnu son chef au passage, mais, pour une certaine catégorie d'imbéciles la consigne est la consigne. Grandeur et servitude militaire

C'est l'abruti lui-même qui m'a raconté l'histoire le lendemain, il était très fier, je lui ai dit, pur mensonge, que la consigne était de toujours tirer le premier coup en l'air. Le capitaine n'a jamais su l'histoire. Si, par grand hasard il lit ces lignes, il aura un frisson dans le dos.

Autre anecdote (ça fera quatre au lieu de trois). Le lendemain du bombardement, je visitai le poste. Je trouvai les hommes pleins de joie. Ils étaient au fond d'une tranchée quand une bombe était tombée près de leur tente, un pied de châlit avait été coupé par un gros éclat, mais, à part quelques trous dans la tente, il n'y avait pas eu de dégâts. Une affiche trônait à côté d'un bidon tirelire avec : "Visite des champs de bataille : deux sous". Je mets mes deux sous et je vais visiter les environs. Je compte 14 trous de bombe dans un champ voisin, je reviens au poste et je dis cela à la sentinelle. L'homme devient vert, je saisis le fusil et allonge l'homme par terre. Émotion à retardement mes gaillards n'avaient pas dû en mener large dans leur tranchée la veille.

Un matin je me lève à midi, comme tous les jours, pour aller déjeuner à la popote. Je trouve la campagne recouverte d'un singulier brouillard qui avait une drôle d'odeur. J'ai su depuis qu'on avait incendié une raffinerie de pétrole dans le voisinage de Rouen, la fumée était venue jusque là. A mon arrivée au terrain, je trouve la compagnie déjà embarquée dans des camions avec armes et bagage, on me dit que tout le monde partait pour le sud de la France dans 10 minutes. Comme je connais la valeur des minutes militaires, j'en conclus que le départ n'aurait pas lieu avant trois heures de là au bas mot et je retournai dans ma chambre; j'y remplis une caisse de ce que je ne pouvais pas emporter, caisse que je confiai à mes hôtes, j'ai retrouvé cette caisse après l'armistice, et je reviens aux camions dans lesquels j'embarquai. Nous voila partis.

J'ai manqué de flair ce jour là; j'aurais dû laisser la compagnie partir sans moi et rentrer immédiatement à mon domicile civil à Nantes, j'aurais évité beaucoup d'ennuis. Les gendarmes m'auraient démobilisé. C'est ce que je ferai à la prochaine occasion certainement.

Notre retraite, sous un soleil radieux, coïncida avec la grande débâcle de la ville de Paris. Le défilé des voitures des fuyards valait le coup d'oeil. Il serait trop difficile pour moi de décrire en détail cette débandade, il faudrait un grand génie d'écrivain pour le faire et ce génie là, je ne l'ai pas, je signalerai simplement les énormes fardiers des paysans du nord de la France, chargés à refus d'un déménagement effarant, les autos particulières, toutes recouvertes d'un ou deux matelas à double fin, comme pare balle et pour dormir la nuit, d'innombrables bicyclettes avec des remorques pleines. Souvent il y avait des gens dans ces remorques. Je vois encore une grande fille montée en graine, remorquant ainsi sa vieille mère portant son parapluie comme un sceptre. La vieille avait l'air royal, la fille avait l'air emmerdé. Cela me fit penser à Enée emportant son vieux père sur son dos pour le sauver de l'incendie de Troie. Enée aussi devait avoir l'air emmerdé. On le serait à moins.

Un peu avant Pithyvier, nous fîmes halte dans une étable pour dormir un brin et laisser passer le flot. Les routes étaient vides quand nous nous remirent en route vers le soir. Orléans contourné, la campagne était très vide. Nos camions

priront de la distance les uns par rapport aux autres. Notre camion se trouva donc apparemment seul sur la route.

Voici que ce camion s'arrête, une vieille femme accompagnée d'un enfant de dix ans environ se tenait sur le bord de la route. La dame me demanda le l'embarquer et de la déposer au carrefour suivant. Ces deux personnages étaient tous les deux harassés et visiblement l'un et l'autre à deux doigts de la mort. Je tâchai de raisonner la vieille et de la persuader de s'installer tout bonnement dans un hôtel quelconque et de dormir enfin. Mais allez donc persuader une bûche de chêne, elle ne cessait de me répondre qu'elle ne voulait à aucun prix voir les allemands et qu'elle ne les verrait pas. Je ne pouvais pas les emmener de force, je n'avais même pas le droit de les emmener de bon gré. Je les laissai donc sur le bord de la route comme ils le voulaient, espérant qu'ils seraient hébergés par des paysans des environs, s'il en restait.

Maintenant nous roulions pendant la nuit, mais la nuit était claire et nous roulions assez vite, nous fîmes halte au matin dans une grande ferme vide. Je pris cantonnement dans une souille à cochons malgré les quolibets de mes camarades, mais je m'étais assuré qu'elle n'avait pas servi peut-être depuis dix ans, je n'ai jamais logé dans une maison aussi propre et aussi inodore.. et j'y étais seul, j'y dormis tout mon saoul. Je fus réveillé par des cris : "Des parachutistes, des parachutistes". Ce n'était qu'un couvent de soeurs cloîtrées à qui la guerre offrait ses premières vacances.

Le bruit courait que les allemands parachutaient des espions déguisés en bonnes soeurs. Les soeurs ne comprenaient pas pourquoi on les traitait de parachutistes, mais comprenaient très bien les rires et les cris de joie. Elles saluaient à droite et à gauche en souriant aussi gaïement que nous.

Encore une nuit à rouler et c'est l'arrivée à Fontenay-le-comte, en Vendée, dans je ne sais quel cantonnement. Au débotté, on me nomme chef de corps avec une section composée de deux sergents, trois caporaux, vingt hommes, 18 mitrailleuses à tir rapide, montées à six par affût et j'ignore combien de cartouches mais beaucoup, un plein camion. Nous avons ordre d'aller défendre le champ d'aviation de Poitiers. Cet ordre était tellement stupide que je ne m'inquiétai guère. Première étape: le lycée de Niort. Là ordre de renvoyer les camions après les avoir déchargés et de me mettre à la disposition de l'État Major de mon régiment d'aviation. Ainsi fut fait. Je me présentai au colonel.

Réponse : "Votre ordre est périmé, les allemands sont à Poitiers, ralliez votre compagnie. -- Les camions sont repartis, mon colonel, et la compagnie a quitté Fontenay pour une destination inconnue.-- Regrets mais je ne peux rien pour vous, je n'ai plus aucune place dans mes camions. -- Pouvez vous me remettre un ordre écrit de rallier ma compagnie par mes propres moyens ?

D'accord."J'eus mon ordre de service en bonne et due forme. Je profitai de l'occasion pour me faire remettre par le secrétaire du colonel, vingt ordres de service en blanc revêtus du cachet du colonel. Je rentrai au cantonnement où je fus

reçu par une section consternée. Je calmai tout le monde de mon mieux et ordonnai qu'on se disperse en ville et que chacun cherche un moyen de départ. Pendant ce temps je m'occupai des armes. J'allai voir le commandant d'une compagnie d'aviation qui logeait aussi au lycée et le suppliai d'emporter au moins mes armes. Il refusa, pas de place. Alors je résolus de briser les mitrailleuses, mais les bougresses étaient solides et nous eûmes beau frapper le carrelage avec les canons et de toutes nos forces, il n'y eut rien à faire.

Les armuriers de la compagnie nous regardaient par le fenêtre. Enfin ils se concertèrent et vinrent me trouver. Malgré le lieutenant commandant la compagnie ils acceptaient d'emporter les mitrailleuses et les cartouches. "On trouvera de la place.". J'étais bien débarrassé.

Les deux sergents revinrent de leur expédition en ville, ils avaient découvert un moyen de transport. -- ? -- Ils rentraient tout simplement chez eux, je leur remis des ordres de service et ne les revis jamais. Deux des trois caporaux revinrent dans une voiture automobile et avec la nouvelle : "On distribue des voitures à qui veut les prendre, on nous en a donné-une." Je promis un ordre de service à condition qu'on me conduise immédiate-ment au parc où on distribuait les voitures pour que j'en récupère une au moins, je comptais en récupérer assez pour transporter toute ma section. Mes caporaux firent d'abord quelques difficultés, mais obtempérèrent, mes ordres de service faisaient merveille. Au parc je réussis à obtenir une seule voiture malgré un commandant qui faisait du zèle et je revins avec.

Il s'agissait de voitures appartenant à des réfugiés belges qui avaient passé la douane sans rien payer et que la douane avaient confisquées. De quoi se mêle la douane, je vous le demande ? A l'arrivée au lycée, je tombai par malheureux hasard sur le propriétaire belge de la voiture qui prouva son droit de propriété en montrant sa carte grise. Je lui remis la voiture, je ne pouvais rien faire de mieux que de me montrer plus intelligent que la douane, et plus honnête. L'autre voiture partit avec les deux autres caporaux. Il me restait vingt hommes et un caporal. Le caporal leva une fille munie d'une voiture et je lui donnai un ordre de service, je devais le retrouver à Saintes.

Je me rendis à "La Place" toujours en quête d'un moyen de transport. On m'y offrit de prendre le train pour Bordeaux et on me donna un bon de transport. Il fallut se rendre à la gare, mais ce fut très dur ; on ne peut pas se rendre compte de l'importance du fourniment que promène avec lui un soldat habitué à être trimbalé en camion. Il nous fallait porter tout cela sur notre dos pendant plus d'un kilomètre, nous en étions incapables. Moi j'avais deux fusils, un fusil de chasse et un de guerre et je n'étais pas le seul, tout a l'avenant. Entre le lycée et la gare, il n'y eut pas une porte cochère derrière laquelle nous n'avons pas abandonné quelque chose. Nos masques à gaz furent les premiers objets dont nous nous sommes débarrassés.

Enfin à la gare on nous plaça en attente devant une voie sur laquelle ne passait aucun train. Et des trains défilaient indéfiniment sur une autre voie. Enfin la

moitié d'entre nous décida de monter dans un des trains de l'autre voie. Rendez-vous a Bordeaux si on peut.

Je partis avec le second convoi et me trouvai dans un wagon à bestiaux mais garni d'une haute couche de paille propre. Nous voyageâmes 24 heures dans ce train, ce fut le temps qu'il nous fallut pour atteindre Saintes. Niort à Saintes : 24 heures : Nous roulions lentement et le train s'arrêtait pendant une heure dans chaque gare. Nous avions de l'argent et pouvions acheter tout ce qui nous plaisait dans les bourgs en face des gares. Nous n'avions jamais été si heureux. Les allemands ne devaient pourtant pas être loin. De temps en temps nous entendions des éclatements de bombes. Cela ne nous inquiétait guère. Nous avions le ventre plein et pas d'oreilles.

A l'arrivée à Saintes, je fis l'erreur de descendre du train. Une fois sortis de la gare, on ne voulut jamais nous y laisser rentrer. Je me rendis à "La Place" on on me tint le curieux raisonnement suivant.

"Les trains ne dépassent pas Saintes (c'était un mensonge éhonté, mon premier contingent alla jusqu'à Bordeaux). A Saintes, à cause de l'afflux des réfugiés, il n'y a plus ni a manger ni à boire, ni aucun emplacement pour dormir. Suivez n'importe quelle route et demandez à être incorporé dans le premier régiment que vous rencontrerez.... J'achevai : et quand les allemands arriveront, demandez poliment à être faits prisonniers -- Eh bien, ma foi, je ne vois pas d'autre solution. -- Êtes vous disposé... a me donner l'ordre écrit de me faire faire prisonnier ? -- Non, tout de même pas. -- Alors je vous salue bien, mon lieutenant."

Mon équipe m'attendait devant la porte, je répétais ma conversation; je n'ai jamais vu gens plus désolés.

"Ne vous désolerez pas avant la fin, nous allons tâcher de nous débrouiller, divisons nous en deux groupes. Un des groupes sera chargé du solide, je prends ça pour moi. L'autre groupe du liquide, voici un peu d'argent, si vous ne découvrez pas autre chose, achetez deux bouteilles de champagne."

Pour le solide, je n'eus pas a aller bien loin, je trouvai chez le premier boucher venu, un énorme et superbe rôti de veau bien présenté et prêt à cuire et dans une épicerie deux boîtes de petits pois. Le second groupe revint avec le champagne. Sur ces entrefaites je retrouvai mon caporal. Il rit beaucoup en voyant que j'avais acheté de la viande crue. "Tu riras encore mieux tout à l'heure quand tu la mangeras cuite. Viens avec nous." Je sonnai à la première porte venue: "Madame, voulez vous rendre service a un groupe de militaires en lui faisant cuire un rôti ? -- Mais avec plaisir monsieur, ce sera prêt dans une heure environ. " Mon caporal n'en revenait pas.

"Ce n'est pas tout ça, mais nous ne pouvons pas manger dans la rue, je veux un jardin avec une tonnelle" En suivant une rue quelconque nous vines enfin le jardin et la tonnelle rêvés. Je sonne a la porte: " Madame, voulez vous accepter que nous vous invitions a dîner sous votre tonnelle ? " La dame se montra charmante,

sortit sa plus belle nappe et mit le couvert pour nous. Le dîner fut excellent, bien qu'il n'y eut ni hors d'oeuvre ni dessert, mais à la guerre comme à la guerre.

Après le repas, et le plat récuré et rapporté à son propriétaire, il fut question d'un endroit où aller coucher. Un de mes hommes eut une idée. Il faut aller au garage des autobus.

Au garage des autobus nous eûmes un autobus par homme. Au matin je dormais encore sur la banquette du fond quand mon autobus démarre; je ramasse mes frusques éparses et me précipite pour descendre. Je dus remonter précipitamment, j'avais oublié mes souliers.

Tous mes hommes sauf un et moi-même trouvèrent un moyen de transport, mon caporal avait toujours la même fille dans la même voiture qui l'emmenait où il voulait, les autres se débrouillèrent, je ne me souviens plus comment, sauf pour un qui, tout honteux, m'avoua en riant jaune, qu'il avait volé une bicyclette. En tout cas je restai seul avec un soldat breton, un peu simplet. Quand tout allait bien, il chantait, quand tout allait mal il restait silencieux. A part ça, comme conversation, le mot oui ou le mot non. Il n'en fallait pas plus pour se comprendre. Nous prîmes la route ensemble à pied comptant sur le hasard pour nous tirer d'affaire. La grande époque du "stop" était passée. Il n'y avait plus de voitures ou elles étaient pleines.

Le hasard invoqué vint à notre secours sous la forme d'un autobus pour Marennes. Nous savions bien pourtant que les autobus marchaient, mais nous n'avions pas pensé à nous en servir.

Je croyais ma fille à Marennes chez son grand père maternel, je sautai sur l'occasion. Ma fille n'était pas à Marennes et mon beau-père ancien préféra ne pas me voir, il avait dit pis que pendre de moi à l'enquête du divorce et en avait honte, mais il me prêta son jardin dans lequel je montai ma tente et passai une bonne nuit. Je laissai là mon fusil de chasse que les allemands devaient confisquer. A Marennes il y avait un autobus pour Royan et Royan était sur la route de Bordeaux. En route pour Royan.

Dans l'autobus, j'étais bien assis quand monta un jeune homme qui n'eut qu'une place debout devant moi. Il me confia qu'il était polonais engagé dans l'armée française, qu'il fuyait les allemands et que les gendarmes français l'avaient déguisé en civil. Il me dit aussi qu'il avait fait cent kilomètres à pied la veille. Cent kilomètres c'est beaucoup pour les faire à pied, tout de même je me levai et lui laissai sa place.

Nuit à Royan passée dans la gare des autobus; cette nuit là fut agitée, j'écrirai un nouveau livre un jour pour raconter cette nuit là.

A Bordeaux, il y avait des bateaux en partance pour l'Angleterre, j'hésitai à m'embarquer, mais on disait que des avions allemands bombardaient les bateaux au sortir de la Gironde. Je découvris alors que je ne parlais pas assez bien l'anglais.

La période qui suivit est assez trouble dans ma mémoire. J'eus beaucoup de difficultés à savoir avec certitude où se trouvait exactement ma compagnie. Je voyageai de ville en ville pendant plusieurs jours, récupérant à chaque ville une

partie de mes hommes. Je me vois enfin à Valence d'Agen où on me donne enfin le renseignement exact, la compagnie était bien passée à Valence mais était repartie pour Auch dans le Gers. Pour rejoindre Auch il me fallait repasser par Agen. C'est là que se place un des épisodes les plus amusants de mon voyage.

Nous arrivâmes à Agen par une nuit totalement noire. Au sortir de la gare nous nous tenions par le bras pour ne pas nous perdre. Je parlais à haute voix dans la nuit, espérant que quelqu'un m'entendrait; "Y aurait-il là quelqu'un assez aimable pour indiquer à des soldats où ils pourraient dormir ? Une voix répandit -- Allez tout droit devant vous, vous rencontrerez le mur des maisons, suivez ce mur vers la droite jusqu'à la première rue à gauche, prenez cette rue. Dans cette rue vous trouverez une porte ouverte dans la première maison à droite. Vous pouvez probablement dormir là." Nous suivîmes ces instructions à la lettre. Une fois la porte passée, nous butâmes contre la première marche d'un escalier. Au premier étage il y avait une autre porte ouverte qui donnait sur ce que nous estimâmes être un dortoir, vu l'odeur et les ronflements. A tâtons nous choisîmes des lits vides. J'ai bien dormi.

Notre train partait avant l'aube, un de mes hommes avait la faculté de se réveiller à n'importe quelle heure choisie d'avance, il nous réveilla à l'heure voulue et nous étions à la gare à temps pour prendre le train, tout cela dans une obscurité absolument totale. Curieuse époque et curieuse aventure. Encore une que vous ne croirez pas; pourtant pas un mot qui ne soit l'expression de la vérité.

Enfin nous arrivâmes à Auch. Il était l'heure de déjeuner et il y avait sur le quai un repas servi sur une grande table pour les soldats. C'est tout au moins ce que je crus, et nous mangeâmes le repas. Toute ma section était maintenant réunie sauf les quatre disparus de Niort. Il ne nous manquait que les armes, ce qui m'inquiétait peu. C'est seulement après être sortis de la gare qu'un de mes hommes me fit l'observation que le repas était peut-être payant. J'avais encore assez d'argent sur moi pour payer, mais, ma foi je ne rentrai pas dans la gare.

A ce moment, quelques uns de mes hommes se mirent à courir après un camion qui passait, en criant très haut. Le camion s'arrêta. C'était un camion de ma compagnie, il nous prit à bord et sitôt monté j'eus la grande surprise de constater que nos armes se trouvaient dans le camion qui venait d'en prendre livraison au cantonnement de la compagnie qui les avait transportées. Les cartouches étaient dans un autre camion qui suivait.

Nous fîmes donc une entrée triomphale au cantonnement de ma compagnie avec armes et bagages, à quarante kilomètres au sud de Auch. Ce qui étonna le plus le chef de compagnie c'est que j'avais pris la précaution de faire tamponner mon ordre de service dans toutes les villes que nous avions traversées, soit par le chef de gare, soit par la Place. C'était pourtant la moindre des choses. Le cantonnement était à Saint-Hélis-Theux (Gers).

Le beau temps continuait toujours. Mon séjour à S.H.T. fut heureux. Mes aventures les plus remarquables à cet endroit se bornèrent à pas mal d'aquarelles et

au cambriolage d'un cerisier, ce qui me donna de belles coliques. J'avais, ce jour là déjeuné uniquement de cerises, et d'autres fariboles sans le moindre intérêt, par exemple je fis la connaissance d'un procureur de la ;-république que j'avais eu sous mes ordres depuis six mois comme simple soldat et qui n'avait pas réussi pendant tout ce temps là à se faire distinguer des paysans de la compagnie, et de deux élèves de l'École des Beaux Arts, un sculpteur et un peintre, qui ne s'étaient pas distingués plus que le procureur. Je les embauchai pour faire de l'aquarelle eux aussi. Mais nos goûts n'allaient pas ensemble. Comme j'étais leur supérieur hiérarchique, ils n'osaient pas dire qu'ils trouvaient mes oeuvres fort laides, mais cela se voyait sur leurs visages, ce qui m'amusait beaucoup parce que j'étais bien d'accord avec eux sur les qualités de ma peinture.

Plus tard, me voici revenu à Auch et logé dans la caserne de cette ville qui était très belle et très grande et comportait, dans la cour du quartier un pont sur le Gers. Il paraît que tout est changé aujourd'hui.

Grand dommage j'y fis de plus en plus d'aquarelle pour m'occuper, et les environs de Auch comportent des collines très belles. J'eus l'imprudence de faire quelques portraits. Ces portraits étaient ressemblante et voila la moitié des soldats de la caserne qui me courent après pour me demander de faire leur portrait, ce qui ne faisait pas mon affaire, je déteste encore plus le portrait que l'aquarelle. Je fis aussi beaucoup de parties de dames avec un camarade qui gagnait tout le temps, la fin de tout, en somme.

Après l'ennui de Auch, me voici à Toulouse. D'abord la caserne de Francazal, trop loin de Toulouse pour mon goût. Nous pareissions le matin dans nos lits jusqu'à midi.

Un matin, vers 11 heures et demi, je dormais encore, couché sur le côté droit. Je sens quelqu'un qui m'appuie un bâton avec insistance sur le dos. " Qu'est-ce qu'il y a ? -- Pas de réponse. -- Si tu continues à m'emmerder, quel beau coup de pied au cul tout à l'heure." Le bâton continue à appuyer, je me retourne enfin et vois un beau chef de bataillon tout doré.

Je m'assoie sur mon lit, cette fois bien réveillé. J'étais à poil, je ne pouvais pas décemment me lever et me mettre au garde à vous. Il comprend très bien la situation et m'explique gentiment qu'il y avait eu une bagarre dans une chambre voisine au cours de la nuit précédente. Il voulait savoir pour-quoi nous n'étions pas intervenus et n'avions même pas allumé l'électricité. Je lui expliquai que nous nous étions bien gardés de nous mêler de ce qui ne nous regardait pas, c'était l'affaire du poste de garde. Tout cela était la simple expression de la vérité la plus exacte. Il partit après nous avoir, pour la forme, recommandé de nous lever plus tôt. Nous n'avions rien à faire de la journée, pourquoi nous lever de bonne heure ? Mais il ne faut jamais répondre autre chose que: "Oui mon commandant", à des observations de ce genre, ce que je fis. Il n'y eut aucune suite.

Voici que je change de cantonnement une fois de plus et m'installe dans des baraquements plus près de Toulouse. L'hiver était venu et le très désagréable climat

de Toulouse nous gelait les os malgré des entassements de couvertures. Personne n'insistait pour nous démobiliser et je tenais bon pour rester en zone libre. Je touchais une solde mensuelle confortable, je prenais mes repas au mess des gardes mobiles où j'étais très convenablement nourri: ces gaillards savent se débrouiller même en période de disette. Ce mess était installé en face de la faculté des Sciences où j'avais retrouvé des patrons en même temps que des amis. J'avais obtenu facilement l'autorisation de travailler dans le laboratoire de M. Dupouy, ancien fief de Bouasse.

Mais Bouasse ayant naguère refusé tout crédit, Dupouy avait trouvé le laboratoire totalement vide, et vide il l'était bien, dans ce laboratoire d'optique je cherchai vainement un prisme à réflexion totale; il n'y en avait pas un seul. Enfin Dupouy me passa à Capdecomme qui avait des tours d'optique dans son labo de minéralogie. Je trouvai là un homme charmant, petit de taille mais grand de force morale. Il a été depuis directeur de l'enseignement supérieur, cela n'a pas duré longtemps et ne pouvait durer. Capdecomme n'a pas l'échine assez souple pour faire un bon homme de ministère ; comme je l'ai dit, il est petit de taille, mais donne à chacun l'impression qu'il est plus grand que lui, ce n'est pas une bonne chose dans un milieu aussi arrogant.

Ni Capdecomme ni moi ne savions alors polir le verre. J'ai essayé chez lui, comme premier essai, de polir un verre bombé de pendule pour en faire un miroir concave. J'ai utilisé, faute de savoir quoi prendre, un de mes mouchoirs comme drap à polir ; en un mois je n'ai pu arriver qu'à réduire un peu l'apparence mate du dépolissage. Aujourd'hui, en employant un tissu serré de laine et en chargeant suffisamment l'outil, un polissage parfait serait obtenu en une heure. Quand on ne sait pas, on ne sait pas. J'ai tout de même fait la mes premières armes de polisseur. Le plus sûr résultat de mon séjour chez Capdecomme est certainement de m'en être fait un ami. Quand il était directeur, j'étais accoutumé de dire que cet homme ne m'avait jamais rien refusé. Évidemment je ne lui avais jamais rien demandé...

Je vis souvent Bouasse pendant mon séjour à Toulouse. Il était isolé dans un rez-de-chaussée donnant sur une cour déserte. Il paraissait là comme en quarantaine; en vérité c'est lui qui se tenait soigneusement à l'écart de tout le monde. Il a fait, pendant toute sa vie, de l'isolement la loi de ses relations sociales, j'ai peut-être été un de ses familiers les plus proches. Il y avait longtemps que j'étais en relation avec lui par correspondance. Au temps où je ne savais pas les faire, c'est lui qui faisait tous mes calculs d'optique ; je peux écrire que nous nous aimions beaucoup. J'ai passé de longues heures dans son labo à suivre les expériences qu'il faisait alors sur les ondes liquides dans de grands bassins plats. Je lui ai offert de travailler pour lui, mais j'ai cru ce jour là qu'il allait se fâcher avec moi, il ne voulait surtout pas avoir l'air de devoir quelque chose à quelqu'un . Il m'avoua qu'il avait beaucoup de difficultés à se nourrir, il ne pouvait digérer que les oeufs, et d'oeufs il n'y en avait plus que pour les allemands. Les poules faisaient de la collaboration.

Une fois rentré à Nantes, plus tard, je lui ai envoyé dix douzaines d'oeufs emballés dans de la farine blanche. J'avais payé ça les yeux de la tête, mais je lui en faisais volontiers cadeau. Il me répondit par une lettre furibonde. Je le calma en lui faisant payer un prix infime qu'il crut véritable. Il vivait dans un autre monde.

Le labo de Bouasse était intéressant à considérer. Il s'agissait d'une vaste pièce, basse de plafond, elle était, bien entendu, occupée en partie par des appareils mis au rebut repoussés le long des murs. Tout était très sale. Le reste de la pièce était occupé par de vastes bassines pleines d'eau dans lesquelles Bouasse faisait ses expériences sur les interférences des ondes liquides. Ces ondes sont des modèles excellents pour les ondes lumineuses: elles ont sensiblement les mêmes qualités. Le résultat de ses recherches n'a jamais été publié. Bouasse, qui a été entre les deux guerres le premier de tous les écrivains scientifiques du monde, ne trouvait alors plus d'éditeur, il s'en plaignait beaucoup, ses ennemis, qu'il savait bien mériter, avaient fini par triompher en lui coupant toute possibilité de publication, je ne sais par quel détour.

On voyait aussi dans le labo un grand bureau couvert de bouts de mégots et de paperasses ainsi qu'un grand poêle, la porte ouverte. Été comme hiver un énorme bec Mecker, incliné dans la porte du poêle, brûlait le gaz de la faculté, ce bec chauffait la pièce l'hiver, et l'été servait à allumer les innombrables cigarettes de Bouasse, les fenêtres restant ouvertes.

Il y a peu j'ai fait la connaissance du professeur Turrière, autre ami de Bouasse. Il vit toujours. C'est lui qui avait à l'époque corrigé les épreuves des célèbres traités de physique, son nom figure en tête des volumes avec les remerciements de l'auteur. Turrière a confirmé mes impressions et ajouté une anecdote et même plusieurs.

Bouasse avait comme appartement (je n'y suis jamais allé) une ancienne chapelle avec un orgue et était très savant organiste.

Turrière a appris, par des indiscrétions, qu'un certain ministre de l'instruction publique avait chargé un certain professeur dont j'ai oublié le nom de faire une enquête pour lui permettre de décider s'il devait ou non nommer Bouasse à Paris malgré l'opposition des professeurs parisiens. On sait que Bouasse, dans des préfaces célèbres qui sont de grands chefs d'oeuvres littéraires, mettait plus bas que terre l'université de Paris. La conclusion de l'enquête fut celle-ci : Il n'y a pas de raison de nommer Bouasse à Paris, en effet il a seulement codifié la physique mais n'a fait lui-même aucune découverte.

Curieux verdict. S'il était nécessaire d'avoir fait une découverte pour être professeur à Paris, il n'y aurait que très peu de professeurs à Paris. D'autre part, codifier la physique est bien un travail de professeur, sauf erreur de ma part, et Bouasse l'a fait et a été seul à le faire. En vérité, tout s'est passé là comme toujours en France, les raisons données n'étaient pas les bonnes. Il ne fallait pas nommer Bouasse à Paris, je suis d'accord sur ce point, mais c'est parce que nommer Bouasse à Paris, c'aurait été approuver ses préfaces, donc désavouer tout le corps

enseignant de la Sorbonne, injustice et scandale sans nom. D'autre part Bouasse était fort bien à Toulouse qu'il honorait de sa présence. Pourquoi priver Toulouse d'un grand professeur. Toulouse vaut bien Paris. Reste à savoir d'ailleurs si Bouasse aurait accepté de quitter Toulouse.

Je n'excuse pas les préfaces de Bouasse, je les ai lues avec beaucoup d'agrément, comme j'ai lu les Provinciales de Pascal, ces deux oeuvres ont une valeur littéraire indiscutable et plus d'un point commun. Mais il ne faut pas trop se laisser influencer par l'éloquence. Bouasse dénonçait des défauts qui étaient les siens tout aussi bien que ceux de ses collègues et ses élèves n'ont pas valu mieux que ceux des autres. Quant aux remèdes à ces défauts, il n'en indiquait aucun qui soit valable.

Autre renseignement apporté par Turrière Depuis la mort de Bouasse tout le monde se consulte à l'infini. Faut-il rééditer les traités de Bouasse et éditer ses oeuvres posthumes ? Faut-il rééditer avec ou sans les préfaces ?

Il faut rééditer et faire cela aux frais de l'état: on trouve chez Bouasse une foule de renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs et les livres actuellement dans les bibliothèques commencent à s'user, ils seront bientôt inutilisables (ou volés). La véritable raison des hésitations, c'est que l'université actuelle a toujours les mêmes défauts critiqués par Bouasse et qu'on ignore toujours les remèdes à apporter à cet état de chose. Or on ne peut pas sans scandale inexpiable rééditer sans les préfaces. Alors on ne réédite pas, on préfère hésiter indéfiniment ce qui est une façon d'enterrer l'affaire. En attendant la Science Française et mondiale manque d'un outil. (à l'initiative de Capdecombe, l'essentiel de l'oeuvre posthume de Bouasse a été éditée, on trouvera cela chez Blanchard éditeur, rue de Médicis, Paris).

(1) À l'initiative de Capdecombe, l'essentiel de l'oeuvre posthume de Bouasse a été éditée
On trouvera cela chez -- 70 -- Blanchard éditeur rue de Médicis Paris.

Illustration 6.:

Bouasse ne pouvait pas souffrir la théorie d'Einstein qu'il se déclarait incapable de même comprendre, il me donna son petit livre : "La question préalable à la théorie d'Einstein" et un autre livre, sur l'enseignement je crois, je les ai toujours. J'ai essayé de discuter sur tout cela avec lui, mais discuter avec Bouasse était proprement impossible ; l'âge peut-être, il avait alors 75 ans et des poussières. Il n'écoutait uniquement que ce qu'il disait lui-même. J'ai continué à correspondre avec lui, trop rarement, jusqu'à sa mort, me gardant bien de le contredire en quoi que ce soit, mais je n'ai pas conservé notre correspondance qui n'avait d'ailleurs pas le moindre intérêt. Sauf deux lettres et ses calculs sur ma balance hydrostatique.

À Toulouse, pour me distraire, je fréquentais assidûment les séances du conseil de guerre; il s'agissait de vider enfin les prisons surpeuplées. Les quatre cinquièmes des prisonniers bénéficièrent d'un non lieu. Pour la plupart personne ne savait pourquoi ils étaient là. Pour d'autres, très coupables, les témoins avaient

disparu, par exemple rentrés en zone occupée. D'autres étaient victimes de malentendus stupéfiants, tous n'en avaient pas moins passé, en prison préventive, quatre à cinq mois avant qu'on songe à s'occuper d'eux. Le commandement militaire à aussi mal conduit les suites de la guerre que la guerre elle-même. Le procureur de la République qui était occupé à ne rien faire dans ma compagnie aurait pu donner un coup de main.

Je vis juger des cas curieux dont je connaissais les acteurs pour beaucoup en liberté provisoire. La plupart des cas étaient d'une complexité telle que je veux pas vous les infliger, d'ailleurs j'en ai oublié la moitié. D'autres d'une simplicité telle qu'ils ne méritent pas d'être mentionnés. Par exemple deux braves types avaient été arrêtés parce qu'ils étaient allés pisser ensemble le long des réservoirs d'essence de leur bataillon. Malchance, derrière ce réservoir il y avait cachés trois adjudants qui guettaient des voleurs d'essence. Les adjudants étaient fatigués d'attendre les voleurs qui avaient sans doute été prévenus. Alors on arrêta les deux types pour en finir. Trois mois de prison préventive et non lieu.

Un jeune parisien un peu folâtre mais sans malice suivait la retraite dans sa voiture particulière. Il avait pris sa femme avec lui en traversant Paris et l'avait emmenée avec lui jusque dans le midi à la suite de son unité. Au coin d'une route ils trouvèrent une pauvre fille abandonnée qui faisait du stop. A l'étape, il n'y avait qu'un lit, on coucha tous les trois ensemble. Les deux femmes étaient "un peu" putains et l'homme avait envie de s'amuser, qu'auriez vous fait à sa place ? Je vous laisse le soin de répondre. On s'amusa et on s'amusa plusieurs nuits de suite. Mais les forces du mâle s'épuisaient.

Méfiez vous des femmes complaisantes surtout si vous êtes beau garçon, et c'était le cas, les deux femmes furent prises de jalousie. Elles avaient la ressource de se crêper le chignon, et les préférèrent porter plainte toutes les deux, l'épouse pour attentat aux mœurs, son mari avait fait l'amour devant elle avec une autre femme ! L'autre prétendit avoir été violée par persuasion (sic). Trois mois de prison préventive suivis de relaxe, les deux femmes ne s'étant pas présentes.

A remarquer que le conseil de guerre se montre plein de mansuétude, beaucoup moins sévère que les tribunaux civils, les vols d'essence récoltaient deux mois de prison avec sursis et tout à l'avenant. Mais sur un point il fut sans pitié : les cas d'insubordination bien entendu.

Après son procès, mon ami aux deux femmes dû attendre plusieurs jours avant d'obtenir sa démobilisation. Il en avait par dessus la tête d'être vêtu en habit militaire, mais manquait d'argent pour acheter des vêtements civils.

En vous voyant sous l'habit militaire,

J'ai deviné que vous étiez soldat... (vieille chanson)

Je le vis apparaître un beau jour en civil tout habillé de neuf, il il s'était souvenu d'un vieux truc, il avait guetté les avis de décès dans le journal et s'était présenté au domicile de la veuve à qui il avait raconté en somme la vérité, qu'il venait d'être démobilisé, mais n'avait pas de quoi se vêtir et lui demanda si elle pour-

rait lui donner un vieux complet de cher défunt. Comme il était beau garçon, il eut un complet neuf. Avec son génie particulier et son peu de scrupules il doit être millionnaire aujourd'hui, a moins qu'il ne soit retourné en prison, ou les deux: ce n'est pas contradictoire.

J'ai connu un perceuteur qui avait volé des draps militaires. Pourquoi faire, Dieu du ciel ? Il dût faire jouer de hautes influences (maçonniques peut-être) pour ne pas passer en jugement et obtenir un non lieu, la moindre condamnation pour vol, même avec sursis, lui aurait fait perdre sa perception. Au demeurant, ce perceuteur était un fort honnête home.

Le dimanche je me sentais très seul et je ne pouvais tout de même pas passer toute la journée au cinéma, pourtant le cinéma à cette époque était très bon et les places étaient pour rien. Quand il n'y a pas de pain disponible on occupe le peuple avec les jeux du cirque. Je vis deux fois "La soupe au canard" qui était une charge contre le nazisme, interdite en zone occupée mais pas en zone libre. Pourtant les allemands n'étaient pas loin et on en voyait de temps en temps, en tenue, en ville. Rarement.

Un dimanche particulièrement cafardeux, j'allai déranger Capdecomme chez lui pour lui demander la clef du laboratoire, je m'ennuyais tellement que je préférerais travailler. Cela me fit monter très haut dans son estime. A. quoi tiennent les bonnes réputations.

Un jour au déjeuner chez les gardes mobiles, les collègues de l'état major, qui, eux aussi, mangeaient là, me dirent qu'un ordre avait paru le matin même interdisant de nous démobiliser sans une autorisation des allemands pour le passage en zone occupée, et il fallait des mois pour obtenir cette autorisation; encore une idiotie. J'avais quelques heures devant moi avant que l'ordre ne parvienne aux services compétents. Je bondis aussitôt et eut juste le temps d'accomplir les formalités. J'avais juste ma démobilisation en poche quand l'ordre arriva. Le gratte papier voulait que je la lui rende. Non mais, tout de même, il me prenait pour qui ?

Je pris le train pour la ligne de démarcation (zone libre -- zone occupée), en route je m'arrêtai chez ma vieille nourrice qui habitait avec sa famille dans les environs de cette ligne. Ni elle, ni son mari notre ancien cocher, ni leur fils mon filleul, ne me reconnurent. Ils ne m'avaient pas vu depuis l'âge de 15 ans. Je les intriguai avec malice pendant un quart d'heure et tout le monde s'embrassa. Je couchai chez eux.

Le lendemain je pris l'autobus pour Langon ; hors les murs, on me dit dans l'autobus que la fameuse ligne de démarcation était une fumisterie: il y a ait un arrêt d'autobus à un certain endroit où le passage était facile et les gens passaient à pleine prairie. Je me méfiai bien à tort et m'adressai à un passeur qui me vola un peu mais très peu et me fit passer. Les gens de l'autobus avaient raison, il suffisait de veiller à ce qu'il n'y ait pas de patrouille en vue et de ne pas se mettre à courir si tout de même on rencontrait une patrouille. Les allemands savaient certainement

que le fameuse ligne était une passoire, mais ils s'en fichaient bien. Tout en commerce se faisait par dessus cette ligne dont ils étaient les premiers à profiter.

Je rentrai donc à Nantes en zone occupée. Il était très désagréable de croiser un officier allemand à chaque coin de rue, mais je n'avait aucun contact direct avec les troupes d'occupation et tout se passa bien pour moi. Nous tâchions de nous ignorer mutuellement. Voici quels furent mes seuls contacts avec les allemands.

Un jour je me trouvai à passer dans la gare de Nantes sur un quai très quelconque, j'étais seul. Une belle grande allemande descendit sur le quai d'un train qui était là. Je la regardai: un chien regarde bien un évêque, un français peut bien regarder une belle femme. Peut-être avais-je l'air féroce ce jour là, en tout cas l'allemande parut terrifiée et remonta aussitôt dans le train. En général pourtant je ne fais pas peur aux jolies femmes, mais tout arrive.

Un autre jour, je fus surpris par un orage et me réfugiai sous un porche. Le propriétaire de la maison me vit et me fit entrer très poliment. Je vis sur une table un jeu de dames tout prêt. Manière de parler je dis que j'étais joueur de dames. "Alors vous allez faire une partie avec ma femme". Une grosse mémère survint alors, c'était la femme annoncée, je fis la partie de dames et je fus battu à plate couture. Sous son air paternel, c'était un champion. J'exprimai mon admiration et je partis : le temps avait passé et je me trouvai en retard pour le couvre feu. En sortant de la maison, je vois accourir vers moi un soldat allemand tout essoufflé, il me dit quelques mots en allemand en faisant des gestes de désespoir . Je ne connais pas l'allemand mais je compris en un éclair qu'il avait perdu son chemin, qu'il cherchait la caserne et qu'il avait grand peur d'être en retard pour l'appel. Je lui indiquai d'un grand geste la direction de la caserne la plus proche. Entre militaires on se doit bien ça.

Une autre fois, un lendemain de bombardement, je venais d'aider un ami à déménager d'une maison à demi détruite et j'étais cette fois franchement en retard sur le couvre feu. Je fus arrêté par un gendarme allemand. Pourquoi moi seul, la rue était pleine de monde (vous pensez : un lendemain de bombardement), mais le gendarme avait visiblement envie d'essayer son français et m'avait choisi pour mon air sympathique (Nota : Je vous certifie que j'ai l'air sympathique). Il m'admonesta très paternellement et me laissa aller mon chemin.

Des mois plus tard les allemands nous interdirent de nous rendre au bord de la mer, ils édifiaient le fameux Mur de l'Atlantique, qui était tellement long qu'il bordait aussi la Méditerranée. Cela me gênait beaucoup parce que une des mes principales sources de ravitaillement se trouvait dans cette zone interdite et de plus il y avait là une auberge où on mangeait un certain civet de lièvre ! Je ne vous dis que cela. Je me rendis à la feldgendarmerie pour demander un laissez passer. Mais cette fois je tombai sur un feld gendarme du genre nazi pur sang qui me traita pire qu'un juif. Je me dépêchai de sortir. Je n'en allai pas moins en zone interdite avec un laissez passer périmé que j'avais trouvé par terre dans la rue.

A la descente du train, je tombe dans les bras -d'un garde champêtre français qui me demande mes papiers. Je lui dis que mes papiers ne valaient rien et je veux remonter dans le train qui ressortait de la zone interdite à quelques kilomètres de là. Il me retient de force et réclame mes papiers encore une fois. AH ! MAIS ! Il fallut sortir mon papier périmé. Il m'affirma qu'il était très bon, il ne s'agissait que d'une manifestation d'autorité sans malice, ou alors n'avait-t-il pas ses lunettes.

Je montai sur mon vélo et me rendis à mon restaurant de précision où j'arrivai à la nuit noire. Je distinguai bien de nombreuses formes inquiétantes, aussi je me présentai à la porte de derrière. La patronne vint m'ouvrir et me dit que je ferais mieux de m'en aller, l'hôtel était plein d'allemands. Je filai aussitôt vers un autre bourg où je mangeai d'ailleurs tout aussi bien.

J'avais compris, dès mon entrée en zone occupée, que les militaires allemands étaient tout aussi stupides que les militaires français. Jusque là j'avais cru naïvement qu'ils avaient un certain génie. Mon ami J.L. (il se reconnaîtra dans ces initiales) m'expliqua les choses : "Les militaires de carrière sont bêtes par définition. Ceux qui gagnent les guerres sont seulement un tout petit peu moins bêtes que ceux qui les perdent, un tout petit peu seulement". J.L. avait raison et, à cette guerre ci comme à l'autre, les allemands firent de très grandes fautes et il aurait suffi aux français d'être un peu moins bêtes pour la gagner, si seulement ils avaient eu des armes. Et ce ne sont pas les militaires qui étaient responsables de ce manque d'armes, pas seulement les militaires. D'où il faut comprendre que les civils ne sont pas plus intelligents que les militaires.

En tout cas la propagande du parti hitlérien en zone occupée, qui nous envoyait de multiples brochures imprimées, fut d'une stupidité dont rien n'approche. Si j'avais été nazi, dont Dieu me garde, j'aurais changé d'avis tellement cette propagande était nauséabonde. Quand aux films allemands qu'on nous présentait, c'était à vomir, encore moins bon que les films américains actuels.

Je me suis laissé dire, je n'étais pas à Nantes à l'époque, que la population de la ville avait d'abord été assez bien disposée envers les allemands pendant les premiers jours. Il aurait suffi d'un peu d'adresse de la part des allemands pour que les français acceptent parfaitement cette confédération européenne dont parlait toute la propagande. Nous étions battus et nous étions prêts à traiter pourvu qu'on nous présente des conditions honnêtes. Je parle là de la première impression. Quelques jours suffirent à faire comprendre à tout le monde qu'il s'agissait d'une illusion et que, jamais il ne serait possible de nous entendre avec le nazisme. Notre démocratie était pourrie certes et c'est elle qui nous avait conduits à la catastrophe; mais tout valait mieux que le nazisme. Telle fut la conclusion à laquelle arrivèrent les français et cela moins d'une semaine après l'armistice. En tout cas il n'y avait personne à Nantes quand j'y arrivai qui entretint le moindre illusion. Parmi nous il y eut des traîtres, il y en a partout. Il y eut aussi pas mal de naïfs, c'est qu'ils étaient naïfs à un point frisant l'inaccessible, n'en parlons plus.

Le reste de la population tacha de s'arranger pour vivre le moins mal possible, en souffrant ce qu'elle ne pouvait empêcher. Bien entendu, personne n'avait encore la moindre idée de ce qui se passait dans les camps de concentration.

J'écris tout de suite, pour ne pas oublier de le dire, que j'avais eu avant la guerre de nombreux renseignements sur l'Alsace Lorraine par mon ami Viaud qui vivait à Strasbourg où j'étais allé le voir plusieurs fois. L'Alsace et la France alors s'entendaient très mal et les alsaciens étaient, pour beaucoup, séparatistes, ils persistaient à parler alsacien et envisageaient d'adhérer à la confédération suisse, qui, d'ailleurs, n'était pas chaude pour s'annexer un nouveau canton germanisant perpétuellement menacé d'invasion.

On sait que l'Allemagne, pendant la guerre, annexa l'Alsace et la sottise des nazis les poussa à de multiples exactions en Alsace, sous prétexte de germaniser les alsaciens. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre; après la guerre je revins en Alsace, j'y trouvai tout changé, subitement tout le monde y parlait français et les alsaciens étaient devenus patriotes français plus que bien des français eux-mêmes. Sur ce point là nous avions gagné la guerre. Quand a la Lorraine elle à toujours été française même quand elle faisait partie de l'Allemagne, m'a dit Viaud.

Pendant l'occupation je repris mes travaux artisanaux et mes études d'invention. Je conçus un lecteur de microfilm dans l'intention de l'exploiter et j'en construisis le modèle. J'avais rapporté de la guerre trois billets de mille francs d'économie sur ma solde (quel capital), je n'avais pas de dettes et par conséquent du crédit chez mes fournisseurs d'avant guerre que j'avais toujours payés recta. Ma mère me nourrissait. Avec ça et pas plus, je pu redémarrer sur de nouveaux frais. J'ai pour principe de ne jamais faire de dettes, car on ne peut pas appeler dettes le crédit de 30 jours fin de mois, ordinaire dans le commerce entre honnêtes gens. Mes petites affaires très petites, étaient prospères autant qu'elles pouvaient l'être; la pénurie générale ayant résorbé la "crise", je vendais sans difficulté tout ce que j'arrivais à fabriquer. Je n'ai jamais manqué de matières premières si étonnant que cela soit. Le système des comités d'organisation installés par le gouvernement de Vichy et qu'il aurait fallu appeler comités de désorganisation, offraient un désordre favorable aux gens débrouillards de mon espèce et j'exploitai ce filon à fond. J'utilisais mon comité à des fins très particulières.

Par exemple je n'ai jamais su étudier mes prix et le comité faisait cela pour moi, il faut croire qu'on n'avait pas grand chose à faire dans ces bureaux. Mes fréquents voyages à Paris me permettaient d'y être bien vu et bien traité. A chaque fois qu'on s'étonnait de mes demandes, je répondais: "Vous prétendez m'imposer des règles très strictes, je ne sais pas compter, alors faites les comptes vous-mêmes" et on les faisait. J'ai pensé un jour à demander à mon comité de se charger de taper mes factures et de les envoyer à mes clients, mais il y a une limite à tout et je ne suis pas allé jusque là.

Quand à la répartition des matières premières, c'était l'anarchie complète, un jour j'ai eu besoin d'un mètre carré de contre-plaqué, j'ai demandé un bon, on m'en

a envoyé un de cent mètres. J'en ai fait cadeau à mon marchand de bois qui n'en avait jamais vu un seul depuis le début de la guerre, il bondissait de joie. Il me fallait de temps en temps renouveler une mèche de perceuse cassée. Pour en avoir, en principe il fallait un bon d'acier spécial et on n'en distribuait aucun, les allemands se réservant cette marchandise rare. Mais mon quincaillier n'a jamais manqué de mèches, il ne les vendait même pas au marché noir. Son fournisseur fraudait les allemands pour le bénéfice de ses vieux clients.

A une certaine époque la situation se détériora. Les bombardements se rapprochaient dangereusement. Je partis alors en vélo avec ma fille et un de ses petits camarades, tous trois sous la tente pour rechercher dans la campagne un endroit favorable où je pourrais me réfugier en cas de nécessité.

Un jour, au cours de ce voyage exploratoire, une fermière offrit de me vendre du beurre. J'avais trouvé la terre promise. Je louai une grande pièce vide dans une ferme à proximité d'un gros bourg.

Je n'en continuai pas moins mes activités artisanales et d'inventeur. Je décrisis à Cotton mon lecteur de microfilm. Il en parla à son collègue le duc de Gramont, propriétaire d'une importante usine d'objets d'optique. Le duc cherchait justement quelque chose comme cela et un beau jour je fus convoqué à Paris. Le duc de Gramont admirait beaucoup Cotton et suivait volontiers ses conseils.

A mon arrivée à Paris, je trouvai à m'attendre une petite voiture automobile, luxe rare à cette époque, sur le toit de laquelle je montai la malle qui contenait mon modèle. Nous allâmes chercher Cotton et arrivâmes à l'hôtel de Gramont. La façade me rappela un cinéma de Nantes. La disposition du rez-de-chaussée était la même que celle du cinéma. D'abord un long vestibule parallèle à la façade, avec M. Pipelet à un bout, ensuite un énorme hall carré aussi large que la maison, domaine du secrétaire particulier. Au fond escalier monumental. L'hôtel était sis avenue Chiappe, rue qui a changé de nom.

Je pris la direction des opérations, fis entrer Cotton. Le Concierge : "-- Monsieur Dodin et monsieur Cotton sans doute ? -- Non, Monsieur Cotton et Dodin". Ensuite le secrétaire. "Monsieur Dodin et Monsieur Cotton sans doute ? -- Non, Monsieur Cotton d'abord et Dodin ensuite." Escalier, et salon de l'horloge, au premier étage. Le duc nous attendait là, il serra les deux mains de Cotton en l'appelant "cher collègue" (académie des Sciences tous les deux) et me salua très poliment, c'était un homme extrêmement courtois.

Le secrétaire intervint :- "Madame la duchesse se rend en ville, elle désirerait dire un mot à monsieur le duc. Armand de Gramont s'excusa et sortit rendant une minute. Aussitôt son retour nous remontons en voiture. La voiture en route, les deux académiciens sur la banquette arrière, moi sur un strapontin, ce qui était normalement ma place. Le duc se tourne vers Cotton : " Claude est devenu fou, que lui arrive-t-il ? Quelle histoire ; " Cotton ne parlait guère, il répondit par un grognement. Le duc se tourna vers moi qui ne comprenais rien. "Georges Claude devait faire hier soir une conférence à Bordeaux au grand théâtre sur la situation politique

actuelle. La salle était pleine de toutes les personnalités de la ville, y compris les allemands. Il est monté à la tribune, a expliqué qu'il s'était trompé en collaborant, que les allemands avaient maintenant perdu la guerre et que lui n'avait plus qu'à se suicider. Sur ce, et devant le public stupéfait, il a sorti un flacon de sa poche et en a avalé le contenu. Les médecins présents ont sauté sur lui et l'ont emmené aussitôt à l'hôpital."

Je n'ai jamais entendu parler de cet évènement par personne depuis. Évidemment personne n'était très disposé à faire beaucoup de bruit la dessus, encore moins les membres de l'académie des Sciences qui se suicident rarement dans des conditions aussi spectaculaires. Il fallut que le duc de Gramont soit bien ému et ait eu bien envie de se confier à quelqu'un, pour me raconter ce morceau de bravoure, à moi qui étais un parfait inconnu pour lui à ce moment là. Je n'ai aucune raison de me montrer aussi discret n'étant pas (pas encore) de l'académie des Sciences, je vous ai donc fait un récit fidèle de ce que j'ai entendu ce jour là.

Je fus engagé par l'usine du duc, dont je ne donnerai pas le nom. Elle existe toujours mais n'appartient plus à la famille de Gramont, son personnel est certainement tout autre qu'à cette époque.

Je devais travailler comme conseiller technique, on dit aussi ingénieur conseil, c'est tout un, mais je travaillai chez moi. Je faisais un voyage à Paris tous les mois ou presque. L'usine travaillait pour l'armée allemande, contrainte et forcée de le faire bien entendu, comme la plupart des usines de France étaient bien obligées de le faire à cette époque; mais le bureau d'étude préparait l'après guerre et étudiait des instruments à fabriquer une fois la paix revenue. Ce travail d'étude était fait aux frais des allemands c'est à dire aux frais de la France. Que faire d'autre que de se soumettre eu plus fort ? Surtout quand on y trouve bénéfice.

Le travail pour les commandes allemandes était étudié-en Allemagne, l'usine était simple exécutant. Le bureau d'étude était libre de travailler comme il l'entendait et sans contrôle des allemands.

Tout le monde savait, là comme ailleurs, que les armées allemandes n'en avaient plus que pour quelques mois avant la défaite. J'imagine que tout ce qu'il y avait d'intelligent en Europe, et même parmi les allemands eux-mêmes était au courant de cela.

Le duc engagea quelque chose comme huit ingénieurs conseils dans des conditions analogues aux miennes. Je n'en ai jamais connu le nombre exact parce-que je n'ai jamais eu la curiosité de les compter. Il y avait parmi eux, comme conseiller commercial, Grenier, qui devait devenir mon ami, et qui disparut trop tôt d'une maladie de coeur. Il y avait Florian, pour le calcul des objectifs photographiques, ancien pharmacien mais célèbre en optique, il était beaucoup plus vieux que moi. Il est mort après avoir rédigé son excellent livre: "L'optique sans formules" (Masson). J'appelais notre équipe l'écurie de course de la maison de Gramont. Nous fimes de l'excellent travail qui fut torpillé, autant que possible fut, par le personnel fixe de l'usine. J'étais étonné de cette attitude. et ne l'aurais pas été si

j'avais eu plus d'expérience, si j'avais su alors que toutes les grandes usines et beaucoup de petites ne sont que des gigantesques paniers de crabes ou chacun lutte contre tout le monde et tout le monde contre chacun, cela tient à la nature de l'homme qui ne peut bien s'entendre qu'avec lui-même, et encore... J'appris là en tout cas que la méchanceté et la sottise humaines ne se manifestent pas que dans l'armée et l'administration. Nous eûmes donc à nous défendre. Les Gramont étaient très bien disposés à notre égard, mais le duc manquait d'autorité. Il ne savait pas bien sélectionner son personnel, en réalité ce n'était pas lui qui commandait mais certains de ses collaborateurs directs assez adroits pour lui parler à l'oreille au bon moment. Je ne peux pas tout dire, ni citer aucun nom.

Comme idée- nouvelles j'apportai donc le lecteur de microfilms qui fut saboté et beaucoup d'autres idées nouvelles sans grand intérêt à part le télémètre à double prisme qui devait remporter plus tard un succès mondial, mais que l'usine refusa d'exploiter. La théorie abrégée a parue partout et la théorie complète figure dans mon manuel du Tailleur et Polisseur de Verres d'optique (même éditeur que le présent volume), je n'ai donc pas à la publier ici.

J'ai apporté aussi l'idée du viseur redresseur pour les reflex. Ma solution était un peu différente de celle qui a été plus tard adoptée partout, cette solution, plus économique, ne comporte pas de prisme en toit, elle a été adoptée récemment par un fabricant japonais. Voyez en partie technique.

Enfin je proposai un nouveau système d'éclairage pour les microscopes, et je construisis une maquette qui fut acquise par l'usine où elle se trouve peut-être encore. Bien que le procédé ait été chaudement recommandé par Florian, il ne fut pas exploité. Il n'a encore été exploité par personne, on en trouvera la description en partie technique.

Rien d'ailleurs ne fut exploité d'aucune des inventions qu'aient proposées les ingénieurs conseils. Les ingénieurs à poste fixe triomphaient, si on peut appeler triompher, le refus de tout progrès. Comme exploitation à réaliser après la guerre on finit par décider de copier tout simplement un célèbre appareil photographique allemands d'avant guerre. Cet appareil fut effectivement construit. Il remporta quelques succès jusqu'au jour où les allemands, relevant rapidement leur industrie, lancèrent dans le commerce des appareils à la fois meilleurs et meilleur marché. Ce fut alors l'écroulement.

Le jour de la libération de Paris arriva. J'étais en province, je rejoignis Paris huit jours après. Je reparlerai du voyage. Je trouvai le personnel de l'usine consterné. Le nouveau gouvernement réclamait le remboursement de tous les bénéfices faits sur les allemands, ce qui mettait les finances de l'usine en l'air.

J'ai lieu de penser que le duc ne sut pas faire les sacrifices qu'il aurait fallu faire d'urgence et qu'il était assez riche pour faire, n'oublions pas que sa mère était Rotschild, la fille du célèbre banquier parisien. En tout cas les travaux d'étude furent arrêtés et les ingénieurs conseils furent liquidés. Moi j'avais un contrat. Ce contrat me laissait un certain délai pour me retourner, mais surtout il me laissait le

droit, au cas où je serais congédié, d'emmener avec moi tous mes brevets. A la fin de mon contrat je trouvai une autre place mieux payée dans une autre usine. J'étais resté chez le duc pendant deux ans et demi.

Quelques derniers mots. Une tradition familiale dans la maison de Gramont veut que l'héritier du nom, l'aîné de la famille, porte avant son avènement, le nom de duc de Guiche et que la fille aînée porte le nom de baptême de Corisande. J'ai très bien connu ces deux personnages qui ne le cédaient en rien à leur père pour la courtoisie. J'ai connu aussi le comte de Gramont, un fils puîné. Ils étaient et sont toujours j'espère des gens de bonne compagnie que j'aimais beaucoup. Si je ne suis pas resté dans la maison, ce n'est pas de leur faute, ils ont tout fait pour que je reste.

Revenons dans l'ouest et reprenons mon histoire au moment où j'entrai chez mon cher ami le duc (il m'a toujours appelé cher ami). La Résistance s'installait. Je vais donner mon avis sur cette Résistance. Il n'est pas douteux que cette organisation ait rendu de grands services aux américains et aux anglais, mais il est plus douteux qu'elle ait rendu des services aux français. En tout cas elle aurait été plus efficace et moins dangereuse, en étant plus adroite, plus honnête et moins sottement meurtrière et terroriste. Que la Résistance en question sabote les voies de chemin de fer et fasse sauter les trains de munition (combien a-t-elle fait sauter de trains de munition, aucun), quelle coupe les voies de communication pour empêcher les troupes allemandes de circuler et paralyse les usines travaillant pour les allemands, rien de mieux, c'est de bonne guerre. Mais pourquoi des assassinats d'allemands isolés en pleine rue ? Cela ne pouvait aboutir et n'a abouti qu'à des massacres d'otages. Quand on est dans la cage du lion, il ne faut pas aller lui tirer les moustaches.

Cela inquiétait les allemands qui évitaient de sortir isolés ; oui mais, méfiants, ils n'en étaient que plus dangereux. La vérité est que beaucoup de gens sans aveux s'étaient mêlés à cette résistance qui ne cherchaient qu'une occasion de manifester leurs goûts du meurtre. Si quelques uns de ceux là sont à l'honneur aujourd'hui, cela ne m'empêchera pas d'écrire qu'alors ils se sont montrés criminels. D'autres d'ailleurs n'ont fait là que leur jeu personnel. Je n'en dirai pas plus, tout le monde le sait.

Il y eut les bombardements sur la France. Que les objectifs militaires, ports, voies ferrées etc. soient bombardés, c'est là aussi bonne guerre, si tant est qu'une guerre puisse jamais être bonne. Mais j'aurais voulu que les aviateurs prennent la précaution de faire tomber leurs bombes sur l'objectif visé et non pas sur la ville à côté, à plusieurs kilomètres du but, comme ce fut le cas partout, faisant des milliers de victimes civiles et très peu parmi l'armée allemande réfugiée dans ses bunkers. Peut-être était ce moins dangereux de passer loin des objectifs militaires. Ici non plus je n'insisterai pas, tout le monde le sait.

Qu'on ne me réponde pas que ce sont là malheurs inévitables, mon siège est fait, ce sont là maladresse et cruauté.

Rien d'étonnant en conséquence que la Résistance n'ait pas été accueillie partout avec enthousiasme, rien d'étonnant non plus que les libérateurs américains n'aient pas été reçus avec la même reconnaissance qu'en 1918. J'ai même souvent perçu pas mal d'hostilité à leur égard : on les considérait un peu comme une nouvelle armée d'occupation.

Je continuais à être président de ma société des Amis de la Nature, à la quelle étaient venus se joindre les membres des auberges de jeunesse dissoutes par Vichy, nous y continuions notre ouvrage culturel, esprit et corps. La classe ouvrière en France est encore très primitive et a besoin d'être aidée de toutes les façons possibles pour qu'elle puisse sortir de son primitivisme. Nous lui offrions autre chose que le bistro comme seule occupation du Dimanche. Mon organisation et d'autres parallèles ont fait, je crois, du bon travail dans cette direction. Travail obscur mais profitable. Maintenant je suis trop vieux et trop occupé pour militer de cette façon, mais je sais que d'autres ont pris ma suite en silence, il n'y en aura jamais assez.

Nous organisions régulièrement des conférences sur toutes sortes de sujets. Je me souviens de l'une d'elles où je jouais le rôle de conférencier et préconisais l'union libre. La contradiction ne manqua pas, toutes les femmes dans la salle étaient contre moi et particulièrement une certaine jeune fille que j'ai beaucoup connue depuis, puisqu'elle devint bientôt ma femme légitime et l'est encore. Légitime ou non notre union aurait duré aussi longtemps, mais Paris vaut bien une messe. Je dis cela bien que ma qualité de divorcé ne m'ait pas permis d'offrir la messe en question, seulement la Mairie. Que Mairie donc il y ai eue puisque Mairie elle voulait. Je lui devais bien cela en l'honneur du fils qu'elle m'offrit deux ans après. Je lui dois bien d'autres choses que ce fils, elle éleva ma fille de son mieux et amoureux nous sommes l'un de l'autre aujourd'hui comme au premier jour.

Je sais bien que les récits édifiants de ce genre n'ont aucun intérêt pour les lecteurs, à en juger par les histoires de putains et d'alcooliques qui sont publiés par tant de mes confrères éditeurs, peut être ces livres ont-ils plus de lecteurs que les miens, et peut être ces éditeurs font ils fortune .. à moins qu'ils ne fassent faillite, je me suis laissé dire que cela arrivait souvent, la profession étant moins sure que celle de pharmacien.

D'ailleurs ceci est "mes mémoires" et, si je veux être véridique, je ne peux pas me présenter comme ivrogne puisque je ne bois guère et je suis bien obligé de présenter ma femme comme une honnête femme, si peu intéressant que tout cela puisse être. Veuillez bien m'excuser. Oh, j'oubliais, ni moi ni personne de ma famille n'a jamais assassiné personne, même pas un petit meurtre en état de légitime défense, même pas en temps de guerre, ce qui serait pour le moins héroïque; même pas au volant d'une automobile. Quel dommage, je ne peux que vous renouveler mes excuses.

Je disais donc que je quittai le duc de Gramont; mais avant de laisser de côté cette époque de ma vie pour une autre, j'ai à conter ma vie à ce moment là en

tant que réfugié à l'époque des bombardements de Nantes et ensuite, de la libération.

Le premier bombardement de Nantes décida de mon mariage, ma vie aurait été bien terne seul dans une chambre de ferme. Ma mère, qui, malgré un premier bombardement, ne voulait pas quitter Nantes, s'inquiétait de cette solitude et elle m'encouragea dans mon projet. Je fis venir ma fiancée et les bans furent publiés. Il y eut un autre bombardement dans la nuit qui précéda mon mariage. Ma fiancée et moi étions à camper cette nuit là dans une île de la Loire avec les Amis de la Nature et les avions avaient choisi cette île comme point de ralliement, ils se regroupaient au dessus de nous.

Cette fois-ci ma mère reçut une douzaine de bombes tout autour d'elle, couchée dans l'herbe sur le ventre, au jardin de plantes de Nantes en face de sa maison. Elle ne fut pas touchée physiquement mais beaucoup moralement et décida enfin de partir avec nous. Rien ne vaut l'expérience.

Le matin du mariage a sept heures, ma fiancée et moi nous pûmes enfin monter dans un train qui nous déposa à cinq kilomètres de la ville. De là un camion nous amena à la maison qui, heureusement n'avait pas souffert. C'est à une autre occasion que les fenêtres furent défoncées. Nos vêtements étaient disposés sur un lit où nous les avions placés la veille en prévision du mariage, et c'est décemment habillés que nous nous présentâmes à la Mairie. Les témoins n'étaient pas morts et nous attendaient; il fallut un certain temps pour trouver un adjoint qui nous maria pas lavés, le service d'eau était coupé. J'ai lieu de penser que l'adjoint n'était pas plus lavé que nous.

Notre déménagement fut épique. La gare des marchandises était inutilisable mais on enregistrait tout ce qu'on voulait aux bagages, tables, chaises, paquets enveloppés dans un vieux tapis, enfin tout. Il y eut cent vingt colis différents dans la même expédition, parce que j'avais utilisé les emballages carton dans lesquels je faisais l'expédition de mes petites fabrications. Il y avait quelques meubles sans aucun emballage. J'avais trouvé aux puces un lot de cuirs divers qui dataient de la guerre de 14. Je les avais roulés dans un tapis dont j'avais noué les quatre coins. Ce colis de cuir, je le trouvai à l'arrivée sur le quai de la gare., les noeuds défaits mais il ne manquait pas un morceau de cuir, ce qui était un miracle, le cuir avait plus de valeur que l'or à cette époque et le chapardage faisait partie de nos institutions nationales. Combien de splendides chaussures ai-je pu faire avec ce cuir ? Muse des bouifs, inutile de me prêter ta plume, je ne chanterai pas ça, les vieux cuirs sentent trop mauvais. D'autre part mes fabrications ne valaient pas celles du bottier du duc de Guiche.

J'avais trouvé pour ma mère une chambre chez un habitant du bourg et elle venait prendre ses repas chez nous. Le nom du bourg était Cerizay dans les Deux Sèvres : la ferme où nous avions notre chambre, à moitié chambre, à moitié atelier, n'était pas éloignée du bourg de plus d'un kilomètre. Le logement du jeune ménage

just-marié se fit tout à la joie de la paix provisoire retrouvée, pas d'allemands dans les rues et du ravitaillement à gogo.

A force de vieilles frusques et d'étagères, notre pièce unique fut meublée et la lune de miel commença, elle dure toujours mais les lieux ont changé... tout de même en mieux.

Il n'y avait pas de cabinets, seulement la prairie d'à côté, c'était inconmode les jours de neige, je construisis un édicule ad-hoc avec tout à la terre. Les fermiers qui n'avaient pas voulu participer au paiement des planches, allaient à ces cabinets ... en cachette. Nous les laissions faire, mais rions de leur honte.

Nous liâmes relation avec tout le voisinage y compris quelques réfugiés parisiens du bourg. Le prix de la pension complète à l'hôtel était de cent francs, et ne changea pas pendant toute la durée de la guerre. Les chambres devaient être convenables puisque tout le monde était satisfait. Quant au repas, en pleine pénurie en voici le menu. Matin : café au lait sucré sans cartes de sucre, avec pain et beurre à discrétion. Déjeuner : Hors d'oeuvre -- énorme morceau de pâté de porc (de quoi faire dix repas pour un parisien) et ensuite un gros bifteck, et encore un rôti garni et un fruit. Dîner : potage, deux plats de viande comme à midi, dessert (laitage). On ne demandait aucune carte d'alimentation. Voilà quelles furent nos restrictions pendant toute la durée de la guerre. A la ferme nous avions le lait et la crème fraîche à volonté, on nous faisait quelques difficultés pour le beurre, mais la crème le remplaçait bien. Le boulanger livrait le pain sans ticket. Le nombre des colis alimentaires que nous envoyâmes sur Paris fut "innombrable". Nos jeudis, toutes les semaines, étaient réservés entièrement au service des colis. Le matin nous courrions la campagne pour récolter jambons et pâtés. L'après midi nous emballions et expédiions. Il y avait au bourg une fabrique de petites boîtes paniers, ce qui était bien commode.

Nous ne trouvions pas de savon, alors tout ce qui pouvait ressembler à de la vieille matière grasse était mis de côté dans un vase de gré, par exemple tous les résidus de cuisine. J'avais appris à faire du savon, j'utilisais le bicarbonate du pharmacien que je traitais d'abord par la chaux vive, empâtage, relargage ... résultat: savon de premier choix.

Parmi les colis envoyés, il y en eut de remarquables Il y a celui, contenant des haricots, qui fut envoyé sous le nom de "pilules alimentaires". Un autre contenait un jambon entier destiné à un ami de Marseille. J'appris par les journaux que les colis contenant de la viande de porc avaient libre passage, ce libre passage dura trois jours... j'en profitai pour envoyer le colis. Mais il y avait un autre danger, les employés de chemin de fer, affamés, visitaient régulièrement les colis, qui ensuite, arrivaient vides. Une idée me vint, j'écrivis en grosses lettres sur la caisse le mots "JAMBON", certain que tout le monde croirait à une farce et éviterait d'ouvrir la caisse, certain de se prendre les doigts dans quelque piège à loup. L'entreprise réussit parfaitement et la caisse ne fut pas ouverte.

Plus tard, après le débarquement britannique, aucun train ne passait plus sur notre lime, quand un de nos amis du bourg, qui entretenait des relations amicales avec le chef de gare, vint nous prévenir qu'un train, ce fut le dernier avant la libération, allait passer dans la nuit à destination de Paris. Nous nous procurâmes un jambon, 500 grammes de graisse de porc et un morceau de savon. J'emballai tout cela et le portai à la gare à l'adresse de Cotton à Sèvres. La caisse fut percée en route, la graisse et le savon disparurent, mais le trou était trop petit pour le jambon et Cotton le reçut. cela l'aida à vivre, lui, sa femme et la famille Manigault qui vivait avec eux, pendant la période très difficile qui précéda immédiatement la libération.

Ma femme n'a jamais cessé de considérer cette époque champêtre comme la plus belle de sa vie. Le matin nous nous levions tard; un peu de travail et voici le déjeuner, cuisiné dans l'âtre et bientôt prêt, la vaisselle demandait cinq minutes. Travail jusqu'à 17 heures, ensuite promenade dans la campagne. Dîner enfin, radio suisse ou anglaise devant le foyer l'hiver. Des bridges avec les réfugiés parisiens ou des promenades en vélo variaient les plaisirs, sans parler d'un voyage à Paris aux frais du duc, environ tous les mois. Nous arrivions là bas avec des valises pleines de ravitaillement pour les amis. Inutile de vous souligner que nous étions bien reçus; on crevait de faim dans la grand ville.

Si j'avais voulu faire fortune, je n'avais qu'à faire du marché noir, mais je n'ai jamais su gagner ma vie honnêtement. Tant pis pour moi.

Nous eûmes des imitateurs, un ingénieur de l'usine vint guérir sa phtisie à Cerisay. Ma belle soeur, ses deux enfants et ma mère habitaient près de nous dans le bourg même. Le débarquement en Normandie effectué, ma belle soeur avait quitté Soisson qu'elle habitait alors, craignant des combats dans les environs de cette ville fertile en champs de batailles. Ce fut Cerisay qui fut détruite, pas Soisson.

Pas très loin de chez nous il y avait un camp de jeunesses pétinistes. Le vent tournant, ces admirateurs du maréchal, devinrent, métamorphose spectaculaire, et opportuniste, des admirateurs du général. On parachuta des armes dans la prairie voisine, et ces patriotes commencèrent à faire les imbéciles. Ils attaquèrent une colonne allemande sur la grand route et tuèrent un officier supérieur, le résultat fut que les allemands revinrent en force et d'abord bombardèrent Cerisay au canon, faisant sept morts et ensuite incendièrent, une par une, 70 maisons, il n'en resta guère debout après cette justice sommaire qui, bien entendu, ne toucha que des innocents. J'eus l'occasion de constater par cela que le service de renseignement des allemands était inexistant.

J'ai abrégé pour faire plus court. Ma femme me dit qu'il s'agit de vérité historique et que mon abréviation est coupable. Voici donc plus exactement quels furent les faits.

1- Attaque du détachement allemand par nos résistants, à l'est de Cerisay sur la route nationale.

2- Un jeune ménage, qui était venu faire visite à tante et tonton réfugiés à Cerisay, quittait le bourg à ce moment même en vélo. Ils tombèrent sur le détache-

ment allemand qui les arrêta et fit monter l'homme, le femme et les vélos dans un camion, ils les emmenèrent avec eux, sans doute à titre d'otages (?).

3- Le détachement allemand monta dans ses camions et traversa Cerizay de l'est à l'ouest. Alors la jeune mariée, en passant devant l'hôtel dans le quel résidaient l'oncle et la tante et voyant que les camions ne s'arrêtaient pas, cria "Halte, Halte". Il paraît que le mot allemand est le même que le mot français. Les allemands crurent à une alerte, s'arrêtèrent, et tous les soldats descendirent des camions. Le jeune ménage, privé de gardes, en fit autant avec ses vélos et rentra dans l'hôtel sans être inquiété. Ils devaient reprendre la route le lendemain matin, sans se douter aucunement qu'ils avaient participé à un drame, personne à Cerizay ne pouvait les renseigner. Il y a des gens qui ont de la chance, tant mieux pour eux.

4- Le jour même, ou un peu plus tard, je ne m'en souviens pas, un détachement allemand traversa en trombe la petite ville de Cerizay, en mitraillant de côté et d'autre. Sept habitants furent tués.

5- Deux jours après eut lieu l'enterrement des victimes. Tous les habitants du bourg, sauf quelques exceptions, se rendirent au cimetière. C'est à ce moment que les allemands survinrent et bombardèrent la ville avec un seul canon (de 105 je crois). Les derniers habitants encore présents, quittèrent les lieux. Ce bombardement ne fit aucune nouvelle victime. L'incendie méthodique suivit.

Voilà la vérité rétablie, pour ce que j'en ai su et pour ce dont je me souviens. Si j'ai fait des erreurs veuillez bien m'excuser.

Le bombardement proprement dit fut assez pittoresque, en ce qui nous concerna pour que j'en dise quelques mots. Tout commença par l'arrivée de ma mère sur ses vieilles jambes de 70 ans, faisant de grands gestes. Elle nous dit que les troupes allemandes s'apprêtaient à bombarder le bourg après avoir incendié toutes les fermes sur leur passage auparavant. A ce moment les obus commencent à tomber. Je récupérerai mon neveu et ma nièce qui, ce jour là avaient couché chez nous et jouaient dans les environs, je mis tout le monde sous la table de la salle à manger, si l'on peut dire puisque nous vivions dans une seule pièce. Quel abri efficace !

Je vis bientôt, en observant les rejets de poussière, que seul le bourg était bombardé. Je décidai alors de battre en retraite et nos deux vélos et les sacs à dos furent chargés. Nous voici partis, en pleine vue des allemands dans notre traversée de la première prairie. Objectif le village le plus proche où nous avions installé des amis. Sur la route je fis asseoir ma mère qui ne pouvait plus marcher, sur le porte bagage de mon vélo. Mon neveu, qui était alors un tout petit garçon prit place sur le porte bagage de l'autre vélo, ma fille et ma nièce suivaient à pied. Je poussais un des deux vélos, ma femme poussait l'autre. En route nous rimes rencontre de deux dames très polies qui arrivaient à rien de Nantes pour se réfugier à Cerizay. Je leur dis ce qu'il en était du refuge, mais elles ne crurent pas un mot de ce que je leur disais et continuèrent leur route.

La maison où ma mère logeait fut détruite de fond en comble, ainsi que l'habitation de ma belle soeur avec la petite provision de billets de banque qui constituait son trésor de guerre. Tout le monde s'installa chez nous. La pièce unique était assez grande pour deux personnes, voire pour trois. Sept personnes c'était tout de même trop. Heureusement nous nous entendions bien, pourtant ma belle-soeur trouva à coucher chez un voisin et ma mère dans un cellier de la ferme.

Une fois l'incendie de Cerizay éteint, les troupes allemandes en déroute défilèrent dans les ruines. Je vis des allemands rejoignant Allemagne en poussant une brouette, d'autres un vélo sans pneu. Il faut avoir vu cela pour le croire, c'était, suivant l'expression d'un villageois, le cirque "j'en ai marre". Depuis qu'il y a des armées et des guerres, il y a aussi des retraites et toutes ces retraites ont dû présenter des spectacles de désolation analogues.

Quand à nous, nous étions suspendus à la radio pour avoir des nouvelles. Les anglo-saxons annoncèrent un jour qu'ils avaient pris Nantes sans coup férir et qu'ils envoyaient une colonne vers La Roche-sur-Yon, il s'agissait d'un simple bluff, ils restèrent au delà de la Loire. C'est à ce moment que le courant électrique nous fut coupé et cette fois nous restâmes totalement sans aucune nouvelle.

Ici se place une époque curieuse de l'histoire de France, Toute autorité nationale avait disparu, les gendarmes restaient cachés. Nous n'étions plus sous Pétain et pas encore sous de Gaulle. Ni Dieu ni maître en somme. Rien ne se produisit de notable, malgré l'absence d'autorité et de nouvelles d'aucune sorte.

Un beau jour nous vîmes apparaître à Cerizay un cycliste, c'était mon frère. Il avait disoit-il (?), un laissez passer allemand dans la poche droite et un laissez passer de la résistance dans la poche gauche. Il n'avait pas eu à se servir de l'un ou de l'autre, il n'avait rencontré personne depuis la Loire. Il passait par là en allant reprendre du service comme médecin militaire. Il fut, un peu plus tard, commandant en chef du service de santé des troupes françaises, d'abord pour la poche allemande de La Rochelle, ensuite pour celle de St Nazaire.

Non frère rapporta, comme souvenir de cette campagne, un immense drapeau à la croix gammée et, autre souvenir, son scorbut chronique qui devait le tuer quelques années après. Il faut dire qu'il avait fait Dunkerque à la fin de la drôle de guerre, ce qui avait dû le secouer pas mal. S'il avait pu, avant sa mort, écrire, lui aussi, ses mémoires, il vous aurait raconté en détail comment il avait organisé des cours destinés à enseigner aux prisonniers français comment ils devaient s'y prendre pour simuler des maladies chroniques et être réformés par les médecins militaires allemands, c'est à dire renvoyés dans leurs foyers. Il a réussi à ainsi faire libérer un grand nombre de prisonniers et à être réformé lui-même. C'est assez facile, mais, à ce jeu on abîme sa santé.

Sur l'incendie et ses suites immédiates, je n'ai rien de bien intéressant à vous dire. Voici pourtant.

Le sabotier du bourg, qui était vieux et se moquait du danger n'ayant nulle peur de la mort (il y a des gens comme ça), ferma à clef sa devanture et, à chaque

fois qu'un soldat allemand se présentait devant sa porte pour mettre le feu, il faisait de grands signes "non" à travers la vitre. Les soldats, qui n'avaient aucun enthousiasme pour le travail qui leur était commandé, n'insistèrent pas et, les murs mitoyens étant épais, sa maison fut la seule de la grande rue à ne pas être consumée. Les services de la reconstruction plus tard l'obligèrent à faire démolir sa vieille maison, jaloux sans doute de son pittoresque et la remplacèrent, comme toutes les autres maisons de cette rue désormais sans joie, par d'infâmes constructions, laides et mal fichues.

Après le bombardement, chacun passa au crible ses cendres, au fond des caves découvertes, on cherchait ce qui pouvait rester des bijoux des femmes et de l'argenterie. J'ai toujours ici une boîte contenant mes couverts de famille déformés par le feu. Cette argenterie était dans la maison qu'habitait ma mère. Pour les refondre on me demande plus cher que ne valent des cuillères neuves, nous préférons l'acier inox à ce marché de dupes. A part cela nous retrouvâmes quelques objets utilisables.

Le propriétaire de l'immeuble où ma belle soeur avait habité était ainsi occupé à cribler ses cendres; par hasard je me trouvais là et le regardais. Il découvre un bout d'acier carré auquel était attaché un morceau de ressort, il se tourne vers moi et me demande si cela n'avait pas appartenu à ma belle soeur, je réponds non. "Tonnerre, mais c'est ma pendule " éclate-t-il soudain.

Quand le flot des allemands fut écoulé, l'ordre social consentit à s'occuper de nous. On revit des fonctionnaires et des gendarmes. Les habitants du département firent une collecte de vieux vêtements et de moins vieux, ainsi que d'argent, pour les "sinistrés de Cerizay", les vêtements furent distribués à tout le monde, mais pour l'argent, on interprète les mots "de Cerizay" dans un sens étroitement restrictif et on refusa de verser le moindre sou aux personnes résidant à Cerisay mais n'étant pas nées dans la commune. C'était d'autant plus odieux que les réfugiés parisiens ou nantais, tous gagnant leur vie ou riches, avaient beaucoup dépensé dans le bourg, bien loin d'être une charge. Un partage équitable n'aurait pas diminué sensiblement la part de chacun; là n'était pas la question. La raison déterminante était l'ostracisme (ou esprit de clocher, comme vous voudrez, c'est la même chose) qui rend insupportables les habitants de nos petits bourgs de l'ouest, les habitants de la campagne proprement dite sont plus raisonnables. Les réfugiés de tout poil étaient considérés comme des étrangers, à peine moins que les allemands. Moi même l'étais, étant né en Vendée, et pourtant le limite (la frontière) entre le département des Deux Sèvres et celui de la Vendée passe à un kilomètre de Cerisay. L'administration du département nous refusa même la carte de sinistré, ce qui était nier l'évidence.

Je portai plainte au parquet au nom de ma mère, il ordonna une enquête de gendarmerie. Les gendarmes firent leur enquête et j'attendis la suite. Comme cette suite ne venait pas, je me rendis à Bressuire, sous préfecture du département et demandai communication du rapport de gendarmerie au greffier du procureur. J'eus

devant moi un homme suant de honte, mais ayant reçu l'ordre de me faire cet horrible mensonge : "le rapport de gendarmerie a été perdu". J'allai voir un avoué à qui on refusa aussi communication du rapport. J'aurais pu ne porter partie civile et forcer ainsi les portes. Le jeu n'en valait pas la chandelle. La justice n'est pas de ce monde, elle n'est pas pour les pauvres et je ne suis pas absolument certain qu'elle existe même pour les riches. A noter que l'avoué ne me demanda aucun honoraire bien qu'il ait fait des frais en consultant un jurisconsulte de Paris. Il y a des honnêtes gens, on est tout étonné d'en rencontrer parfois.

J'ai aussi à dire quelques mots de notre voyage à Paris, huit jours après la libération de la ville. Nous avions nos vélos avec nous, mais il serait très faux de dire que le voyage fut fait en bicyclette. D'abord nous trouvâmes à Bressuire un autobus pour Angers et un autre d'Angers au Mans. Du Mans il y en avait un qui parcourait une quarantaine de kilomètres vers Paris. Il nous laissa dans un bourg dont j'ai oublié le nom. Là nous dûmes coucher sur la paille dans une grange en même temps que les passagers d'un camion de charbon de bois qui allait sur Paris. Ces personnes étaient d'excellentes gens, mais l'un d'entre eux ronflait comme une machine à battre, ce qui rendait le sommeil difficile pour les autres.

Au matin nous fîmes prix avec le chauffeur qui nous installa sur les sacs de charbon. Les pneus jumelés trop gros se touchaient, ils éclatèrent trois fois.

Gaston Viaud habitait alors à Juvisy et nous avions assez du camion. Nous mîmes pied à terre en plein milieu du champ d'aviation dans une nuit totalement noire. Il faut croire que j'ai le sens de l'orientation ou beaucoup de chance puisqu'en partant au hasard., nous trouvâmes immédiatement Juvisy. La famille Viaud nous fit fête. Pensez donc, nous avions des sacs pleins de ravitaillement et les poches pleines de tickets. cela n'empêchait pas non plus la famille Viaud d'être une famille en or et cependant ils manquaient du nécessaire.

Nous étions noirs comme des nègres à cause du charbon de bois, heureusement il y avait de l'eau. Le lendemain à Paris je retrouvai mon frère dans un appartement abandonné sans meuble et sans éclairage. Nous meublions l'appartement et l'obscurité avec des histoires de caserne, dont je ne vous souillerai pas les oreilles. Pour dormir il y avait de la place à l'hôtel. Les américains avaient apporté un peu de ravitaillement. Ils n'ont pas que des défauts.

Le jour nous circulions avec nos vélos. Il n'y avait alors à Paris aucune circulation automobile ni même hippomobile. Qui n'a pas vu Paris dans ces conditions n'a jamais vu Paris. Nous restâmes là le temps de toucher mon traitement et surtout le temps de chercher et de trouver un moyen de transport pour rentrer. Enfin nous pûmes embarquer dans un petit autobus et aboutir par un chemin invraisemblable et en un temps absurde long au Lion-d'Angers. Le chauffeur était un filou et nous le montra bien.

Mon récit est très en désordre, c'est sans importance aucune puisqu'il n'y a pas d'intrigue à suivre.

Ici une anecdote. Un jour, à peu près à cette époque de ma vie, nous partions pour Paris ma femme et moi. Nous disposions d'un compartiment entier pour trois, nous deux et un parfait inconnu. Ma femme prit une banquette et je partageai l'autre avec l'inconnu. Je n'avais pas d'oreiller, je pliai donc en quatre mon pardessus. Ma femme me fit toute une scène parce que j'allais chiffonner ce pardessus. Je tins bon et je passai la nuit la tête sur le dit pardessus. L'inconnu, qui devait être un célibataire conscient et organisé, s'amusait ferme de nos discussions conjugales et le laissait un peu trop voir.

Le matin arriva, il arrive toujours celui-là, et la pleine lumière avec lui. Notre camarade attendait avec curiosité de voir dans quel état serait mon pardessus. Il était en effet fort chiffonné, mais ce n'était pas mon par-dessus, c'était celui du monsieur: la veille au soir je m'étais trompé de pardessus. Notre voisin ne riait plus, il paraissait même un tantinet déconfit. Tout de même il prit l'aventure du bon côté et partit sans dire un mot.

Dans, le même ordre d'idée, un jour, beaucoup plus tard, je fis une excursion en mer avec ma femme, à bord d'une vedette remplie de passagers. Ma femme, qui est très sensible au mal de mer, fut malade presque aussitôt le départ. Alors les autres passagers se moquèrent d'elle en riant beaucoup. C'était très discourtois et je faillis me fâcher, mais heureusement je pris le parti de dédaigner cette bande d'imbéciles. La bande en question toute entière, quelques minutes plus tard, fut prise elle aussi, de mal de mer. De cette façon ma femme fut vengée de la plus élégante façon possible.

Nous passâmes encore un an à Cerisay. Les réfugiés étaient partis, le bourg était démolí, les voyages à Paris n'existaient plus, il ne restait comme occupation, que l'envoi des colis et les travaux artisanaux, avec colis pour eux aussi.

Il ne faudrait pas croire que le départ des Allemands mit fin tout de suite à la pénurie. Cette pénurie avait été organisée savamment par l'administration française, et cette désorganisation systématique resta en place. Quelques chefs furent seulement remplacés par des résistants plus ou moins authentiques et tout cela s'accrocha encore pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il y ait reclassement dans d'autres services. Aujourd'hui encore, après 25 années on peut trouver trace dans la législation de beaucoup de lois et de règlements, ils ne sont tombés en désuétude qu'en pratique et il suffit d'un fonctionnaire zélé ou pervers pour en ressusciter à l'occasion. On passe à côté mais pas toujours et pas toujours facilement.

Il fallut donc continuer l'envoi des colis sur Paris jusqu'au jour où un service régulier de camions Cerizay-Paris vint tarir nos sources. Il n'y avait plus qu'à partir.

J'aurais pu me réinstaller à Nantes où un appartement de la maison familiale était libre. Je préférerais assurer mon indépendance totale en louant un appartement aux Sables d'Olonne. Je devrais dire une maison particulière avec un petit jardin. La mère et la grand-mère de ma femme vinrent habiter avec nous et il me naquit un fils. cela faisait six personnes à nourrir, ce qui posait des problèmes. Je gagnais heureusement ma vie avec mes petites fabrications, agrandisseurs et accessoires, et

je commençais à exploiter le fameux télémètre que je baptisai "verre dépoli-télé-mètre". Je pris un ouvrier, mais je tombai assez mal. Il était très gentil et faisait de son mieux, il travaillait toute la journée devant moi, de l'autre côté de la table où je travaillais moi-même. Le soir il fallait constater que j'avais produit cinq fois plus d'ouvrage que lui. Je n'ai jamais pu découvrir comment il pouvait s'y prendre à la fois pour travailler sans discontinuer et cependant pour ne pas aboutir. Il y a des gens comme ça. C'est un grand mystère naturel. On dit de ces gens qu'ils "n'avancent pas", ce qui n'explique rien. Il se fit gendarme.

Certaines semaines étaient difficiles à boucler. Un soir ma femme m'avertit qu'il n'y avait plus d'argent à la maison. Au courrier, le lendemain matin, il y eut un mandat sur lequel je ne comptais plus. Et la vie continua.

Aux Sables, le ravitaillement n'était pas encore parfaitement rétabli, nous manquions de matières grasses. Heureusement il y avait beaucoup de poisson et nous aimons beaucoup le poisson.

XXXV

Mon engagement comme ingénieur conseil dans une nouvelle usine améliorera ma situation financière. Cet engagement se fit dans des conditions singulières. D'abord je fus simplement fournisseur de l'usine en licences d'invention, un ingénieur conseil de l'usine qui avait entendu parler de mes travaux vint me voir, il se montra très cordial. De temps en temps encore il m'envoie de ses nouvelles, il vit heureux, me dit il, tant mieux pour lui. Ensuite ce fut la visite aux Sables d'un directeur accompagné d'un chef de fabrication et nous fîmes affaire, toujours, comme je l'ai déjà dit ci-dessus pour des licences de mes brevets. cela sans signer aucun accord écrit. Ils étaient de forts honnêtes gens et ils représentaient une grosse affaire, c'était très bien, la parole des honnêtes gens vaut mieux que des papiers, beaucoup mieux.

Quelques semaines après, je vis de nouveau arriver l'ingénieur conseil. Il était cette fois accompagné d'un homme d'affaires qui présentait bien. Ils me dirent que l'usine avait changé ses projets, elle se réservait la fabrication des appareils, mais cédait la partie commerciale à une société anonyme. La dite société désirait s'assurer l'exclusivité de mes brevets par contrat. Moi je voulais bien. Huit jours plus tard ils revinrent pour me faire signer les papiers en question, mais, ce jour là ils nous invitèrent, ma femme et moi à un repas pantagruélique dans un des meilleurs restaurants de la ville, ils firent beaucoup de frais. C'était bien, c'était très bien, c'était un peu trop bien. A minuit, ma femme et moi étant au lavabo, je lui dis : "C'est trop beau, je prends mes précautions." Je les imitai alors chez moi, où je fis donner le cognac 1893 de mon père. Ce cognac était bon, nous en bûmes beaucoup. A 2 heures nous voici, chaque partie d'un côté de la table, copiant chacun un exemplaire du sous-seing privé (en Vendée on dit un compromis). Je copiai tout ce qu'on voulut, mais, en fin de rédaction, je fis ajouter une clause, une toute petite

clause anodine. "La partie B... déclare qu'elle agit en plein accord avec l'usine X.." Nous nous fîmes beaucoup de salamalecs en nous séparant.

Une semaine après, arrivée chez moi du chef de fabrication "échevelé, livide .. etc." -- Nous sommes volés, notre ingénieur conseil nous lâche pour un concurrent, il nous dit s'être emparé de vos brevets, est-ce vrai ? ". Je ne pus le tranquilliser, il n'avait aucune connaissance juridique, il me traîna à Paris le soir même. Là je vis les directeurs qui comprirent tout de suite que ma petite clause sauvait tout: il y avait DOL (si vous ne connaissez pas ce mot, consultez un dictionnaire). Il s'agissait d'une tentative de chantage qui avait avorté par mes soins diligents, le dol annule les contrats.

On reconnut mes services en signant avec moi un contrat par lequel je devenais ingénieur conseil de l'usine de fabrication d'appareils photographiques en cours d'installation, département de la grosse entreprise.

Je restai pendant huit ans dans cette maison, j'y fis beaucoup de travail et créai plusieurs modèles dont je donnerai la description en partie technique. Je n'ai pas ici à partager les responsabilités entre Pierre, Paul et moi. Ce qui n'est que trop certain c'est que l'entreprise se développa trop lentement, que mes modèles eurent du succès à leur présentation mais se vendirent peu. Le génie commercial joue un grand rôle dans les affaires et, n'étant pas conseiller commercial, mes conseils à ce sujet n'étaient pas suivis. Je n'étais pas non plus directeur de la fabrication. Enfin l'affaire périclita et continua de périclité après mon départ, jusqu'à son rachat, il y a peu, par une banque de Paris.

Je partis à temps avec un gros dédit en emportant encore une fois mes brevets, qui étaient à mon nom et restaient ma propriété. Pendant mon séjour dans la maison, j'avais d'abord bien gagné ma vie, mais l'inflation fit tomber à peu de chose la valeur de l'argent que je touchais sous forme de traitement fixe, le prix de la vie augmentait tout le temps, mais pas mon traitement. Je dû reprendre mon artisanat. Mes verres télémètres me permirent de vivre modestement, puis vint le jour de mon départ de l'usine, après lequel je pus négocier mes brevets, ceux du télémètre.

J'avais arrangé ces brevets de la façon suivante. Il y avait un brevet principal, protégeant le principe général des prismes au milieu d'une surface dépolie, ensuite j'avais déposé une série de brevets d'addition protégeant un ensemble de variantes diverses. Ce furent ces variantes, chaque fabricant désirant exploiter une forme particulière, dont je vendis le brevet. De cette façon je conservais pour moi le brevet principal et en même temps la possibilité de consentir des licences à d'autres maisons.

Il y eut d'abord un licencié en Suisse, puis l'achat du brevet allemand par Agfa Munchen, l'achat d'un brevet d'addition français et d'un autre italien par Zeiss Iéna, ensuite un licencié en France, l'achat d'une licence par Zeiss Ikon Munchen et l'achat d'une autre par Kodak Allemagne, enfin une licence accordée à Rolleiflex et à deux japonais... etc. On a beaucoup dit que j'avais été volé comme au coin d'un

bois. C'est un bruit qui court facilement à propos de tous les inventeurs et toutes les inventions. Voici le fond de ma pensée. Cette petite invention, si petite soit-elle, aurait pu me rapporter plus d'argent qu'elle ne l'a fait. C'est, n'en doutez pas l'opinion de ma femme et les femmes ont toujours raison. Mais les affaires sont les affaires et tout n'est pas rose dans les affaires. Certains qui auraient dû me payer, ne m'ont pas payé, c'est certain. Je n'étais pas assez riche pour leur faire des procès, c'est certain aussi. Tout de même je ne suis pas trop mécontent des résultats. Je n'ai pas été volé comme dans un bois, j'ai été volé bien honnêtement comme dans une ville.

Il y aura eu dans ma vie quelques années où, bon an mal an, j'ai encaissé beaucoup d'argent. Ma femme ne veut pas que je dise combien et elle a raison une fois de plus. A d'autres années il y a eu de bons mois et d'autres très mauvais, ce qui m'a obligé à dépenser l'argent encaissé précédemment. cela fait que je n'ai pas pu faire beaucoup d'économie, pas assez en tout cas pour vivre de mes rentes. Je ne me souviens plus du nom d'un ministre de Napoléon à qui on demandait: "Qu'avez vous fait pendant la Révolution ? -- Il répondit: J'ai vécu. " Eh bien nous avons vécu nous aussi, le problème est maintenant de savoir si nous continuerons à vivre, et à vivre avec la même petite aisance qui nous a suffi. Maintenant je deviens vieux et maintenant que ma main droite déformée et mes vieilles jambes me lâchent, j'ai de plus en plus de peine à pratiquer l'artisanat: il faut trop souvent que je me repose dans un fauteuil. J'ai troqué en partie l'atelier contre le fauteuil de mon petit bureau et la pointe bic de l'écrivain. J'espère mourir, non pas debout, je ne tiens plus guère debout longtemps, mais assis en train d'écrire.

Achetez mes livres avec le même empressement que vous avez manifesté en achetant mes télégraphes et tout ira bien. Il faut cela pour que nous puissions payer nos impôts, faibles mais lourds tout de même, et notre nourriture qui est chère... sans parler du reste. Tout de même je peux encore conduire ma presse.

Dans la partie technique de ce livre, je ne décrirai pas celles de mes inventions dont la description a déjà paru dans mon manuel d'optique-polissage ou dans le Dictionnaire du Petit Offset.

XXXVI

Mon vieux camarade Gaston Viaud mourut en Décembre 1961. Sa mort fut en partie une suite de la guerre. Il avait beaucoup souffert des restrictions à Juvisy où une de ses filles et lui-même avaient été victimes d'une attaque de bérubéri, à moins qu'il ne s'agisse d'une autre maladie de carence. Sa fille se rétablit parfaitement, lui il lui resta des séquelles qui s'aggravèrent avec l'âge. Alors il fut victime de ce que je peux qualifier d'accident, mais un accident qui, à l'époque eut un caractère épidémique.

Ce fut assez remarquable pour que j'en dise quelques mots. On soigna Viaud avec la drogue miracle qui venait de sortir des laboratoires : l'hydrocortansil. Mais les médecins ignoraient alors que cette drogue, prise au delà de certaines

doses, pouvait d'abord amener une grande amélioration physique mais insidieusement amener des déchéances irréversibles. Il ne fallut que quelques mois d'expérience pour que tout le monde fut au courant. Ces quelques mois suffirent à déterminer de nombreux accidents et malheureusement Viaud se trouva au nombre des victimes, il devait en mourir quelques années plus tard.

Je reviens sur la première origine de la maladie de Viaud, une carence alimentaire pendant la guerre de 39. Nous avons constaté à cette époque et eu trop d'occasions de constater, que le manque d'une vitamine, le manque d'un oligo-élément, le moindre déséquilibre dans l'alimentation, étaient aussitôt la source d'une maladie chronique grave. Mon frère médecin m'en a longuement parlé et me l'a expliqué en long et en large. Tous les médecins dignes de ce nom savent cela, mais ce que tout le monde paraît ignorer, c'est que ce danger est partout présent, aujourd'hui comme alors et dans nos pays d'abondance. Il faut veiller et veiller sans cesse à l'hygiène de l'alimentation. Un nombre important de maladies chroniques de nos jeunes gens n'a pas d'autre origine.

Une autre origine peu connue de ces maladies chroniques n'a rien à voir avec l'alimentation, elle est congénitale. Chaque homme possède, dès sa naissance, une constitution très différente de celle des autres hommes. Certains de ces hommes souffrent de déficiences d'un certain organe ou de plusieurs; tant que la jeunesse est là, ces organes déficients suffisent à assurer un minimum acceptable, il n'en est plus de même quand l'âge vient. Mais je me rends compte tout à coup que je suis en train de vous faire un cours de médecine, ce qui n'est nullement mon rôle.

Une observation à propos du livre de Viaud sur l'intelligence. L'idée ne m'en est venue que depuis la mort de Viaud.

Il faudrait classer séparément deux variétés d'intelligence, ce sont.

A) L'intelligence-agilité-d'esprit, celle qui est mesurée tant bien que mal par les psychotechniciens et encore plus mal par les examens oraux de l'enseignement classique. Elle permet d'obtenir une solution des problèmes très rapidement en quelques minutes, voire en quelques secondes.

3) L'intelligence-réfléchie, pour laquelle le temps ne compte pas. Le problème est posé, l'esprit prend tout son temps pour l'assimiler après l'a-voir analysé et pour l'appréhender à fond, pour le triturer et, au besoin pour en changer la forme. Ensuite la solution est cherchée avec l'aide de tous les moyens d'information qui sont à notre disposition. Cette solution peut être découverte quelque fois rapidement, mais peut aussi se présenter longtemps après que le problème a été posé.

La classification que je viens d'indiquer est très artificielle, mais l'homme est obligé de faire des classifications, seraient elles stupides, c'est une des lois de la pensée.

La mort d'Aimé Cotton survint le 16 Avril 1951. Il avait plus de quatre vingts ans et je suis heureux d'avoir à dire qu'il mourut "de vieillesse". Je n'assistai pas à ses derniers moments, mais ce fut de bien peu. Je dînais chez lui, dans son

petit pavillon de Sèvres, trois jours avant sa mort, il commençait à donner des signes certains de sa mort prochaine, je ne m'y trompai point.

Depuis dix ans environ que je le connaissais, il n'avait jamais cessé de m'aider de ses conseils. Dans la dédicace de mon manuel d'optique, je l'appelle Cotton le Saint. Il a bien mérité ce titre malgré son peu de catholicisme. Sa vie a été toute entière consacrée à aider son prochain. Je ne citerai qu'un trait de son caractère. Pendant la guerre, un des travailleurs de son laboratoire, un vietnamien très pauvre, n'arrivait à subsister qu'en se nourrissant exclusivement de pain. Alors Cotton partageait ses tickets avec lui. Je n'utilisais pas mes cartes à Cerizay et je pus bien facilement faire cesser ce scandale.

XXXVII

Aux Sables d'Olonne, je cherchai quelques capitaux dans la vague intention de développer mon entreprise artisanale, je ne pouvais guère y travailler moi-même, presque tout mon temps étant pris par mes études d'ingénieur conseil. Je mis une petite annonce dans "Photo-Revue" et j'eus trois réponses, deux immédiatement, l'une d'un fumiste qui voulait tout avoir et ne rien me laisser, la seconde très sérieuse, mais qui exigeait mon départ pour Perpignan, la troisième du Cameroun. Je parlerai de cette dernière plus loin.

Notre voyage, à ma femme et à moi, fut payé jusqu'à Perpignan pour me permettre d'examiner les lieux. Nous quittâmes Les Sables d'Olonne, par un matin glacial de Novembre, pour arriver à Perpignan le lendemain matin sous un ciel glorieux, comme ce pays sait en faire si souvent à l'automne. Le client était charmant et l'affaire aurait fort bien réussi si la personne en question n'avait eu, par malchance, de graves ennuis de famille qui le rendirent pessimiste, si bien qu'il finit par renoncer à son projet. Mais le climat nous avait séduit tous les deux. D'autre part nous étions mal logés aux Sables et voulions trouver à nous loger ailleurs, dans le midi de préférence.

Je refis le voyage seul pour trouver une location. Je ne trouvai que deux chambres et une cuisine, un taudis, à Canet-Plage (13 km de Perpignan). Cela n'allait pas, mais l'audace ne m'a jamais manqué. Je mis tout mon Saint Frusquin dans un wagon qui faillit partir à moitié chargé: je dus faire reculer un train pour libérer mon wagon et terminer le chargement.

Pendant que le déménagement s'acheminait à petite vitesse, ma femme, moi et le petit nous partîmes en éclaireurs. En 24 heures nous trouvâmes et louâmes la maison rêvée et l'emménagement put se faire. C'était la plus belle villa du pays dont nous ne devions occuper que le rez-de-chaussée. Il y avait un simili-parc avec tout de même quarante pins, mais, prolongeant cette imitation de parc il y avait l'immense plage de Canet et, tout au bout notre étang: la Méditerranée : MARE NOSTRUM. Un jour un cygne sauvage vint y nager pendant une heure, complétant l'illusion. Il manquait tout de même à notre bonheur les marées de l'océan. Quand à la Tramontane elle est parfois gênante. On ne peut pas tout avoir et tout avoir bon.

J'avais, en moi-même surnommé cette maison qui n'avait pas de nom: la maison du bonheur, et en effet nous y vécûmes tous parfaitement heureux pendant sept années.

Le début de notre séjour se fit pourtant sous un signe funeste. Le petit était tombé d'un lit quelques jours avant notre départ des Sables et était resté souffreteux. Le médecin n'avait pas su diagnostiquer une fracture de la clavicule qui ne fut découverte qu'à Canet. L'avenir devait montrer que la guérison serait totale.

Malgré notre bonheur tranquille, les incidents ne manquèrent pas, ils vous amuseront moins que mes aventures de guerre, les peuples heureux ont une histoire mais elle n'est pas pittoresque. Je ne raconterai donc pas tous ces incidents.

Deux nuits seulement après notre arrivée, la neige isola Canet du reste de la France pendant huit jours, cela mit seulement un peu d'animation dans le paysage.

Éprouvant quelques difficultés à me procurer des prismes pour mon télémètre, je me remis au polissage du verre. Je devais apprendre cette technique à fond, au point de pouvoir, quinze ans après, écrire un manuel sur cette technique très spéciale. Je travaillais la clientèle mondiale pour ce télémètre, un américain essaya de me le voler, mais il n'eut pas de chance, il copia un modèle que j'avais construit pendant quelques semaines et que j'avais ensuite rejeté comme impossible à bien construire. Il aboutit à un échec, c'est bien fait. Cela n'empêcha pas un grossiste suisse de refuser mes fournitures mais d'accepter cette pacotille américaine, ses clients furent déçus, c'est bien fait (et pourtant j'avais le brevet suisse). A ce propos j'ai toujours été étonné que les français et tout ce qui vient de France soit si mal accueilli en Suisse. A part un seul client, je n'ai jamais pu faire d'affaires sérieuses en Suisse, même ce bon client disait beaucoup de mal des français. Pourquoi cette mésentente ? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. La langue est la même, il n'y a même pas de différence d'accent sensible. Les suisses sont reçus en France comme des frères, la réciproque n'est pas vraie.

On ne saurait dire la même chose des belges. J'ai toujours traité les belges comme des compatriotes, c'est à dire de mon mieux, et la la réciproque a été vraie.

Les italiens : j'ai fait un seul voyage dans ce pays et ai été étonné de constater deux faits. Les français et la langue française y jouissent d'une admiration qu'ils sont loin de toujours mériter. J'ai lié et conserve dans ce pays des amitiés très solides. La guerre que nous a faite Mussolini est une des nombreuses sottises de ce grossier imbécile. Rien d'original dans cette affirmation.

Les espagnols et les portugais. Les rares rapports d'affaire et autres que j'ai eus avec les portugais et les castillans m'ont permis de constater un désir d'entente parfaite, je n'en sais pas plus. Quant aux catalans, j'ai fait deux voyages à Barcelone, je peux dire que si le front populaire avait soutenu la nation catalane au moment de la guerre d'Espagne et était parvenu, comme c'était son devoir, à maintenir l'indépendance de ce pays, il y aurait eu la une nation satellite de la France. Ce que j'ai dit des italiens peut tout aussi bien être dit des espagnols catalans. Nous avons toujours là plus d'amis que nous n'en méritons.

Pendant que je parle des pays étrangers, pourquoi ne dirais-je pas quelques mots des anglais. J'ai fait plus haut quelques plaisanteries à leur sujet, c'est que je sais qu'ils aiment le "humor". Mais je suis heureux de dire ici que l'Angleterre est une nation que je place très haut dans mon estime, malgré ses défauts qui ne sont pas moins grands que ses qualités. Le littérature datant de la même époque que nos grands classiques n'existe pas à côté de celle de la France. Shakespeare seulement et Hamlet seulement dans Shakespeare, c'est tout de même un peu court. En revanche le littérature moderne est très supérieure à la littérature française. Des anglais m'ont dit tout bas "Vous croyez cela parce que vous n'avez jamais lu cette littérature que traduite en français. L'anglais ne prend toute sa valeur que lorsque les français le traduisent en français. Le fond est bon, le forme ne vaut pas grand chose," C'est peut-être vrai, je suis incapable de me faire une opinion valable sur ce point. Ce que j'ai fini par savoir, et il est difficile de le savoir parce que les anglais le gardent soigneusement secret, c'est que nous jouissons d'une grande admiration en Angleterre.

Tant d'admiration et d'amour, de la part de tant d'étrangers, pour la Fiance, me blesse un peu, j'ai conscience en effet que nous ne la méritons pas,

Les allemands. Je suis allé plusieurs fois en Allemagne pour mes affaires, j'en suis revenu très mal renseigné. Je ne parle pas la langue et j'ai rencontré trop peu d'allemands parlant français. Pourtant je peux dire que j'ai été très bien reçu et traité très honnêtement. La littérature allemande n'existe pratiquement pas et les allemands ne lisent pas. Goethe, c'est très peu, Schiller ce n'est rien.

En France c'est le fond qui ne vaut rien.

XXXVIII

A propos de la littérature britannique, il me faut parler du roman policier qui est sa grande gloire. C'est à Canet que nous en avons lu le plus, ma femme et moi, à peu près un par jour, au moins. Il en était grande mode, la télévision leur a porté un coup mortel depuis. Nous en achetions beaucoup et nous étions aussi abonnés chez un loueur de livres, nous en avons lu d'origine anglaise mais nous préférons beaucoup les livres américains: les romans policiers français ne valent rien, sauf exception insigne, Simenon par exemple. Il ne faut chercher dans ces livres d'origine américaine aucune prétention à la "littérature", dans le sens que donnent à ce mot nos snobs et nos esthètes qui ne sont que des imbéciles à mon humble avis. C'est justement ce manque de prétention qui fait toute la valeur de ces livres. "Qui veut faire l'ange, fait la bête", on ne le répétera jamais assez. D'ailleurs il n'y a pas que de bons romans américains, il s'en faut de beaucoup. De ceux que j'ai achetés j'ai fait six tas: 0 = nul, 1 = très mauvais; 2 = mauvais, 3 = passable, 4 = bon, 5 = très bon, 6=excellent.

Noter de zéro à six est tout ce que l'esprit humain peut faire. La notation sur 20 des lycées, avec en plus les 1/2 points, est d'une prétention insupportable.

Des sept tas, j'ai extrait les zéros que j'ai mis dans un sac et j'en ai fait cadeau aux hôpitaux (beau cadeau ma fois), j'ai gardé le reste. Après quelques années j'ai tout oublié et je relis. Il y en a un bon nombre classés dans les excellents et plus que dignes des meilleurs auteurs français d'autre fois. La traduction de tous, même les mauvais, est très bonne.

Les romans policiers américains sont, en eux-mêmes, un signe certain de l'état d'esprit de ce pays où la violence est monnaie courante. Les ancêtres forbans ne sont pas loin. Les romans policiers français emboîtent le pas, mais ils dépassent le but au point que les auteurs ne font que se rendre ridicules. Tout le monde sait bien que seule la lie de la population ici pratique le meurtre comme solution valable aux problèmes de l'existence. Cette lie est nombreuse certainement, mais c'est tout de même la lie. Tandis qu'aux U.S.A. le meurtre est tout aussi bien un sport de riche que de pauvres. Autres lieux, autres mœurs.

Maintenant j'ai encore autre chose à dire sur les romans policiers et mon opinion va étonner beaucoup de gens.

Qu'est-ce qui fait l'intérêt des romans policiers, sur quel critérium faut-il les juger ? On s'est souvent posé la question et toutes les réponses qu'on a données jusqu'ici, -sont, à mon avis erronées. Je juge les romans policiers exactement de la même façon que je juge n'importe quel roman.

Il y a l'originalité et le généralité des idées qui y sont exprimées à côté de l'histoire proprement dite.

Il y a la qualité des "caractères".

Il y a la valeur de l'intrigue, bien ou mal inventée et l'habileté de la chute finale.

Enfin il, y a le style et ici la valeur du traducteur est d'une très grande importance. Or, si les français sont de très mauvais écrivains quand ils écrivent des oeuvres originales, ils sont de parfaits traducteurs.

Tous les romans policiers comportent un crime de sang, comme d'ailleurs tous les romans américains, qu'ils soient policiers ou non. C'est ce qui en fait une bonne caractéristique de la civilisation (?) américaine. Mais ce crime est plus conventionnel que sanglant, c'est un crime sur papier et ce papier n'a pas la couleur du sang (on n'imprime pas encore sur papier rouge) Le crime authentique serait affreux, le crime romancé n'est qu'un jeu, un jeu malsain.

XXXIX

Les inventions faites à Canet-plage. Il y en eut plusieurs en plus de celles que j'ai faites pour la seconde usine pour laquelle j'ai travaillé. Elles furent achetées par mes clients allemands, je ne parle que de celles qui valaient quelque chose. En réalité, même les meilleures ne valaient pas grand chose. Il s'agissait de télémètres de mise au point divers pour les appareils photographiques. Je n'en donne pas de compte rendu, si quelqu'un désire les connaître, il faudra qu'il compulse le registre des brevets français. L'une d'elle m'a bien amusée, je ne sais plus laquelle. Je la fis

un mardi. Le Samedi, le brevet était déposé et une copie envoyée en même temps à un de mes clients allemands, je ne pris la peine de faire aucune expérience. Avant la fin de la semaine suivante elle était vendue à la suite d'un échange de télégrammes. Il est bien malheureux que les affaires de brevets n'aillent pas toujours aussi vite. Il faut ajouter que cette invention ne fut jamais exploitée, mais je m'en fichais bien. Il y eut aussi la mise au point de plusieurs variantes de mon télémètre déjà cité. Chaque maison avec qui je traitais voulait une variante personnelle, c'est ainsi que ce fut moi qui dessinais le verre dépoli-télémètre de la Rétina Reflex, l'ingénieur opticien de Stuttgart faillit en faire une maladie.

Je fis les plans d'une loupe binoculaire pour horloger. Elle n'intéressa personne, mais me permit de comprendre le problème des loupes d'horlogerie, la solution existe et à un seul exemplaire, celui que j' ai construit pour mon usage personnel. En voici la description rapide. Il faut une monture de lunette ordinaire. Sur cette monture il faut monter d'abord le genre de verres qui convienne à la vision de près, normale, de l'horloger considéré. Sur un des verres de cette lunette, celui correspondant à l'oeil directeur de l'horloger (ce n'est pas toujours l'oeil droit), on collera dans le bas une lentille plan-convexe de 10 dioptries ou un peu plus. De cette façon l'horloger pourra, avec les deux yeux, suivre son travail normal et utiliser le grossissement relativement puissant de la plan-convexe, seulement quand l'usage s'imposera pour l'observation d'un détail.

Cette paire de lunettes doit pouvoir être enlevée et remise très rapidement : la mienne n'a qu'une seule branche ce qui la rend plus mobile. Je n'ai jamais même essayé de mettre cet instrument en fabrication, les horlogers sont beaucoup trop routiniers, je n'aurais rien vendu. La loupe d'horloger qu'ils vissent à l'heure actuelle sur un de leurs yeux est une sorte de supplice chinois, qui ne prouve que la routine tenace de cette corporation.

XL

Le plus grand travail que j'ai fait à Canet eut comme résultat un échec cuisant. Un échec qui fit beaucoup de bruit et au sujet duquel beaucoup d'erreurs ont été imprimées. Je n'en suis pas fier du tout. Je veux parler de mon dernier travail sur le cinéma en relief. La théorie est très difficile à comprendre, et comme elle a, en fin de travail, montré qu'elle avait été mal établie, je ne la rapporterai pas dans ce livre. Elle a d'ailleurs paru un peu par-tout, y compris à "Olivod".

À la différence de mes premiers essais sur le cinéma en relief, j'avais cette fois grande confiance dans le procédé que je croyais d'abord très bon. J'ai lieu de craindre à la lumière de tous mes essais que le problème du cinéma en relief sans lunettes est un problème impossible à résoudre et je le croirai sans doute jusqu'à ma mort, ou, bien entendu, jusqu'au jour où quel-qu'un d'autre le résoudra si cela arrive malgré tout. Beaucoup d'autres que moi ont cru avoir résolu le problème et en ont approché la solution; il manquait à eux comme à moi quelque chose pour que leur réussite soit complète.

Je raconterai seulement l'histoire de mes essais. Un gros écueil de ce genre de recherche, c'est que des essais à petite échelle ne prouvent rien. Il fallait donc construire un grand écran avec tous ses accessoires, ce qui demandait beaucoup d'argent. Je publiai une petite annonce dans "Photo-Revue" demandant des participants financiers pour la création d'une société d'étude.

Je spécifiais dans cette annonce, oui ne parut qu'une fois, et que la revue ne me fit pas payer, qu'il s'agissait de recherches très aléatoires, une espèce de billet de loterie, ces trois derniers mots étaient imprimés en toutes lettres; comme on le voit je n'ai jamais pris personne en traître et c'est bien ainsi qu'on l'a compris. A la suite de mon échec, je n'ai eu aucun reproche de personne.

Je récoltai de nombreuses réponses et souscriptions, et, d'autre part, mon ami Larivière qui croyait en moi, il avait tort, m'amena des participants. Je fondai donc ma société d'étude au capital de 750.000 F entièrement versés. Ils furent entièrement dépensés pour la construction du matériel : un écran, formé de miroirs concaves, polis par la maison Saint Gobain, et soutenus par une charpente en fer de ma façon avec l'aide d'un soudeur de Canet. D'autres accessoires furent construits laborieusement. Tout cela fonctionna parfaitement et démontra superbement que mon écran qui mesurait 3,50 x 2,50 était affecté d'un astigmatisme intolérable et ne pouvait donner satisfaction qu'à un trop petit nombre de spectateurs. Vous qui me lisez et êtes peut-être meilleur opticien que moi, peut-être direz vous que vous l'auriez deviné avant même de commencer l'expérience. Moi je prétends qu'aucun calcul n'était possible avec une certitude suffisante et que le seul moyen était de faire l'expérience, réussir ou échouer. L'enjeu était d'ailleurs assez important et le risque valait la peine d'être pris. J'ai échoué, malgré des combinaisons inventées en cours de travail. Les miroirs sont maintenant dans des caisses attendant une problématique utilisation comme miroir solaire. Quant à la charpente, elle rouille démontée dans une remise. Ainsi va la vie: on réussit certaines expériences, on rate les autres. On en rate plus qu'on n'en réussit. Mais observez ceci. Si vous savez vous montrer prudent et ne prenez que des risques limités, le bilan, en définitif, sera toujours largement positif.

"Audentes, fortuna juvat". Ce qui veut dire : La fortune sourit aux oseurs, est vrai seulement pourvu que l'audace soit mesurée et que le but en vaille la peine. Je n'ai jamais cherché à atteindre la lune, ce qui est un projet pour les fous.

A Montpellier, quand j'y fus installé, je construisis un autre écran plus modeste, grand comme un écran de télévision. Cette fois le stigmatisme était suffisant pour un public de dix à douze personnes ce qui déjà aurait été un succès. Il y eut là aussi échec, mais pour une toute autre raison que la première fois. Le réglage de l'instrument était si difficile qu'il aurait été trop coûteux. D'autre part ce réglage, une fois réalisé, ne tenait pas en place. Le réglage une fois terminé, il fallait le recommencer aussitôt. Je dûs abandonner.

XLI

Revenons à Canet, justement au début de l'aventure du Cinéma en relief. Il m'arriva une autre aventure digne d'être contée et d'un autre genre. Un matin où nous avions besoin d'argent, c'est à dire un matin comme les autres, on a toujours besoin d'argent, je reçus un mandat de 25.000 F, somme importante pour l'époque, sans autre indication. Ce mandat venait du Cameroun où je ne connaissais personne. L'argent n'ayant pas d'odeur, j'encaissai la somme imperturbablement.

Le lendemain, je reçus une lettre d'explication de l'expéditeur du mandat, c'était la troisième réponse à ma demande de capitaux des Sables d'Olonne. Voici à peu près ce que me disait l'expéditeur du mandat: " Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais je désire faire votre connaissance, ayant l'intention de faire des affaires avec vous un jour, J'aurais pu vous envoyer ma carte de visite, j'ai trouvé plus courtois de vous envoyer 25.000 F, je vous en enverrai d'autre". On ne saurait être plus poli, voilà mon opinion. Avis à tous, présents et à venir, envoyez-moi de l'argent et vous deviendrez aussitôt mes amis.

Je reçus de cet homme aimable, en plusieurs expéditions, la somme totale de 110.000 F. Il s'agissait d'un original. Il y a des gens qui détestent les originaux, moi je les aime, surtout quand leur originalité consiste à en-voyer des mandats gratuits. Inutile de vous dire que je trouvai facilement l'usage de l'argent.

Bien plus et bien mieux, la personne en question se montra épistolier de talent et nous échangeâmes, pendant plusieurs années, une nombreuse correspondance, dans laquelle il me décrivait sa vie "originale" dans les jungles du Cameroun. J'en fus charmé. J'ai conservé toutes les lettres qui constituent des documents inestimables. Un de ces jours j'en ferai un livre que j'édite-rai.

Il revint en France et vint me voir à Canet, mais autant ma personnalité lui avait plu dans mes lettres, autant elle dut lui déplaire quand il me vit au naturel. En effet, à partir de notre premier contact direct, il m'évita de plus en plus et finit par cesser toute correspondance. Aujourd'hui, je l'ai perdu de vue. C'était à l'époque où j'encaissais des millions et je lui remboursai ses mandats, je n'en étais plus à cent mille francs près. J'ignore aujourd'hui jusqu'à son adresse.

Peut-être trouverez-vous cette aventure plate et sans intérêt, moi je la trouve pittoresque et pleine d'imprévu, chacun son goût.

XLII

Autre affaire d'argent, toute aussi imprévue. Je déposai un certain brevet à une certaine époque. Je proposai l'achat de ce brevet à une certaine firme allemande, peut être l'invention lui aurait elle plu, mais, huit jours après, j'appris par hasard que cette invention avait fait l'objet d'un brevet déposé par un autre inventeur et trois mois avant moi. Ce sont des accidents très communs. Pauvres inventeurs.

J'écrivis aussitôt à l'usine allemande en question quelque chose comme ça : "L'invention proposée a été brevetée par un autre inventeur avant le dépôt de mon propre brevet. En conséquence mon propre brevet ne vaut rien ..."

Mais comme j'aime à être facétieux, surtout avec les allemands qui ne sont pas habitués à la plaisanterie et que cette façon de faire amuse beaucoup, j'ajoutai

"Mais si vous voulez acheter tout de même, vous pouvez le faire."

Je reçus un télégramme en réponse "Nous achetons, mais pas plus de 500 mille francs". J'acceptai, moi-aussi par télégramme, et j'encaissai ce cadeau. Car il s'agissait bien d'un cadeau du personnel du bureau des brevets de l'usine en question avec qui j'entretenais d'excellentes relations amicales et qui avait trouvé ce moyen élégant de me faire une fleur (avec l'argent des actionnaires bien entendu). Envoyez moi des fleurs, j'aime beaucoup les fleurs.

XLIII

Notre loupot grandissait et il était question de le faire entrer au lycée, d'autre part nous avions un peu d'argent à placer. Rien de mieux que les placements immobiliers; nous achetâmes donc une maison à Montpellier, cette fois dans un vrai parc, planté de hautes futaies, petit parc mais parc tout de même et aux confins immédiats de la ville qui devait, depuis, en s'agrandissant, nous prendre dans ses tentacules (les villes sont tentaculaires, dit on).

L'achat de la maison nous avait laissés sans un sou, mais je vendis d'autres brevets, les allemands avaient de l'argent à ne savoir qu'en faire à ce moment là. Des fonds américains, n'en doutez pas. Simple retour de flamme du dollar. Alors j'engageai un ouvrier qui devint vite bon opticien et je mis au point une certaine bi-loupe (loupe binoculaire), destinée à l'examen des diapositives en couleur. Je décris cette loupe en partie technique. J'écirai seulement ici que le boîtier était en matière plastique injectée et que le moule coûta un 1/2 million. Ce boîtier était bourré de prismes qu'il fallait tailler un à un. L'ensemble coûtait cher à construire. Peut-être, sans doute, aurais-je pu améliorer le prix de revient à la longue et faire de la construction en grande série à meilleur marché, mais le public ne m'offrit qu'un demi succès. Un demi succès correspondait à un échec puisque la vente n'était pas assez rapide pour payer à la fois la publicité indispensable et l'ouvrier.

Je trouvai donc une place de fonctionnaire à mon ouvrier, c'était là le comble de ses vœux et j'arrêtai la fabrication. Je vendis tout ce que nous avions construit et, de temps en temps, on me réclame une de ces biloupes que je ne peux plus fabriquer même en travaillant seul puisque ma main droite déformée par un accident du travail ne peut plus travailler au tour d'optique.

Si on fait les comptes d'une certaine façon on découvre que je n'ai rien perdu dans cette affaire de loupe puisque j'ai couvert mes frais. Si on compte d'une façon plus sensée on tient compte que l'entreprise a duré trois ans pendant lesquels je

n'ai guère pu faire autre chose. Pendant ces trois ans il a fallu manger, la perte a donc été très sensible.

La biloupe enterrée j'entrepris d'abord de travailler à du polissage optique pour les laboratoires des facultés des Sciences. J'engageai un apprenti qui se montra, lui-aussi, très adroit et mena à bien de menus travaux d'optique.--Je pensai à continuer avec lui la construction des prismes de biloupe.

Mais, sur ces entrefaites le dumping des japonais vint remettre tout en question dans l'industrie de l'optique photographique en France.

Pendant que travaillait mon apprenti, j'entrepris une reconversion totale de mes activités, en effet je prévoyais déjà l'effondrement de l'optique française. Il y eut à cet effondrement deux raisons.

D'abord la concurrence folle des japonais, qui vendent à perte une pacotille qui détruit notre marché, mais n'enrichit nullement les japonais. C'est tout juste si, là bas les ouvriers opticiens arrivent à ne pas crever de faim. Encore une bêtise, notre bêtise nous perdra. Il vaudrait mieux envoyer gratuitement aux japonais nos surplus agricoles que de les réduire à de telles extrémités pour simplement avoir à manger et très peu.

Ensuite, et ce fut le plus grave pour moi, le principal enseignement de nos facultés des Sciences autrefois, qui était l'optique géométrique et l'optique instrumentale, est de moins en moins enseigné; la mode aujourd'hui n'est plus à la géométrie, elle est à l'algèbre. La géométrie conduit à l'optique, l'algèbre conduit à l'électronique. A ce propos, on vient de me dire que la mode de l'algèbre commence à passer, maintenant on fait de la mathématique des ensembles, qui, elle ne conduit à rien du tout. Il paraît, d'après mes sources de renseignement, que ce genre de mathématique ne permet de résoudre aucun problème pratique. Je vous donne cette indication pour ce qu'elle vaut.

L'effondrement de l'optique, en tout cas, a bien eu lieu comme je l'avais prévu et ma reconversion dans l'imprimerie et l'édition a été une réussite. Pourvu que ça dure. Tout de même le goût de l'invention ne m'a pas lâché, mais un inventeur sans brevet et sans clients est bien peu de chose. Car il n'y a plus ni clients ni brevets. Examinons où en sont les choses de ce côté.

Les brevets. Breveter une invention a toujours été une entreprise difficile. En France la loi permettait de breveter n'importe quoi. Il paraît que cette loi française est devenue moins libérale et je n'ai pas pris la peine de me renseigner de plus près, peu soucieux d'apprendre l'étendu de mon malheur croissant. En tout cas, quelle que soit cette loi nouvelle, le brevet n'aura de valeur que dans le cas très précis où l'invention sera nouvelle, je veux dire dans le cas où l'idée n'aura fait l'objet d'aucune publication. Voici deux cents ans que des brevets sont déposés dans la plupart des pays et il existe en plus bien d'autres procédés de publication que les brevets. Actuellement il paraît chaque année un petit million de documents, tous prétendant publier une nouveauté technique. Sur quel pourcentage de chances puis-je compter, moi si petit, pour échapper à cette marée chaque jour grandissante. Les

machines électroniques n'arrivent même pas à s'y retrouver. Vous me répondrez que, jusqu'ici j'y suis arrivé. C'est vrai mais en échappant de bien peu. Le brevet du cyclope a failli sombrer devant un certain brevet anglais oublié depuis longtemps et qu'en tout cas je ne pouvais connaître. Il surnage grâce à un petit volet pare-lumière que j'avais disposé pour empêcher un certain rayon de passer ; le premier inventeur, qui n'avait sans doute jamais construit l'appareil, n'y avait pas pensé, et pourtant ce volet était indispensable. Il y a eu aussi, en ma faveur, le grand désordre qui a suivi la guerre et qui a aussi masqué certains rayons voyageurs.

Mais la résistance s'est organisée, la défense de l'industrie contre ce grand gêneur qu'est l'inventeur breveté, de panier percé qu'elle fut, devient mur de béton. Essayez donc actuellement, vous français, de prendre un brevet aux U.S.A. J'en ai obtenu trois dont un seul bon, qui ne m'a d'ailleurs rien rapporté. Il vous faudra d'abord verser une grosse somme, simplement pour déposer le brevet; une somme coquette simplement pour répondre à la première objection qui est de pure forme, la même somme pour répondre, si vous le pouvez, à la seconde objection qui est terrible, les machines électroniques ont joué et ont trouvé des objections valables. La troisième objection, si vous arrivez jusque là, vous la trouverez peut être amusante si vous êtes de bonne humeur, c'est une objection juridique et le droit américain est le plus abscons qui soit au monde et celui dont la terminologie est la plus obscure. A chaque fois j'ai répondu: "Je n'y comprends rien, expliquez vous." Cela n'a pas réussi à déconcerter l'adversaire qui n'a pas répondu mais m'a avisé que mon brevet serait refusé dans le délais d'un mois. Alors, à prix d'or (les attorneys ne se déplacent pas pour rien), j'ai envoyé mon représentant de Washington faire une visite personnelle à l'examineur officiel qui n'a rien voulu entendre pour accepter autre chose qu'un brevet fantôme sans la moindre valeur. Sauf une fois.

Cette fois là tout s'est passé comme je vous l'ai dit, mais il y a eu une surprise pour finir; malgré le refus formel, une de mes revendications, la meilleure, a été acceptée in- extrémis. Je n'ai jamais su par quel miracle. J'ai fait l'hypothèse suivante : un autre inventeur avait peut-être versé un pot de vin et on a cru que c'était moi. Je ne vois pas d'autre explication possible.

Vous avez le droit de déposer à nouveau le même brevet et de recommencer toute la procédure (au même prix) devant un autre examinateur et cela deux fois = trois procédures complètes. Si la troisième procédure est encore sans résultat, vous pouvez faire un procès devant la cour suprême des U.S.A.

Tout cela est très beau et justifie largement l'existence d'une statue de la Liberté éclairant le monde, dans le port de N.Y. mais, même si vous êtes millionnaire vous serez ruiné avant la fin du procès. La Liberté du port de N.Y. a dans une de ses mains un flambeau, dans l'autre main elle a un sac d'écus.

C'est bien simple. On ne veut accepter qu'un très petit nombre de brevets déposés par des citoyens américains. Quand aux étrangers on les tolère à peine à l'étranger, mais qu'ils viennent aux U.S.A. serait un abus flagrant.

Les allemands ont compris très vite, ils pratiquent une politique analogue sous une autre forme. L'examineur répond à vos meilleures idées et aux plus originales qu'elles n'apportent aucun progrès à la technique considérée et cela sans donner les raisons de l'opinion ainsi déclarée. Il n'existe aucune réponse possible.

En Suisse il y a entrée libre, mais les formalités sont extrêmement coûteuses et il faut verser chaque année beaucoup d'argent, que le brevet rapporte ou non. Il y a peu de chance qu'il rapporte, le pays est trop petit et ce qui vient de France est toujours considéré comme suspect.

En Angleterre, tout au moins jusqu'à ces dernières années, l'examen était parfaitement honnête, coûteux mais honnête, le malheur est que, dans ce pays on n'aime pas les nouveautés, je n'ai jamais réussi à en placer une dans l'industrie anglaise, même celles qui marchaient le mieux ailleurs, c'est une des raisons de la décadence actuelle de l'industrie anglaise.

En France le brevet est très peu coûteux à déposer et pas trop coûteux à entretenir. Du temps où j'en déposais il n'y avait pas d'examen préalable ; on ignorait les antériorités s'il y en avait, ce qui présentait beaucoup d'avantages, la plupart des clients les ignorant tout aussi bien que l'inventeur lui-même. Malheureusement les fabricants français n'avaient pas la moindre confiance dans les inventions faites par des français. Pour qu'une idée soit bonne il fallait qu'elle revienne d'Allemagne ou d'Amérique. Tout le monde connaît ce défaut des français qui ne date pas d'hier. Mon procédé était donc celui-ci, je déposais un brevet français dont j'envoyais copie aussitôt à mes clients allemands avec qui je traitais au meilleur compte, c'est à dire dans des conditions très avantageuses pour eux et je laissais le soin à ces clients de faire les frais et les formalités nécessaires ensuite pour les brevets étrangers. J'ai ainsi prêté serment deux fois devant le consul des U.S.A. à Marseille pour des demandes de brevets faites par des allemands en mon nom, et il existe peut-être deux autres brevets américains à mon nom que j'ignore, en plus des trois qui m'appartiennent, tout cela sans doute sans bénéfice pour personne sinon pour le trésor américain.

Cette façon de faire n'est plus possible, mes clients allemands n'ont plus le sou, en tout cas plus d'argent à gâcher en pure perte.

Mais je n'ai plus même l'occasion de déposer des brevets. En effet mes études de ces dernières années ont seulement porté sur le perfectionnement des techniques d'emploi de certaines machines et sur le perfectionnement des tours de main utiles à l'exercice de mes deux dernières professions. D'abord je me suis consacré au polissage optique, enfin à l'imprimerie offset. J'ai trouvé beaucoup de trucs nouveaux. Ces trucs seraient brevetables, mais il me serait impossible de faire respecter mes monopoles. N'importe qui, connaissant ces trucs, peut les employer dans le secret de son atelier ou laboratoire sans que je puisse venir et lui demander de me verser une redevance. L'objet fabriqué ne porte pas la marque de mon tour de main. Pourquoi alors faire les frais d'un brevet ? Je n'en dépose plus et n'ai pas tort. Ces tours de main, je les utilise moi-même, mais je ne suis pas exclusif et cha-

cun peut en profiter pour vu qu'il soit assez intelligent pour acheter, lire et comprendre mes manuels.

Ma dernière idée, je la trouve très amusante, c'est que je suis facile à amuser, est le moyen d'imprimer en caractères Braille sur ma machine à imprimer et cela a meilleur marché que pour l'imprimerie ordinaire. Il est fortement question, mais seulement question, de me faire imprimer la Bible de cette façon. Ce n'est pas une petite affaire, c'est même une grosse affaire, une rente, car ce ne serait pas terminé en un jour. Et je ne risque pas, ce faisant d'être condamné pour infraction aux bonnes moeurs, bien que la Bible con-tienne bien des passages scabreux et immoraux; mais il y a, en quelque sorte prescription.

Le dernier procédé dont je viens de parler n'a pas encore été publié, j'attends d'avoir terminé l'impression de la Bible.

XLIV

Il est, bien entendu, totalement sans intérêt pour vous d'apprendre que mon fils vécut son enfance dans le jardin de Montpellier, heureux comme un enfant dans un jardin, suivant un dicton bien choisi. Il y avait, dans ce jardin un peaurouge et un cow-boy dans les broussailles derrière chaque arbre (influence américaine indiscutable), et Dieu sait que les broussailles ne manquent pas dans ce jardin. Nous laissons la nature tranquille et elle en profite. Les grands arbres sont de plus en plus grands, les pruniers sauvages donnent des fruits succulents, les pommiers grandissent, ils produiront un jour, nos cerisiers sont les premiers à fructifier dans la région. Enfin tout est bien et beau. Je n'ai donc plus rien à vous raconter d'intéressant, à moins que, le temps passant, je retrouve des anecdotes dans ma mémoire ou qu'il m'arrive de nouvelles aventures. Alors je les rajouterai ci-dessous en post-scriptum. Quelques pages tout de même sur l'avenir limité que je prépare maintenant pour moi-même en attendant la mort.

XLV

J'ai l'intention de fonder une petite maison d'édition artisanale. Il y déjà plus de cinq ans que j'y travaille, mais j'estime qu'il me faut encore dix ans de bonne santé et d'activité réduite pour mener ce projet à bien, C'est beaucoup demander. On verra.

J'ai déjà édité trois livres, le premier je l'ai écrit, composé et imprimé moi-même, à titre d'apprentissage car on apprend à tout âge. Résultat, il est fort mal imprimé et c'est normal pour un apprenti. Je comptais en vendre 25, j'en ai vendu 500 et, si la vente s'est singulièrement ralentie, elle continue toujours. Bientôt il faudra faire une réimpression, je tâcherai d'en profiter pour améliorer un peu la présentation.

J'ai imprimé ensuite un second livre, toujours par le même procédé en faisant tout moi-même, mais pourtant, cette fois je ne suis pas l'auteur, cet auteur est

un jeune ouvrier qui l'a écrit quand il était garde mites pendant son service militaire, le titre est "Manuel du Fraisage sur métaux". Ce livre à eu une destinée qui m'a rempli d'étonnement. J'ai des raisons de supposer que les éditeurs passent leur temps à être étonnés par la destinée de cette espèce d'animal qu'on appelle un livre. Tous les professeurs de fraisage des collèges techniques français ont acheté ce manuel, tous sauf exception rare. C'est tout de même une bonne garantie de la bonne qualité du livre. Mais, toujours sauf exception rare, aucun ouvrier ne l'a acheté, même les élèves directs des professeurs en question. Il y a deux explications possibles.

1- Les ouvriers ne savent pas lire.

Ouvrier, mon frère ouvrier, si tu veux conquérir le monde, Commence par apprendre à lire.

2- Les professeurs susdits ont rédigé un cours de fraisage d'après le livre, ont fait passer au duplicateur ce cours et l'ont distribué gratuitement à leurs élèves. Choisissez entre ces deux explications, ou trouvez en une troisième.

Ensuite j'ai fait un essai malheureux, heureusement peu coûteux. J'ai demandé à un certain nombre de spécialistes de rédiger pour moi des articles très étudiés sur le fondement des sciences et de la technologie, mais des articles tenant en quatre pages. J'avais remarqué qu'en science comme ailleurs, c'est toujours le fond qui manque le plus. Et je tâchai de vendre ces feuilles aux étudiants (0,60 franco). Je dus constater alors que les étudiants ne savaient pas lire plus que les ouvriers . J'ai renoncé.

Enfin, il y a peu, j'ai édité un Dictionnaire du Petit Offset (manuel d'imprimerie par le procédé du petit offset, mais disposé par ordre alphabétique. Il est encore trop tôt pour que je puisse me faire une opinion, de même ce livre a déjà couvert trois fois ses frais.

Mes mémoires vont suivre; après, peut-être il y aura une réédition des voyages de Gullivert; encore après il est question d'un ouvrage sur Galilée par un de mes amis savant historien... nous verrons plus tard.

Que dire de la profession d'éditeur ? On peut. en dire beaucoup de choses, je me limiterai à ce qui va suivre.

Les maisons d'édition autrefois, étaient toutes artisanales, on ne disait pas un éditeur, on disait un libraire. Eh bien, je suis un libraire dans ce sens du mot et j'ai acquis, à tort ou à raison, la certitude que l'ancienne formule était la seule bonne, la seule bonne pour les premières éditions des livres.

Qu'il existe des usines à livres, oui certes et la fonction est enrichissante pour la civilisation, mais seulement pour les n-ièmes éditions, pour les livres réédités et non pas pour les livres nouveaux. Qu'on édite en grand, an très grand nombre, les livres qui ont eu du succès, qui ont fait leur preuve, rien de mieux: le "livre de poche" est fait pour ça et remplit très bien et très utilement son office de vulgarisation de la pensée, si tant est que la pensée peut être vulgarisée (Dieu que ce mot de "vulgarisation" est mal choisi !).

Mais la naissance d'un livre, sa mise au monde, doit être entourée de plus de soins et de plus de précautions. Examinons la chose de plus près.

Quand un gros éditeur, tels qu'ils existent à notre époque choisit des manuscrits pour les éditer il est obligé, obligé nécessairement, sous peine d'aboutir à la faillite, de choisir des livres à grand tirage probable; sans cela il risquerait de ne même pas couvrir les frais de papier. Il faut donc à notre gros éditeur, sacrifier le bon goût au goût de la masse : de là à flatter les mauvais instincts du public il n'y a qu'un pas et ce pas est vite franchi. Cela nous conduit aux histoires de gangsters (pan-pan, pan-pan). On peut aussi systématiquement publier des livres vides comme des balles de ping-pong, ceux là au moins ne mécontenteront personne et les liseurs aimant lire, et lire n'importe quoi pour occuper le vide de leur esprit, les liront tout de même parce qu'ils ne trouveront pas autre chose à lire et parce qu'il faut bien occuper le temps perdu. C'est là encourager et entretenir la médiocrité générale. La médiocrité des auteurs d'abord, celle des lecteurs par la même occasion. Le résultat est déjà là: les élites ne lisent plus parce qu'elles ne trouvent rien de bon à lire, et ce sont les élites qui encourageaient autrefois le lecteur médiocre. Il n'y a plus de lecteurs moyens, les lecteurs médiocres regardent la télévision. Mais la télévision leur manquera bientôt : elle devient de plus en plus stupide. Bientôt il ne restera plus, pour occuper l'esprit, qu'à courir les routes à la recherche d'un accident d'auto. Le suicide compliqué d'assassinat va devenir la seule occupation intellectuelle de la fameuse civilisation des loisirs.

Une fois le livre imprimé il faut le vendre et le gros éditeur devra forcer le vente par tous les moyens y compris certaines publicités de mauvais aloi . Même si on doit constater que le livre est décidément mauvais, il faudra pousser la vente tout de même, il faut que le tirage soit liquidé, si bien qu'il faudra faire plus de publicité aux mauvais livres qu'aux bons.

Un artisan éditeur est placé devant un problème beaucoup plus facile à résoudre. Une vente d'un millier de volumes couvre largement les frais et permet même de vivre modestement. Or une vente aussi modeste est presque certainement réalisée sur la simple foi du titre, même si le livre n'est pas une réussite, même s'il ne touche qu'un petit public. Si, par chance ou par mérite, le livre réussit, il sera toujours possible à l'artisan de conclure un arrangement en participation avec un collègue plus gros et de faire imprimer rapidement une nouvelle édition cette fois en grand nombre, la première réussite garantit la vente certaine.

C'est évident, mais il y a plus; les auteurs ont un besoin impérieux d'être et de rester en contact direct avec leur éditeur. La grande usine distribue les manuscrits à des lecteurs anonymes qui lisent à toute vitesse, donnent un avis en quelques lignes et passent à un autre manuscrit. L'ouvrage est accepté ou refusé sans discussion possible. Un auteur refusé plusieurs fois, abandonnera la littérature, quand il aurait suffi parfois d'un tête à tête avec l'éditeur pour que les défauts soient rectifiés et pour que le livre en question devienne bon. Et cette collaboration, l'auteur n'est pas seul à en bénéficier, l'éditeur peut en faire son profit.

Eh puis, un éditeur, ça n'a pas toujours le même âge que l'auteur. Les vieux ont besoin d'entretenir des relations avec les jeunes pour ne pas s'encroûter. Quand aux jeunes... croyez moi jeune homme, il y a des choses que vous ignorez encore.
(Fin de la partie mémoires)

TECHNIQUE

Partie technique-Préalable

L'époque dans laquelle nous vivons oblige chacun de nous à connaître un peu de science et beaucoup de technique. Le temps où les romans et les mémoires ne traitaient que de psychologie folâtre est dépassé et largement dépassé. Si les auteurs ne s'en sont pas encore aperçus ce n'est pas de ma faute, en tout cas moi j'en ai pris conscience depuis long temps.

J'ai réuni les articles de cette partie technique en fin de volume au lieu de les répartir dans le courant de l'ouvrage, pour ne pas gêner par trop une certaine catégorie de lecteurs qui ont réussi à se donner des oeillères et arriver à vivre à la fin du XX^{ème} siècle comme on vivait au XVII^{ème} . Si vous faites partie de cette catégorie de gens, j'estime que vous avez bien de la chance, mais je vous conseille de ne pas lire ce qui va suivre.

Pourtant feuillotez rapidement les pages en attrapant un mot par ci par là. Il est possible que ce rapide examen vous fasse découvrir plus de choses intéressantes pour vous que vous ne vous l'imaginez.

L.D.

La Méthode de l'Invention

J'ai écrit là dessus un petit livret épuisé qui n'a intéressé personne. On a eu bien raison : l'inventeur est un damné de la terre. Laissons-le dans son enfer.

Je viens d'en réimprimer 50 exemplaires. Franco :2,00 F

La Méthode de la Recherche

Je n'ai jamais fait de recherches et encore moins de découvertes. C'est pour-quoi je vais en parler savamment.

Il paraît que ce genre de travail rapporte beaucoup d'argent à tout le monde, je n'en crois rien. La recherche, en tout cas permet à un grand nombre de gens de vivre heureux sans trop se fouler. Que ces gens ne trouvent absolument rien, sauf exception tout à fait extraordinaire, n'a aucune importance.

Mais en quoi consiste la méthode scientifique dont tout le monde parle mais dont on ne trouve nulle part la définition ? Elle se résume en trois mots ou à peu pris, les voici:

Base : La Science.

Moyen : L'intuition inventive.

Contrôles : De multiples expériences répétées.

Tout le monde sait ce qu'est la Science, je ne le répéterai pas ici, je conseille seulement de ne pas l'apprendre en trop grande quantité, on pourrait perdre de vue le fait qu'elle n'existe que comme moyen et non pas comme but. Il ne faut pas la confondre avec l'érudition.

L'intuition inventive. J'en ai beaucoup parlé dans la plaquette que j'ai imprimée sous le titre de "Méthode de l'Invention". Je rappellerai seulement ici qu'on acquiert le pouvoir d'une bonne intuition inventive par une longue pratique artisanale. On ignore trop que Galilée était un artisan exploitant, d'abord fabricant de compas, ensuite de lunettes. Elles portent son nom, non pas parce qu'il a jamais prétendu en être l'inventeur, mais parce que c'est sa firme qui fabriquait les meilleures. Galilée était aussi professeur de mathématiques, à cette époque les mathématiques se réduisaient à peu près à la seule géométrie, cela lui a donné la base scientifique qui lui était nécessaire.

Les contrôles expérimentaux. Tout le monde sait de quoi il s'agit .

La CRISE de 1930

Avant d'entrer dans le détail des faits, il faut connaître le mécanisme de la circulation fiduciaire. C'est très simple.

Il y a deux chapitres. Le premier est la circulation du papier monnaie : le billet de banque, la devise, gagés en principe sur l'or des banques nationales.

Le second chapitre, c'est la circulation des TRAITES appelées aussi lettres de change, en principe gagées sur les marchandises détenues en magasin par les commerçants et les entrepreneurs.

Le papier monnaie circule surtout dans le public, la lettre de change circule surtout dans les banques, rarement entre entrepreneurs, le public la connaît mal ou même pas du tout. Voici, en gros le fonctionnement de cette espèce de monnaie. j'en ai déjà touché un mot, mais il vaut mieux que je le répète ici. Un acheteur paie sa dette fictivement avec une traite payable à fin Février, valeur en marchandise sur laquelle il inscrit le mot "accepté" et sa signature. Le vendeur reçoit la traite acceptée, signe lui-aussi, ce qui l'engage, au même titre que son client, sur la valeur des marchandises qu'il détient de son côté. Le montant de la traite est ainsi couvert deux fois.

Le vendeur se présente à sa banque qui lui verse immédiatement la somme correspondante ou l'inscrit à son crédit et le commerce continue à fonctionner en l'absence de numéraire.

Tout va comme sur des roulettes en période d'expansion. La marchandise y conserve sa valeur et couvre bien le montant des traites. D'ailleurs les acheteurs, qui gagnent normalement leur vie, paient fidèlement le montant de leurs dettes au "fin Février" que j'ai supposé, cela parce qu'ils ont eu le temps de vendre la marchandise et de récupérer l'argent nécessaire.

Mais vient une période de récession. Les marchandises ne trouvent plus preneur et l'acheteur ne peut plus payer. Comme le phénomène a un caractère général, il y a panique et toutes les banques à la fois refusent d'escompter de nouvelles traites. C'est "la crise", tout le système fiduciaire du commerce s'arrête de fonctionner. Voilà ce qui s'est produit aux USA en 1929. De là la panique a gagné l'Europe quelques mois plus tard.

Le remède est bien connu maintenant, il était d'ailleurs déjà connu en 1929 car ce n'était pas la première fois que le même phénomène se présentait, mais il n'était connu que des économistes et à cette époque on n'avait guère confiance en eux. Les hommes politiques, gens peu instruits, et tout particulièrement le président des États Unis, ignoraient totalement l'existence du remède que je vais indiquer. Ils ne voulaient absolument pas croire un mot de ce que leur disaient les économistes, et Hoover, dont la belle tête d'abruti têtue est très caractéristique, fut le premier à refuser d'appliquer le cataplasme salvateur.

Pour trouver le remède, il suffit de remarquer que la marchandise qui gage les traites existe toujours et qu'elle ne risque pas de perdre de sa valeur. En effet les marchandises périssables sort toutes des aliments et les crises ne touchent pas les commerces alimentaires puisqu'il faut bien manger. Là il ne peut y avoir récession.

Pour éviter les crises l'état doit intervenir en battant monnaie et en organisant de grands travaux d'intérêt public. Il ne s'agit pas d'une inflation proprement

dite, puisque cette monnaie reste gagée sur les marchandises et sur la valeur des constructions suite des grands travaux. Cette monnaie. sera employée d'abord à ré-escompter les traites en les prorogeant de plusieurs mois, ce que les banques refusent de faire en dehors d'une garantie de l'état. Ensuite viennent les grands travaux qui résorbent la récession. C'est Roosevelt qui devait opérer de cette façon (travaux de le Minnesota-Valey). La guerre qui suivit peu de temps après y compléta l'opération de relance. Mais si les guerres résorbent bien les récessions, elles ne créent aucun gage valable, seulement de la marchandise détruite aussitôt. Après les guerres la situation se dégrade de nouveau des que les destructions sont réparées.

Il existe d'autres causes déterminantes pour les crises, l'une des plus dange-reuse est l'habitude de la "cavalerie". Ce terme argotique désigne l'opération suivante. Un vendeur sans marchandise se met en rapport avec un acheteur sans be-soin. L'un accepte une traite pour l'autre, traite qui est escomptée par une banque, l'argent ainsi dégagé constitue un capital que se partagent nos deux amis. S'ils sont adroits et que les affaires marchent bien, ce capital peut leur permettre de faire de bonnes affaires et de se dégager à la date voulue. La plupart du temps il n'en est rien, surtout en époque de récession, alors l'adresse des plus adroits ne suffit pas, l'argent est mangé et la banque perd son argent ce qui ne lui plaît pas du tout : elle devient plus dure pour le client qui se présente ensuite.

C'est par des procédés de ce genre que les particuliers peuvent créer une in-flation monétaire comme les états.

Mais qu'est-ce donc que l'inflation ? C'est une création de monnaie sans contre partie en marchandise. Par exemple, un état peut imprimer des billets pour payer des fonctionnaires totalement inutiles, n'accomplissant aucun travail rentable. Le travail des fonctionnaires utiles est créateur, celui des fonctionnaires inutiles, non seulement ne crée rien mais est destructeur.

Comme en Amérique, le gouvernement français, bien loin de favoriser le ré-escompte des lettres de change par le Banque de France, coupa les crédits totale-ment. D'autre part il n'entreprit aucun travaux. Les besoins de logements se fai-saient singulièrement sentir, il aurait fallu intensifier les effets de la loi Loucheur; on la mit en sommeil. La guerre, qui devait être déclarée par le France en 1939, s'annonçait déjà, il aurait fallu la préparer, cela seul aurait suffi à relancer l'écono-mie qui était bien moins touchée en France qu'en Amérique. Rien ne fut fait. Il y eut, devant le désastre, inertie totale du gouvernement français qui se montra tout à fait stupide. Les gouvernements des autres pays se sont montrés tout aussi stupides ce qui ne nous excuse pas.

En ce moment, en 1968, aujourd'hui où j'écris ces lignes, toutes les condi-tions d'une nouvelle crise sont réunies, récession et cavalerie. Cette cavalerie a beaucoup fleuri a cause des menaces de faillite qui affolent tout le monde. Je ne prétends pas que les membres de notre gouvernement actuel soient plus intelligents que ceux d'autrefois. Pourtant il s'agit de "technocrates" comme on dit, c'est à dire

que, parmi eux on trouve quelques techniciens des sciences économiques. Ils sont d'ailleurs mieux outillés que leurs prédécesseurs en matière de statistiques depuis l'invention des machines électroniques. "CAVEANT CONSULES" (prière de ne pas traduire par : les ministres sont des caves mais par "les ministres veillent au grain"). Espérons que cette fois ils arriveront à éviter une catastrophe. Ils ont devant eux une situation fragile ; l'or monte, ce qui veut dire que la confiance dans notre monnaie fléchit, cela ne facilite pas les choses.

LE BROMURE et la drôle de guerre

Je classe dans la partie technique une observation que je fis au début de ma vie militaire, pendant mon service d'abord et que je renouvelai au début de la guerre de 39 .

Quand un homme passe d'une vie casanière; telle que la nôtre dans un pays civilisé, à la vie physique intense telle que la vie militaire, même la vie de caserne, même la vie perdant la drôle de guerre; ses besoins sexuels sont annulés immédiatement et pendant tout le temps qu'il faut à cet homme pour s'accoutumer à sa vie nouvelle. C'est ainsi que je n'éprouvai aucun désir féminin pendant les premiers six mois de mon service militaire. Il en fut exactement de même pendant, les trois premiers mois de la guerre, je n'en étais plus à m'étonner, mais je voyais qu'il en était de même autour de moi chez tous mes camarades. C'est ainsi que naquit dans la troupe cette légende qui fit un bruit énorme: "l'intendance met du bromure dans le vin que nous buvons !!!".

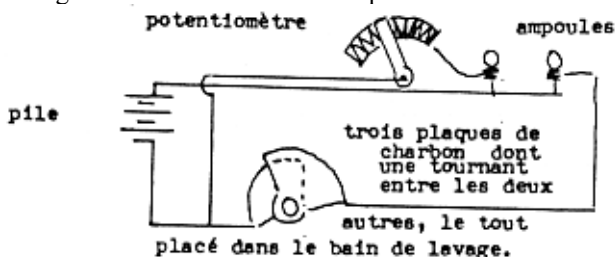
Je savais bien que la raison du phénomène n'était pas là, puisque je ne buvais pas de vin et que j'étais frappé par l'épidémie comme tout le monde. D'autre part le bromure de potassium est-il un anti-aphrodisiaque ? Non, on en donne comme calmant nerveux et il n'est même pas certain que ce produit ait la moindre activité quelle qu'elle soit. On abandonne de plus en plus son emploi

Autres expériences. Dans le cours de ma vie il m'est arrivé plusieurs fois, tout a fait en dehors de mer expériences militaires, de fournir des efforts physiques importants pendant des périodes assez longues. A chaque fois j'ai constaté une baisse de mon activité sexuelle.

Système électrolytique pour l'appréciation de la quantité d'hyposulfite résiduel dans les eaux de lavage des papiers et des clichés photographiques. Non breveté.

On sait ou on ne sait pas que les ampoules électriques à incandescence, au voisinage de leur extinction sont sensibles à d'infimes variations de voltage, d'où le schéma suivant décrivant un instrument capable de déceler des quantités infimes de

sels dans les eaux de lavage. On voit sur le schéma que ce système est simple et peu coûteux, il n'en permet pas moins de se rendre compte du moment exact où l'eau de lavage a terminé son travail. cela permet des économies de temps et d'eau.



Fonctionnement : avec le potentiomètre, on amène l'ampoule de gauche à la limite de son extinction. On règle les plaques de charbon pour qu'il en soit de même dans l'eau pure, relativement pure, du service d'eau, pour la lampe de droite. On immerge les objets à laver; alors l'ampoule de droite s'illumine en grand. On laisse couler l'eau de lavage jusqu'à ce que l'ampoule s'éteigne ou à peu près, en tout cas jusqu'à ce que l'intensité de son éclairage soit identique à celle de l'ampoule témoin dont l'existence n'est d'ailleurs pas absolument indispensable. Employez des ampoules rouges, ça existe.

Avant que la vente commence à démarrer, la guerre survint et arrêta tout. Je n'ai pas repris cette exploitation après la guerre.

On peut simplifier en supprimant l'ampoule de gauche et le potentiomètre

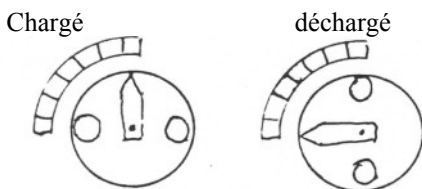
On peut employer du vernis rouge dit pour lampes qu'on trouve chez tous les droguistes.

Balance Hydrostatique pour les accumulateurs électriques

Autre étude. Le seul moyen connu de mesurer à chaque instant la charge des accumulateurs électriques au plomb est de connaître la densité de l'électrolyte.

Cette mesure avec une pipette est fastidieuse et personne ne la fait jamais. Il faudrait des bacs transparents, on en fabrique aujourd'hui à bon marché, et dans chaque accu une de mes balances. Alors un simple coup d'oeil renseignerait sur la densité et par conséquent sur la charge. Publié à l'époque, dans le bulletin de la société des physiciens, un article rend compte de l'étude que j'en ai faite. Cet article a passé inaperçu comme c'est le cas pour tous les articles publiés dans les revues techniques officielles qui ne sont lues que par des professeurs, mais par aucun fabricant apte à en tirer une application quelconque. Je ne pouvais songer à exploiter cela moi-même et, comme les chances de vente d'un brevet étaient faibles, les bacs transparents à bon marché n'étant pas alors dans le commerce, je n'ai déposé aucun brevet.

Bulletin de l'Union des Physiciens Juin-Juillet 1934, calculs faits par Bouasse.



Soit une roue montée sur pivots, roue de très faible épaisseur, elle porte deux petits volumes A et B qui se font équilibre et ont donc même poids dans l'eau acidulée quand l'électrolyte est à sa densité maximale. Mais ces deux masses n'ont pas la même densité l'une que l'autre. Si l'accu se décharge, la densité de l'électrolyte baisse fortement et la roue (le fléau) tourne et la position de la pointe de la flèche donne la mesure de la charge. Quand l'accu viendra à s'user, la flèche ne pourra plus remonter à la verticale. Il ne faudra pas ajouter d'acide sauf remise en état de l'accu par un spécialiste et seulement si cette remise en état est possible. Pour les automobiles le mieux est de ne pas intervenir du tout. Les accus d'auto actuels peuvent durer quatre ans si ils sont bien entretenus, ils sont alors largement amortis. Mon peson permettra de contrôler cette usure et de faire l'échange à temps avec un neuf pour éviter la panne sèche.

L' ENSEIGNEMENT et sa REFORME

Cet article contient des idées dont le principe me parait bon. Mais je n'ai ni le loisir ni la compétence nécessaires pour mettre ces idées au point. C'est pourquoi je me borne à recopier un brouillon en lui laissant sa forme chaotique.

Notre système d'enseignement date des collèges des Jésuites fondés à la fin du XVI^{ème} siècle. Les versions latines, laborieusement sélectionnées pour le petit Descartes et ses camarades au collège de La Flèche, sont toujours les mêmes que traduisent nos lycéens d'aujourd'hui. Les jésuites enseignaient le latin parce qu'ils ne savaient pas autre chose et nullement parce que cette langue possède une vertu enseignante particulière. D'ailleurs ce latin n'est pas du latin. Les Romains ne connaissaient pas la virgule; leur langue est totalement déformée par le nombre gigantesque de virgules que les jésuites y ont introduites, pas toujours à l'endroit où il aurait fallu les mettre. Quant à la morale qu'on apprend en traduisant ces versions elle sent très mauvais, les Romains ne vivaient nullement d'une façon édifiante. Ce ne sont que massacres et crimes de tout genre, incestes et autres joyeusetés de même farine.

En plus du latin dans les collèges jésuites, on enseignait la rhétorique, technique de l'éloquence (ne pas confondre avec la littérature) art dans lequel les jésuites ont toujours été d'excellents maîtres. A part cela les jésuites, ne sachant rien ne pouvaient rien enseigner. Tout de même, les élèves qui le demandaient pou-

vaient apprendre les langues étrangères, quelques jésuites avaient beaucoup voyagé. Des répétiteurs venus de l'extérieur enseignaient aussi quelques rudiments d'arithmétique qu'on connaissait à peine à l'époque et les éléments d'Euclide.

Les jésuites ne voulaient à aucun prix enseigner l'histoire qu'ils considéraient à juste titre comme démoralisante. L'histoire sainte était considérée elle même avec méfiance à part le catéchisme.

Aucune sanction ne terminait les études, aucun bachot sinon une bénédiction.

A cet enseignement, qui, comme on le voit, était très limité, les jésuites joignirent, au cours du XVII^{ème} siècle quelques études plus mondaines parce qu'ils s'étaient rendu compte que leurs élèves, qui étaient tous de jeunes nobles, paraissaient tout de même trop sots dans les jardins de Versailles. On se résolut, après beaucoup d'hésitation, à enseigner des rudiments de mythologie. et à faire lire les grands classiques français quand ils avaient rapport avec l'histoire sainte.

Les études étaient terminées à l'âge de 16 ans, à moins de vocation ecclésiastique. Descartes termina ainsi ses études et devint officier de carrière, qui était la profession normale d'un jeune gentilhomme de petite famille. Cette durée d'étude qu'on considérerait à l'heure actuelle comme scandaleusement écourtée, ne paraît pas avoir entravé le développement intellectuel du jeune Descartes; elle paraît même avoir été singulièrement bénéfique. C'est qu'à l'âge de 16 ans (âge mental), tous les psychotechniciens vous le diront, un homme est fait. Si on a réussi à cet âge, à lui donner le goût du travail efficace, il continuera à travailler efficacement toute sa vie. Si, au contraire, l'entre-prise a échoué, elle n'a plus aucune chance de réussir.

Vous pouvez conclure ce que vous voudrez de ce que je viens d'écrire. Moi j'en tire l'enseignement suivant.

Un examen très approfondi auquel seraient soumis les enfants à l'âge de 16 ans très environ, aurait un intérêt de renseignement pour les tiers et autoriserait une classification des individus, ce qui permettrait de les aider à se diriger dans la vie. Je ne parle pas, bien entendu, d'un examen analogue à notre bachot, qui est une dérision, mais d'une étude longue et approfondie de chaque individu. Mais cet examen ne doit en rien faire figure de sanction, simplement une constatation. Cet examen doit être le dernier, aucun autre examen ni aucun concours, passé la 16^{ème} année, n'a plus aucun sens. Un fruit sec est déjà fruit sec à seize ans, un grand génie est déjà grand génie, rien n'y changera rien.

La suite de l'enseignement doit consister à mettre à la disposition de tous et de chacun les possibilités d'apprendre et cela avec les loisirs utiles pour le faire et dans la plus entière liberté; ceux qui voudront en profiter le feront sans que rien ne les y oblige, les autres feront de leur côté ce qu'ils pourront faire, sans doute peu de chose, mais les nécessités de la vie les obligeront bien assez à accomplir les tâches obscures auxquelles ils sont destinés.

Quant au jugement à porter sur les hommes en fin d'étude, je veux dire le jour où eux-mêmes auront décidé d'entreprendre une carrière, on le fera sur la valeur des tâches accomplies déjà dans leur laboratoire d'étude ou leur atelier Il y a déjà le "salut par des oeuvres", il y aurait le choix suivant les oeuvres

Mais il y a autre chose que je dois dire pour me faire bien comprendre. Il n'est pas question dans mon esprit d'entretenir les jeunes hommes à partir de 16 ans, et pour le reste de leur vie, à titre d'étudiant perpétuel. Chacun devra travailler utilement, ceux qui s'estimeront incapables de continuer des études travailleront à plein temps, les autres disposeront des loisirs utiles pour continuer leurs études, mais seulement pour une part de leur temps, le reste de ce temps, la part la plus importante de ce temps, sera employé dans l'exercice d'un métier utile, ce qui leur permettra de vivre honorablement mais surtout de rester les pieds sur la terre en contact permanent avec la réalité de tout le monde.

La caste des enseignants telle qu'elle a fonctionné depuis les jésuites et telle qu'elle fonctionne encore, n'a jamais pris conscience du travail qu'elle avait à faire. Il aurait fallu adapter le genre d'enseignement aux besoins de l'époque à chaque changement d'époque ; or l'enseignement en est toujours au même point ; je veux dire que les bases n'ont jamais changé, pour la même raison que les routes d'aujourd'hui suivent toujours le tracé des sentiers de chèvres du néolithique, parce que personne n'a jamais eu la volonté de bouleverser un peu les habitudes au nom de la raison.

On a d'abord copié exactement les jésuites pendant un siècle et demi, ensuite on a ajouté. On a ajouté beaucoup, on a ajouté d'abord l'arithmétique à une mauvaise époque de l'arithmétique, où on la connaissait encore très mal, cela a donné les programmes de l'enseignement primaire actuel, qui sont à réformer de fond en comble: la règle de trois est une monstruosité, etc. On a ajouté l'enseignement de la grammaire qui est une monstruosité aussi. La grammaire, intéressante pour le programme de l'agrégation, ne vaut rien pour l'enseignement primaire, elle a fixé la langue dans une forme qui fait rigoler le monde entier. Cet enseignement est à supprimer totalement. Laissez la langue évoluer d'elle même, elle évoluera lentement mais bien. De quoi vous mêlez vous messieurs les instituteurs et professeurs du secondaire ?

On a ajouté l'enseignement de l'histoire, dont les jésuites ne voulaient pas, aussi à une mauvaise époque de l'histoire, à une époque où on ne connaissait que les dates des grandes batailles. Seule l'histoire des civilisations présente un intérêt pédagogique. Tout le monde le sait maintenant, ce qui n'empêche pas de toujours seriner les mêmes âneries. Les mauvaises traditions ont la vie dure.

Enfin on a enseigné la physique et les mathématiques, tout cela par dessus tout le reste. Tout de même, on s'est aperçu un jour que cet ajout était contradictoire avec le reste. Maintenant on sépare le latin des sciences dites exactes. La moitié des élèves restent en somme chez les jésuites, à l'autre moitié on administre les

sciences, les Sciences avec un grand S, c'est à dire ce qu'en connaissent nos scolastiques actuels.

Un petit mélange subsiste sur certains points. Aux littéraires on enseigne un peu de mathématiques. Ils détestent ça et se dépêchent de tout oublier à la première occasion. Aux scientifiques on enseigne toujours les grands classiques français qu'ils vomissent. Par dessus cet enseignement, on trouve deux langues vivantes, ce qui est trois fois trop.

On voit aussitôt que c'est le désordre total, irrémédiable. Nos jeunes français, qui, pour la plupart, n'ont pas l'esprit aussi vaste que le jeune Descartes, il s'en faut de beaucoup, tirés à hue et à dia, se défendent comme ils peuvent mais toujours sans grand succès. Certains, les plus courageux, ceux dont on aurait pu faire quelque chose, se tuent au travail, mais n'aboutissent qu'à une stérilisation définitive, ce seront des fruits secs ? Les autres s'en foutent (au sens étymologique du mot) et deviennent bêtes.

Le système actuel impose une telle somme de travail intellectuel que les enfants n'ont même pas le temps de jouer, encore moins de pratiquer les sports. Ils se réfugient dans la masturbation, qui n'épargne pas toujours les filles, pour dépenser le surplus de leur activité physique inemployée. Drôle de soupe de sûreté.

Que faut-il faire ? Que faudrait-il faire ? Que faudrait-il faire qu'on ne fera pas ? Au lieu de toujours triturer, allonger ou raccourcir, le programme des collèges jésuites, il faudrait reprendre tout à partir de zéro, à la lumière des truismes suivants.

1° Exclure de l'enseignement de mémoire tout ce qu'on sait parfaitement devoir s'effacer de l'esprit des enfants lorsqu'ils seront devenue des hommes.

2° Remplacer la culture archaïque, actuellement basée sur l'étude des langues moires, par une autre culture générale prenant elle aussi sa source dans l'antiquité mais construite sur l'histoire des sciences et celle de notre civilisation technique.

3° Enfin il faudrait supprimer totalement l'enseignement des Beaux-Arts (et la littérature est un des Beaux Arts). Les Arts s'apprennent et il faut même une énorme quantité de travail pour arriver à y devenir expert, mais ces arts ne s'enseignent pas. On voit la nuance; apprendre et enseigner sont deux mots qui n'ont pas le même sens. Le seul enseignement légitime et efficace est celui de la technologie (pour les très jeunes), de la technique (pour les moins jeunes) et de la science (pour les plus âgés), l'un préparant merveilleusement au suivant.

Tout ce que je viens d'écrire a déjà été dit et redit et écrit par beaucoup d'autres gens que moi, et n'a servi à rien. L'écrire à nouveau ici n'ébranlera pas le monolithisme de la caste des enseignants qui commande en cette affaire, quel que soit le gouvernement, et personne ne bougera. Ce n'en est pas moins la raison même.

Je refais le point en d'autres mots.

1° Enseignement maternel. L'enseignement actuel est certainement très imparfait, mais il est justiciable d'une science entièrement à créer, je ne sais même pas si elle a un nom, c'est celle de la psychologie de la première enfance. Les pauvres bougresses qui sont chargées actuellement de cet enseignement maternel font certainement tout ce qu'elles peuvent pour le mener à bien, mais, sans soutien scientifique, elles ne peuvent que faire preuve de bonne volonté et c'est peu.

Au sortir de cette première enfance, il y aura lieu de faire un examen psychotechnique des enfants pour éliminer les débiles mentaux qui seront pris en charge par des services spéciaux. On en fera ce qu'on en pourra faire.

2° Jusqu'à 10 ans. Enseignement primaire. J'ai déjà dit ce que j'avais à en dire. Il sera suivi d'un nouvel examen psychotechnique qui fera trois classes.

A-Les débiles mentaux qui auraient franchi par erreur le premier barrage.

B-Les enfants incapables d'aller plus loin. Comme on les aura instruits tout de même en leur donnant quelques culture par le conte de fée et l'anecdote historique, et comme on leur aura fait faire beaucoup de bricolage technologique, ils seront bien préparés pour entrer en apprentissage. Ils sauront lire, écrire et compter et on aura évité de les ennuyer par un bagage arithmétique stupide comme on le fait actuellement. Il y aura lieu de bien les orienter. On trouvera parmi eux beaucoup de dyslexiques, il y a les dyslexiques aux lignes, les dyslexiques aux mots, les dyslexiques aux chiffres, etc, etc. Chacun sera dirigé vers un métier différent suivant ses aptitudes.

C-Les enfants jugés dignes de continuer leurs études. Ils seront, eux aussi, dirigés vers des études différentes suivant leurs aptitudes.

3° Jusqu'à 16 ans; enseignement secondaire.

Culture = Histoire des sciences et des techniques dans le cadre de l'histoire générale des civilisations. Cours, autant que possible anecdotiques.

Enseignement de mémoire. Technique exclusivement. Aussi varié que possible et enseigné "à l'établi". Cependant il faudra compléter cet enseignement pratique par l'enseignement de systèmes scientifiques. Il en existe beaucoup qui sont connus et dont la plupart sont des chef d'oeuvre. Si respectueux que je sois des chefs d'oeuvre des anciens, je suis obligé de dire que tous ces vieux systèmes sont périmés et qu'il est indispensable qu'ils soient révisés et rajeunis. Exemples l'optique géométrique date de Képler, on a découvert la diffraction depuis Képler.

Aucun enseignement des Beaux Arts, la littérature faisant partie des Beaux Arts. Mais il existe une technologie des Beaux Arts qui sera, bien entendu, enseignée.

Examen de fin d'étude à 16 ans, le bachot, pour l'appeler par son nom. Il devra être très différent de l'examen actuel. Une étude très approfondie de chaque individu sera indispensable. On ne manquera pas de personnel pour faire ce travail: on aura recyclé les très nombreux professeurs que mon système d'enseignement va libérer entièrement. Mon intention n'est pas de les tuer, même pas de les interner dans des asiles de fous; au moins pas tous.

Comme je l'ai déjà dit, cet examen ne sera pas un examen sanction. Tous les jeunes gens qui auront passé cet examen seront placés sur le même plan pour l'enseignement supérieur.

Ils seront tous mis au travail dans les professions qui leur conviendront et pour un ouvrage qu'ils seront capables de faire. Mais on leur réservera des loisirs suffisants pour qu'ils soient à même de suivre un enseignement supérieur si ils s'en sentent capables et dans les limites où ils s'en sentent capables. Chacun suit les cours qu'il veut suivre, chacun fait les recherches qu'il veut faire. L'outillage est à tout le monde.

Mais, à aucun moment, le contact ne sera rompu entre nos étudiants et la réalité qui les entoure. Ce contact sera réalisé par la pratique d'un métier.

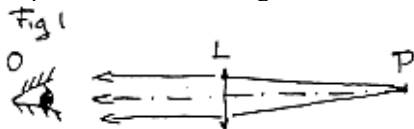
Suppression totale d'examens sanctions dans cet enseignement supérieur sans limite d'âge, que je souhaite. L'administration, qui d'ailleurs, ne devra plus constituer une caste fermée, propriétaire de monopoles, voudra bien pêcher ses bons sujets dans le même sac que l'initiative privée et sur les mêmes bases des résultats constatés.

LA PHOTOGRAPHIE INTEGRALE DE LIPPMANN **théorie**

Cette théorie est très simple, elle n'en est pas moins difficile à expliquer, c'est la règle en optique.

La position de repos de l'accommodation oculaire est la mise au point sur l'infini. Cette position est normale aux yeux émétropes (on appelle yeux émétropes, ceux qui fonctionnent bien sans lunettes) et, par définition, pour les autres yeux, les lunettes qu'ils portent sont justement calculées pour les assimiler aux yeux émétropes. On peut donc affirmer que la position de repos des yeux de tout le monde est à l'infini.

En vertu de cette constatation, nous construisons notre instrument pour qu'il fonctionne pour l'infini : son usage ne doit entraîner aucune fatigue.



Raisonnons d'abord pour un œil. Plaçons un point lumineux P au foyer principal d'une lentille convergente L. Ce point P émettra des rayons lumineux qui sortiront de la lentille sous la forme d'un faisceau de rayons parallèles. L'œil recevra ce faisceau et c'est donc en position de repos pour son accommodation, qu'il verra le point P rejeté à l'infini. Rien de plus naturel pour lui.

Si maintenant nous considérons un point P', hors de l'axe, mais aussi dans le plan focal, ce point fournira, après passage dans la lentille L un autre faisceau de

rayons parallèles, vu lui-aussi par l'oeil et dans les mêmes conditions ; l'oeil voit donc le point P' à un emplacement différent de P . Dans le cadre de la lentille, l'oeil lira donc un certain champ de l'image.

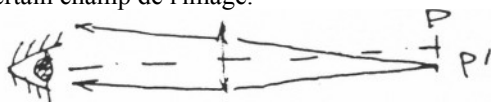


Fig 2

PP' définit un plan objet. P est un point remarquable de ce plan, P' un point quelconque.

Rien de nouveau dans ce que je viens d'écrire, on lit cela dans tous les traités d'optique géométrique élémentaire.

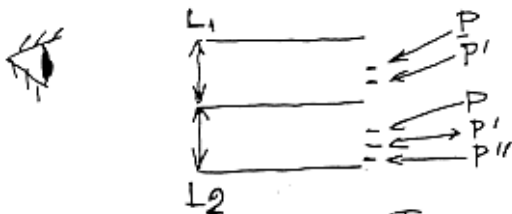


Fig 3

Maintenant, juxtaposons au premier système, un second système semblable au premier. Pour que la juxtaposition puisse être continue, il faudra que les lentilles soient taillées au carré ou en hexagone. Le carré étant plus facile à construire, c'est le carré que nous choisirons. Des cloisons entre les systèmes, que j'ai dessinées sur mon croquis seront utiles pour la prise de vues mais pas pour la vision.

Que va-t-il se passer ? Le second système étant identique au premier, l'effet obtenu sera le même, et, si l'oeil vient se placer en face du second système, il verra exactement la même chose qu'il voyait dans le cas d'un système unique. Mais supposons que l'oeil reste où il était, que verra cet oeil, en face du premier système mais braqué sur le second. Les points P et P' seront en dehors du champ : ils cesseront d'être vus, ou, plutôt, ils continueront d'être vus dans le champ de la première lentille, mais ne le seront pas dans le champ de la seconde. Ce que l'oeil verra dans le champ du second système, ce seront des points quelconques P'' beaucoup plus décentrés que P' .

Tout cela est très élémentaire, classique et évident. Ce qui est tout aussi élémentaire, mais beaucoup moins évident à premier examen, c'est que la partie d'image vue dans le second système fera suite immédiate à ce qui est vu dans le premier système. L'oeil voit en définitive une image unique et continue de l'objet dont les figures seront placées sur le plan focal de l'instrument. Il s'agira d'une série de figures, convenablement établies pour que l'effet recherché soit obtenu, figures enregistrées généralement par photographie. Bien que ces figures soient multiples (une par lentille) l'oeil en perçoit une seule formée d'autant de morceaux qu'il y a de lentilles. C'est là tout le secret de la photographie intégrale de Lippmann le

luxembourgeois. C'est ce qui a demandé tant de cassements de tête d'abord à d'autres et enfin à moi. La démonstration est sans mystère. On peut la faire pour n'importe quel point, c'est à dire pour un point quelconque P'.

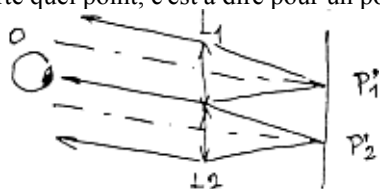


Fig 4

Braquons l'oeil de façon à ce qu'il soit placé sur le rayon P'1 L1 O, frisant la ligne de contiguïté des systèmes. Il est évident que ce rayon P'1 est confondu avec le rayon P'2 L2 O', puisque les deux systèmes sont identiques.

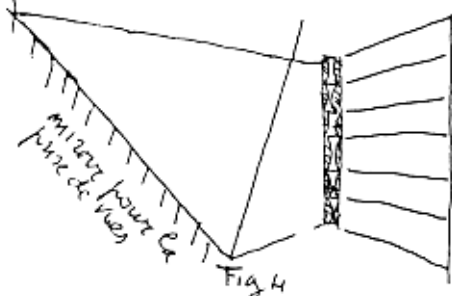
Les deux yeux. Ce qui est valable pour un oeil vaut tout aussi bien pour le second, je n'ai donc pas à recommencer ma démonstration. On voit aussi bien et même beaucoup mieux, notre image à l'infini avec les deux yeux qu'avec un seul, les morceaux d'image ne seront pas les mêmes et c'est tout. Je parlerai un peu de la vision stéréoscopique après les considérations dont je vais faire l'exposé sur la construction pratique de l'instrument. Je dis tout de suite pourtant que c'est justement parce que les morceaux d'image ne sont pas les mêmes pour chacun des yeux que l'effet stéréo sera obtenu.

J'ai construit deux instruments, un à courte focale que j'ai conservé mais qui est maintenant en très mauvais état, l'autre à longue focale que j'ai démonté pour utiliser les lentilles pour un autre usage. Il n'y a pas de doute pourtant qu'une longue focale est bien plus intéressante qu'une courte, on verra pourquoi plus loin. L'optique sera constituée par deux lentilles plan-convexes opposées par le sommet, formule qui a fait ses preuves de longue date et qui est toujours utilisée dans les agrandisseurs. Le diaphragme pour la prise de vues sera constitué très simplement par une plaque percée de petits trous glissée entre les deux batteries de plan-convexes. Les trous seront petits, ce qui est normal en stéréoscopie. Les cloisons seront parallèles aux axes optiques si on ne recherche qu'un petit champ, obliques pour un grand champ, ce qui sera généralement le cas.

Je suppose ci-dessus qu'on se propose d'utiliser le même appareil pour la prise de vue que pour la vision. Si ce n'est pas le cas on se souviendra que les cloisons ne sont indispensables que pour la prise de vues.

A la prise de vues les images seront enregistrées évidemment la tête en bas. En première théorie il doit être indispensable de les retourner une à une pour que la stéréoscopie soit correcte. Si on examine les choses de plus près, on remarque que les yeux sont toujours alignés sur une horizontale, on peut donc négliger l'effet stéréoscopique qui serait celui obtenu si les yeux étaient disposés l'un au dessus de l'autre. En conséquence, et je l'ai fait avec un plein succès, il suffit de prendre la

photographie par l'intermédiaire d'un miroir et de retourner ensuite la totalité de l'ensemble des images sans rien découper, pour obtenir une image droite, en apparence parfaitement correcte. Au moment de mes constructions, j'avais établi la théorie complète de ce renversement incomplet mais efficace, elle m'est sortie de la mémoire et je ne la rechercherai pas, même pour vous faire plaisir. D'ailleurs cela ne vous ferait aucun plaisir, vous seriez entraînés dans un long et filandreux développement géométrique. Si vous êtes amateurs de complications géométriques, vous aurez toujours la possibilité de refaire vous-même cette théorie. En tout cas, ça marche.



Les lentilles seront carrées, de 6 cm de côté (écartement des yeux). Je crois qu'on pourrait construire ces lentilles un peu plus grandes, sans inconvénient, l'effet de relief n'en subsisterait pas moins. On comprend que cette dimension impose une focale relativement longue puisque nous ne pouvons pas admettre les frais d'une correction des aberrations. Il ne faut pas examiner les images en s'éloignant par trop des lentilles, les effets de l'aberration sphérique augmentant avec la distance des yeux; pourtant, même avec nos lentilles plan-convexes, mal corrigées, les images sont très belles et l'illusion de la réalité est extraordinaire d'exactitude et de finesse. Le quadrillage des limites de lentilles ne gêne pratiquement pas du tout, d'ailleurs on peut ajuster soigneusement les lentilles. J'ai parlé tout à l'heure de longue focale, il s'agit de 7 à 8 fois le côté du carré, soit environ 0,50 m.

Parlons maintenant de la stéréoscopie. L'instrument est destiné, comme c'est le cas de la stéréoscopie faite avec les appareils habituels, à la prise de vues d'objets lointains, de paysages par exemple comportant ou non des personnages au premier plan, mais toujours assez éloignés. Je laisse le portrait à Maurice Bonnet, bien que des perfectionnements à mon procédé pourraient tout aussi bien le permettre. Mais cela compliquerait singulièrement les choses. On ne manquerait pas, en effet, de me demander à la fois l'infini et le premier plan ce qui est probablement contradictoire.

Notre mise au point sera donc toujours faite à l'infini, le très petit diaphragme nous y autorise même pour les plans les plus rapprochés. Dans ces conditions on ne trouvera aucun défaut de contiguïté entre les portions d'image,

bien que des défauts de ce genre doivent exister nécessairement. Ils restent insensibles.

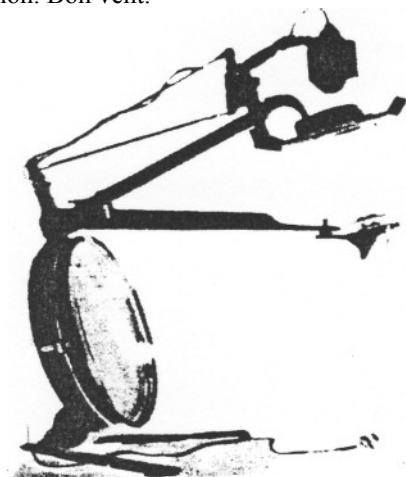
Je n'ajouterai pas grand chose sur l'effet stéréoscopique, en effet deux de mes cellules de 6 cm de côté, constituent un appareil stéréoscopique rigoureusement identique à tout autre couple stéréoscopique connu. N'attendez pas de moi que je recopie ici un traité de stéréoscopie. Il y en a de très bons, lisez les. Ce qui fait l'originalité du procédé de Lippmann, ce n'est pas l'effet stéréoscopique, il n'a fait que d'appliquer les lois bien connues de son temps, c'est la contiguïté de multiples images fragmentaires formant une image générale continue, une par oeil.

Au point de vue historique il faut savoir que Lippmann a d'abord cru qu'il pourrait obtenir l'effet recherché en utilisant une multitude de petites lentilles, il n'a pas réussi à le faire. Sur ses traces, j'ai moi-aussi essayé de le faire et n'y ai pas réussi plus que lui, c'est que nous employons des petites lentilles beaucoup trop puissantes. Nous aurions réussi nos expériences avec des lentilles plus faibles comme l'a fait plus tard Maurice Bonnet. Lippmann est passé ensuite à des lentilles plus grandes, mais n'a pas pu les essayer, la mort l'ayant interrompu (1921). Dans l'ignorance de cette partie de son travail j'ai tout de même suivi le même chemin que lui qui devait enfin me conduire à la réussite.

Maurice Bonnet devait plus tard réussir très bien l'expérience des petites lentilles mais avec un système de prise de vue compliqué et coûteux.

Au point de vue commercial nous avons tous échoué. Je souhaite bonne chance de réussite à qui reprendra nos travaux. Ils peuvent certainement aboutir à un succès, les temps ont changé et ils profiteront de nos échecs.

Aux dernières nouvelles, Maurice Bonnet fait une nouvelle tentative d'exploitation. Bon vent.



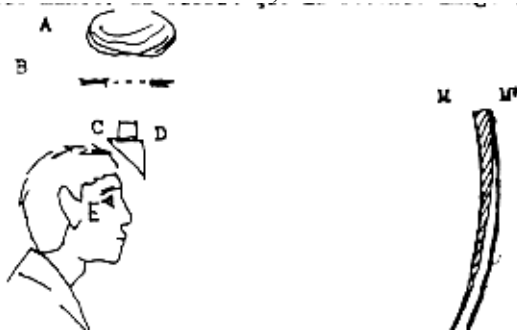
Lecteur de microfilm

LECTEUR de MICROFILMS Dodin

La description n'a jamais été publiée. Il existe un prototype fonctionnant très bien, construit par O.P.L., il doit se trouver actuellement au laboratoire du grand électro aimant de Bellevue.

En A une grosse ampoule opale, en B le microfilm, en C un objectif qui peut avoir une petite ouverture optique et qui n'a pas besoin d'être très perfectionné, une lentille achromatique suffirait peut être. En D un prisme à réflexion totale. En E les yeux de l'observateur, en M un miroir concave poli deux faces, mais ces deux faces ne doivent pas être concentriques, l'une est décentrée par rapport à l'autre. En M' un autre miroir concave. Seule la face concave sera polie, l'autre sera quelconque et peinte en noir.

Une des deux faces du miroir M, par simple réflexion vitrée, forme l'image de l'objectif sur un oeil de l'observateur, l'autre face forme aussi une image du même objectif mais ailleurs que sur l'oeil. Il est tout à fait inutile que cette seconde image soit rejetée très loin. C'est le cas, par erreur de construction pour le prototype de Bellevue dont le premier miroir pourrait être beaucoup plus mince. Il suffit que la seconde image dérive hors de la pupille, c'est à dire de 6 mm au plus. Le miroir de Bellevue a coûté beaucoup trop cher à cause de cette erreur. Aucun des deux miroirs ne doit être métallisé, la réflexion vitrée convient.



L'instrument fonctionne parfaitement, il donne une image excellente et très lumineuse du microfilm en vision binoculaire. Diverses autres applications pourraient être envisagées pour cet instrument. Il peut être employé comme loupe binoculaire stéréoscopique, il suffit d'employer un objectif de plus courte distance focale. On peut substituer au projecteur, un microscope inversé, ce qui donnera un microscope binoculaire.

Je donne un croquis et une photographie, mais cette photographie n'est pas celle du prototype de Bellevue, mais celle d'une maquette que j'avais construite auparavant et que j'ai démontée depuis. Le système de mise au point de cette maquette est inutilement encombrant.

UN ATTACHEMENT POUR LA PHOTOGRAPHIE STEREOSCOPIQUE

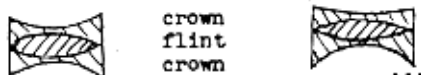
Parmi les travaux menés à bien à la fin de mon séjour à Canet et au début de mon séjour à Montpellier, il faut compter l'invention d'un petit accessoire, petit mais très compliqué, destiné à permettre la photographie stéréoscopique avec n'importe quel appareil 24 x 36. Je ne donnerai pas tous les détails, ce qui nous entraînerait trop loin. Voici le principal, on trouvera le reste dans les brevets et en étudiant les modèles construits.

Deux systèmes optiques symétriques dont les pièces principales sont d'une part un prisme à deux faces à réflexion totale qui couchent l'image, et d'autre part, une lunette de Galilée inversée, rétablissant le champ de l'objectif.

L'ensemble produit sur le film le résultat ci-dessous dans des conditions telles qu'aucun défaut sensible n'est introduit. Aucun besoin, avec ce procédé de retourner les images comme dans la stéréoscopie ordinaire. On emploie la diapositive telle qu'on la reçoit du laboratoire de développement.

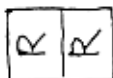
L'appareil de prise de vue que j'ai construit, et qui fonctionne parfaitement, devait être complété par un stéréoscope pour l'examen des images stéréoscope ramenant ces images à la verticale pour l'oeil. N'ayant pu trouver aucun acheteur pour le brevet, j'ai arrêté mes études avant d'avoir terminé la mise au point absolument parfaite de ce stéréoscope qui actuellement reste un peu fatigant à utiliser, il ne faudrait pas grand chose pour le rendre parfait, les lentilles achromatiques dont je l'ai muni souffrent de beaucoup d'astigmatisme, il vaudrait mieux leur substituer deux plan convexes simples.

A titre de curiosité je signale que j'ai fait faire le calcul optique par un étudiant de Berlin utilisant "en perruque" la machine électronique de son patron, il m'a pria, pour ce calcul, la somme de 30.000 francs anciens, je lui ai proposé plus mais il a refusé. Ces calculs je les ai toujours. Je ne les ai pas suivis très exactement, pour simplifier la construction et en faisant cette simplification j'ai fait une erreur ce qui oblige à diaphragmer légèrement l'objectif de prise de vue s'il est à grande ouverture. La lentille divergente, je l'ai dessinée symétrique ...



Il aurait fallu la construire dissymétrique, le stigmatisme aurait été meilleur et on aurait pu opérer à grande ouverture.

Les brevets déposés j'ai cherché les antériorités éventuelles. Comme d'habitude j'en ai trouvé quelques unes. Il y avait un appareil de prise de vue cinématographique construit sans succès par SOM Berthiot (décidément le relief au cinéma ça ne réussit pas), mais dans cet appareil les images n'étaient pas exactement disposées comme les miennes, mais comme ceci...

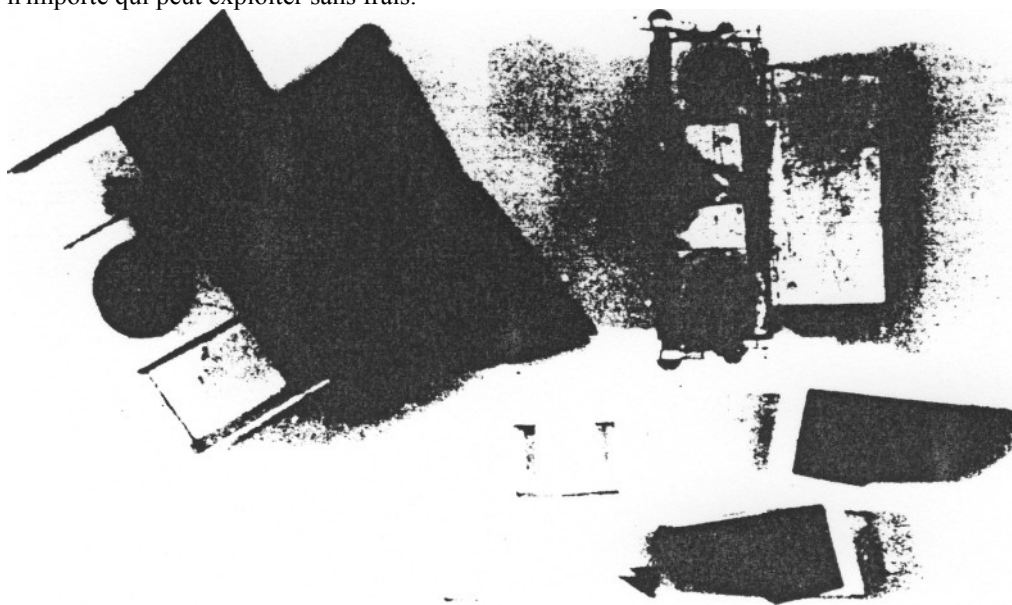


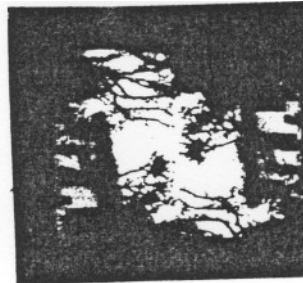
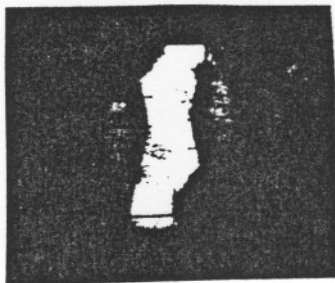
disposition SCM

Il y avait un brevet déposé longtemps avant le mien par un nommé GUIN-
TRAND, ancien polytechnicien. Je pris langue avec lui et nous avons longtemps
entretenu d'agréables relations d'amitié. Il avait 80 ans aux dernières nouvelles qui
datent maintenant de cinq ans. Ce brevet de Guinrand indiquait le principe général
mais aucune réalisation n'avait jamais été essayée.

Il y avait un brevet français déposé par un artisan parisien. Le principe était
le même mais la combinaison comportait un prisme de trop, le plus curieux est que
cela n'empêchait pas le fonctionnement, je vis l'inventeur et il me montra sa ma-
quette qui fonctionnait bien. (nom Sabatier).

Tous ces brevets étaient dans le domaine public et, d'autre part aucun ne
comportait de dispositif capable de rétablir le champ de l'objectif, réduit, pour
Guinrand de moitié en surface et pour le dernier dans une proportion encore plus
grande à cause du prisme supplémentaire. Mon brevet restait donc valable, mais, si
un client suisse manifesta des velléités d'achat pendant quelques mois, il finit par
ne pas donner suite, j'ai donc cessé de verser les annuités du brevet et maintenant
n'importe qui peut exploiter sans frais.





ECLAIRAGE DES MICROSCOPES A L'AIDE D'UN MIROIR CONCAVE

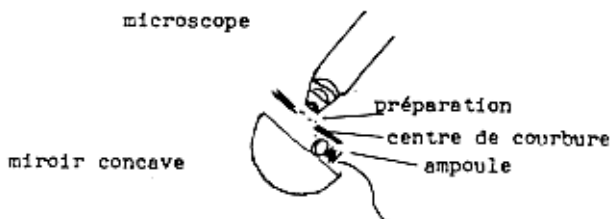
(inédit et non breveté)

Le problème de l'éclairage des microscopes se réduit en gros à fournir à l'instrument un faisceau lumineux d'angle assez grand pour couvrir celui accepté par l'objectif, c'est à dire pour remplir un cône d'angle voisin de 100° au moins. J'ai résolu très facilement ce problème en observant que les miroirs sphériques concaves donnent une image rigoureusement stigmatique d'un objet placé à leur centre de courbure et une image sensiblement stigmatique d'un objet placé dans le voisinage de ce centre, d'où le montage suivant.

Le centre de courbure est évidemment à mi chemin entre la source et son image c'est à dire entre le centre de la préparation et le filament d'une ampoule. On a intérêt à réduire le plus possible ces distances, on y parvient en employant une très petite ampoule ou une ampoule à filament décentré.

Le rendement du système est fantastique et une ampoule 6 volts de vélo est en général largement suffisante, il faudra même le plus souvent utiliser un potentiomètre pour modérer l'intensité de l'éclairage.

Le fond noir est possible par simple interposition d'un diaphragme central.
CROQUIS



Organisation des bureaux d'étude dans les usines

En France, et probablement partout ailleurs, on constate d'énormes différences d'une usine à l'autre en ce qui concerne l'organisation des bureaux d'étude. Certains de ces bureaux fonctionnent parfaitement bien. De ceux-là je ne parlerai pas, sinon pour leur souhaiter bonne chance. D'autres et ils sont légion, sont déplorablement organisée, je décrirai les deux extrêmes. Entre ces deux là on trouve tous les degrés.

1° Disons qu'il s'agit de l'organisation "savante". Nous trouvons en tête messieurs les ingénieurs, colonels de cette armée. Ce sont des êtres étranges : ils connaissent dit on beaucoup de mathématique, mais en dehors de cela rien d'utile. Ils ont bien, au cours de leurs études, fait des travaux pratiques, mais c'était avec la plus grande répugnance. Se mettre les mains dans le cambouis ? Merci très peu pour moi. C'est digne tout au plus de cette espèce de chien savant qu'on appelle un ouvrier qualifié et surtout de cette autre espèce de chien non dressé, qu'on appelle un manoeuvre. Espèces répugnantes l'une comme l'autre, l'odeur c'est déjà beaucoup, n'y touchons pas.

Au dessous des Ingénieurs, très loin au dessous, se trouvent placés les dessinateurs projeteurs, sous-officiers de cette même armée. Comme à tous les sous-officiers de toutes les armées, c'est à eux que revient tout le travail. Ils ne l'ignorent pas et se placent très haut dans leur propre estime; ils pensent et n'ont pas tort, qu'ils valent plus et mieux que les ingénieurs; mais là où ils ont tort c'est d'imiter les ingénieurs dans leur suprême dédain pour les travailleurs manuels. Eux aussi, au cours d'une lointaine jeunesse, ont fait des travaux pratiques, ils cherchent à l'oublier autant que cela leur est possible; pourtant ils sont bien obligés de s'en souvenir puisque leur ouvrage est justement de préparer le travail manuel des ouvriers, mais ils sont suprêmement vexés quand un de leurs dessins revient de l'atelier avec la mention : " impossible à exécuter". Pratiquement ils passent leur vie à être vexés. Ils parviennent tout de même souvent à faire passer des idioties.

C'est à cette attitude des chefs que nous devons le défaut le plus gênant de l'industrie mécanique. Nos machines sont toutes extrêmement difficiles à démonter et remonter ce qui rend coûteuse la moindre réparation. Je pourrais relever bien d'autres défauts de même origine.

2° Organisation ignorante. En général le patron est un ancien ouvrier. Ayant beaucoup souffert de la morgue des ingénieurs et ayant reconnu que leur prétendue science cache une ignorance foncière, il a décidé une fois pour toutes et sans beaucoup de logique que la science n'avait aucune utilité, aussi prend il comme chefs de son bureau d'étude d'anciens contremaîtres, adroits peut-être mais incultes. Il les décore du titre d'ingénieur ce qui leur fait grand plaisir mais ne les rend pas plus instruits.

De tels bureaux d'étude ne peuvent pratiquer que la méthode empirique. Les résultats sont mauvais, peut être moins mauvais tout de même que ceux du premier système.

Dirais-je que l'un comme l'autre de ces deux systèmes est à rejeter. Il faut pour être un ingénieur valable connaître beaucoup de science et à la fois avoir pratiqué longtemps le travail manuel et le pratiquer encore et toujours. Le bureau de dessins doit rester largement ouvert sur l'atelier, les dessinateurs remplaçant souvent les ouvriers et les ouvriers pratiquant le dessin.

La partie commerciale doit être, elle aussi représentée au bureau de dessin et là aussi il doit y avoir échange. Comment tous ces gens s'entendront ils ? Ce n'est pas un mince problème à résoudre. Je ne m'en charge pas. Individu je suis, individu je reste.

La biloupe



La BILOUPE



Je me suis posé le problème de l'examen avec les deux yeux et avec un grossissement suffisant d'une diapositive en couleur 24 x 36. Ce problème est insoluble à l'aide d'une seule lentille, il faudrait que cette lentille soit corrigée de toutes les aberrations y compris l'aberration chromatique, ce qui est hors de question vu le diamètre nécessaire.

Il faut donc deux systèmes optiques, un par oeil.

D'abord une observation. L'oeil ne juge pas du grossissement en mesurant les dimensions de l'image. On a dit souvent mais on ne le répètera jamais assez, que l'oeil n'est pas un instrument de mesure. Il n'est outillé d'aucune faculté lui permettant de mesurer une longueur, il lui est donc physiologiquement impossible de faire cette mesure. L'oeil juge du grossissement en comptant le nombre de détails qu'il perçoit. Remarquons aussi que...

D'une part il existe un certain nombre de détails perceptibles sur une diapositive. D'autre part l'acuité visuelle de l'oeil est extraordinairement importante : la finesse de cette acuité a toujours rempli d'étonnement les physiologistes qui l'ont étudiée et ils ne sont pas près d'expliquer les raisons de cette acuité. Pourtant elle a une limite.

Pour donner à l'oeil une satisfaction totale, il faudra seulement mais il faudra, que l'oeil puisse percevoir la totalité des détails présents sur la diapositive.

L'acuité de l'oeil étant dépassée quand il observe une diapositive 24 x 36 sans aucun grossissement optique artificiel, il sera nécessaire d'utiliser un instru-

ment. Cet instrument devra posséder deux qualités conjuguées indispensables l'une comme l'autre.

Son pouvoir grossissant devra être suffisant pour que tous les détails soient perçus ou plutôt perceptibles et, condition non moins nécessaire, il faut que les qualités optiques de l'instrument soient suffisantes pour que ces détails apparaissent avec toute leur netteté sans qu'il y manque rien.

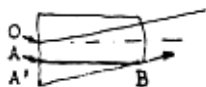
Il n'est pas nécessaire à priori que la vision soit binoculaire, je me suis cependant imposé cette condition pour des raisons psychologiques évidentes. Appellez cela "recherche du confort" si vous voulez.

Mais s'imposer cette troisième condition c'était jouer la difficulté.

Construire une bonne loupe monoculaire n'aurait pas présenté de problème nouveau, d'ailleurs il n'en manque pas d'excellentes dans le commerce. Un instrument binoculaire pose, au contraire, des problèmes optiques difficiles et qui n'étaient pas encore résolus quand je me suis mis au travail.

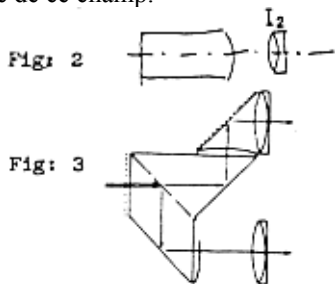
J'ai d'abord tracé l'épure en supposant deux oculaires corrigés et un système de miroirs dont un semi-transparent. Je suis arrivé rapidement à la certitude que je ne pourrais pas par ce procédé, aboutir à une distance focale assez courte pour un grossissement dépassant $2\times$, ce qui est insuffisant. Pendant ce temps les ingénieurs de la maison Lumière faisaient la même épure que moi, mais en gardant le secret sur leurs études. Cette étude de la maison Lumière devait aboutir à la construction en série du Diaposcope lancé à peu près en même temps que ma biloupe. Lumière a accepté cette solution à miroir, que moi j'ai écartée. L'idée m'est venue que le chemin optique dans l'air était différent du chemin optique dans le verre. En faisant traverser par les rayons une grande épaisseur de verre, je pouvais raccourcir la distance focale tout en respectant les conditions d'encombrement impératives posées par la disposition du visage. Cette épaisseur de verre m'a aussi été utile pour faciliter la construction du système optique en me souvenant d'un principe bien connu depuis longtemps mais qu'on ne trouve décrit, je ne sais pourquoi, dans aucun traité d'optique (à part mon manuel de taille et polissage). Voici ce principe énoncé rapidement.

Fig: 1



Soit une lentille pl-convexe (fig:1) assez épaisse pour que le centre de courbure du dioptre sphérique se trouve placé sur le centre de la surface plane, soit un objet placé lui aussi sur cette surface plane. Les rayons issus du centre de courbure traverseront le dioptre sphérique sans être déviés. On dit que la lentille est stigmatique absolue pour ce point qui est centre optique. Il n'existe donc aucune aberration d'aucune sorte pour le centre du champ. D'autre part on connaît un autre principe, c'est que, pour les dioptries sphériques (et pour eux seuls) le stigmatisme, absolu en un point, est encore valable dans une certaine mesure dans les environs

de ce point. Si donc le champ n'est pas énorme, l'image restera bonne dans toute la surface de ce champ.



Cette lentille constitue le seul cas connu de lentille grossissant un objet sans en changer la position en profondeur. Cette propriété, fort avantageuse a été utilisée par moi dans la construction de la biloupe, comme, d'ailleurs elle est utilisée d'une façon analogue dans beaucoup d'applications. Ce grossissement n'est pas énorme mais il est sensible .

Le rayon AB (fig 1) est réfracté par le dioptre B et devient A'B. On peut difficilement dire si l'image est virtuelle ou réelle puisqu'elle ne change pas de place en profondeur. L'objet OA a pour image la droite OA'. On obtient ainsi à bon marché un grossissement qui peut atteindre 1,5 à 2. Comme ici il y a réfraction, on constate la présence d'un liseré coloré sur le bord du champ, c'est le seul inconvénient sensible et à peine. Le stigmatisme n'est plus absolu mais reste très acceptable. L'image n'ayant pas changé de place en profondeur et restant proche, il est possible de placer une lentille de courte focale en I2 . Les grossissements des deux lentilles ne s'ajoutent pas, ils se multiplient. On arrive ainsi à un grossissement important qui varie évidemment avec les instruments, dans la biloupe il est de 3 à 4x .

Jusqu'ici j'ai fait mes croquis en supposant que je n'avais qu'un oeil à satisfaire. Voici, figure 3 le croquis complet de la biloupe. Les rayons sont réfléchis plusieurs fois mais les distances parcourues dans le verre restent les mêmes. Les lentilles d'oeil doivent être achromatiques pour que la finesse reste bonne à ce degré de grossissement.

Divers défauts peuvent être constatés. L'oeil gauche distingue sur le bord du champ (à droite) un petit bout de l'objet directement. Diverses réflexions parasites donnent, toujours sur les bords du champ et un peu au delà, des images symétriques de l'objet. On vient à bout de ces défauts, à peu près complètement, en disposant quelques plaquettes opaques dans l'intérieur du boîtier. Il y a une légère anamorphose en barillet si peu importante que peu de gens la voient.

On peut employer la biloupe comme lecteur de microfilm. On l'emploie tel que pour la lecture des microfilms 24x36. Il faut seulement agencer un dispositif pour permettre de faire circuler le film dans les deux sens. Mais, maintenant on n'utilise presque plus le 24x36 (pleine page) pour les microfilms mais le 24x36

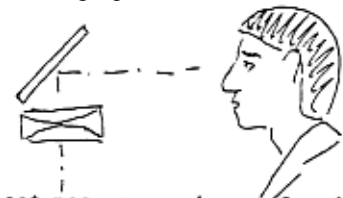
(deux photos par page), cela conduit au format 18x24 mm pour chaque page. Alors la biloupe classique manque de puissance. Pour ce 18x24 il faut construire une biloupe spéciale avec des prismes beaucoup moins volumineux : ils n'en sont que moins coûteux. J'ai envisagé cette application et j'ai construit deux prototypes. L'un a été acheté aussitôt par un chercheur médecin qui, depuis, a changé de ville et que j'ai perdu de vue, l'autre, je l'ai toujours. La monture de celui-ci est très laide mais l'optique est bonne. Si je n'ai pas exploité cet instrument c'est pour les raisons suivantes.

1° Je manquais d'argent pour faire faire un nouveau moule pour l'injection des boîtiers. Mais je me serais arrangé sur ce point en simplifiant ce boîtier qui n'avait aucun besoin d'être luxueux.

2° Les microfilms négatifs qu'on reçoit sont beaucoup trop contrastés ; les lettres sont totalement transparentes sur fond noir opaque. Dans ces conditions il se produit des effets de diffraction que je ne m'explique pas bien et qui rendent très fatigante la vision directe. Pour l'agrandissement projeté c'est tout aussi nuisible, les constructeurs passent sur cet inconvénient qu'ils comprennent encore beaucoup moins que moi, leurs clients ne sont pas satisfaits et les accusent de vendre des instruments imparfaits. Le seul remède et très efficace serait de tirer les négatifs sur fond clair, personne ne paraît connaître ce remède. En tout cas on m'aurait fait, à moi aussi le reproche immérité de vendre un mauvais instrument.

VISEUR STEREOSCOPIQUE POUR AVION DE CHASSE

Ce genre de viseur est totalement périmé, les avions de chasse avancent désormais beaucoup trop vite pour qu'une distance de 200 m soit à considérer. Mais, au début de la guerre de 39 les avions de chasse opéraient à la mitrailleuse et sur des buts souvent plus proches que cent et même cinquante mètres. Le viseur classique à cette époque était construit comme ceci.



Un collimateur surmonté d'une glace à 45° était placé devant le pilote. Ce collimateur formait à l'infini l'image d'une croix qui définissait l'axe de visée. Tout objet placé sur l'image de la croix se trouvait dans l'axe de l'avion et sur la ligne de tir des mitrailleuses ou à peu près. Ce serait vrai si la trajectoire des balles était une droite. Ce n'est pas une droite mais une parabole. Ce n'est pas une croix que le pilote devrait voir mais une ligne de foi de la même forme que la trajectoire. Rien de

plus facile : au lieu d'un seul collimateur assez grand pour couvrir les deux yeux et de ce fait difficile à construire, il faut placer deux collimateurs plus petits, un par oeil donnant chacun l'image d'une parabole pointillée, une par oeil. Mais ces deux images seraient tracées de telle sorte que le conjugaison stéréoscopique de ces deux courbes reconstitue l'image à trois dimensions dans l'espace de la parabole exacte de la trajectoire.

Ayant été envoyé en stage à Cazeau un peu avant mon départ pour la zone des armées, je me rendis au siège de l'armement de l'aviation qui se trouvait là, muni de lettres de recommandation de Cotton. Ces lettres étaient élogieuses à un tel point, avec une telle dose d'exagération que je me ferais couper la tête plutôt que de les publier. Cotton savait à quoi s'en tenir mais pensait qu'il fallait bien ça pour décider des militaires. Je fus reçu avec tous les honneurs de la guerre par un colonel et un lieutenant colonel qui se prirent presque aux cheveux, l'un pariant pour mon idée l'autre contre. Ni l'un ni l'autre n'y connaissait rien.

Comme résultat j'obtins une lettre pour le général en chef de l'aviation et un ordre de service pour Paris. Je remis la lettre au général qui transmit le dossier à qui de droit, qui l'égara bien entendu avec tout le dossier.

A la fin de la guerre j'appris par hasard que la même invention avait été faite par l'armée américaine et avait très bien fonctionné .

VISEUR POUR FUSIL

Rien n'est plus difficile que de braquer exactement un fusil vers le but à atteindre. J'ai été instructeur de tir dans mon bataillon pour la classe 21 pendant trois mois et je m'y connais. Pratiquement, enseigner à tirer à tous les soldats est un problème insoluble. Seuls les sujets d'élite y comprendront jamais quelque chose. Pourtant le viseur Lebel est un petit chef-d'oeuvre, on ne pourra jamais faire mieux dans le genre simple. Le nouveau viseur du fusil français de la guerre de 39 pourrait être utilisé avantageusement pour une seringue mais pas pour un fusil.

Je ne prétends pas avoir découvert mieux que le viseur Lebel, c'est impossible. Le viseur que j'ai proposé à l'armée aurait pu être monté sur quelques armes destinées à des tireurs spécialement entraînés et c'est tout. Il reste surtout une curiosité d'optique géométrique et physiologique. Il n'en aurait pas moins permis une visée beaucoup plus précise et rapide que n'importe quoi d'autre et il reste possible encore et toujours de le mettre en pratique puisque, Dieu merci, le casse pipe au fusil est toujours d'actualité brûlante, sans cela la vie ne serait plus possible pour les amateurs de ce noble sport.

Les lunettes de tir sont des instruments excellents, mais elles sont coûteuses et elles ne permettent guère, à cause de leur puissance même, que le tir appuyé.

Le défaut principal de tous les viseurs simples tient à ce qu'il faut que l'oeil accommode simultanément sur le but, le guidon et la mire, ces trois objets sont à des distances différentes. Il y a là une impossibilité physiologique absolue, le fait

que les tireurs d'élite arrivent à le faire c'est une espace de miracle inexplicable. Mon viseur, lui, ne comporte qu'un objet qui est le but lui-même. Voici le principe de ce nouveau viseur, ce principe, je le trouve très simple, le lecteur le trouvera peut-être très compliqué. Tout ce que je peux faire c'est de l'expliquer de mon mieux.

Un système optique relativement complexe, assez coûteux mais moins coûteux qu'une lunette, est monté sur le fusil à l'emplacement actuel de la mire. On appelle ce système un "véhicule", il a pour effet de montrer, sur un petit champ, une image du but totalement inversée, renversée si vous préférez, mais cette image reste à la même distance que le but. La construction d'un véhicule est connue et ne souffre aucune difficulté hors de celles communes à tout instrument d'optique, je n'insisterai donc pas sur cette construction.

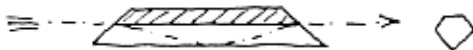
Fonctionnement : on regarde d'une part l'objet à viser, en dehors du véhicule ; on déplace le fusil jusqu'à amener d'autre part l'image inversée du même objet vue dans le véhicule en contact avec ce qu'on voit du but directement. Naturellement ces deux images empiètent l'une sur l'autre à cause de l'accommodation de l'oeil sur l'infini et cela dans un champ égal à la surface de la pupille. Quand l'objet coïncide avec son image, la visée est bonne, il n'y a plus qu'à tirer. Je ne donnerai pas de démonstration, celui qui n'aura pas de connaissances suffisantes en géométrie pour trouver la démonstration lui même et cela d'intuition, ne comprendra rien à ma démonstration si je la fais. Je me bornerai à donner un exemple.

Soit un homme , l'image inversée de cet homme est vue dans le viseur. On amène, en déplaçant le fusil, l'objet et son image l'un près de l'autre . On déplace encore un peu le fusil de façon à amener la tête de l'homme "droit" en coïncidence avec la tête de l'homme "inversé" .

Alors il faut tirer. Pour un pacifiste convaincu comme moi, c'est du joli travail (be advised by me).

"Mais tout cela a si peu d'importance" comme disent les chinois quand on vient de leur couper la tête.

Il existe plusieurs "Véhicules" utilisables, les plus faciles à construire sont les deux véhicules dits "de Porro", tels qu'on les fabrique en série pour les jumelles, en groupant deux prismes, mais le meilleur est le véhicule "en toit" en vision directe, dont voici le croquis, j'en ai un, c'est aussi le moins encombrant et le plus facile à monter.



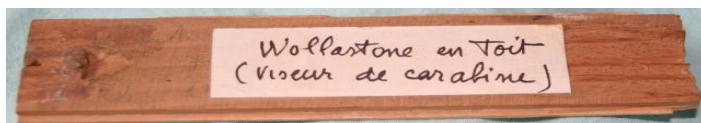


Illustration 1: Couvercle de la boîte du prisme, annotée de la main de Lucien



Illustration 2: Le prisme vu de dessus

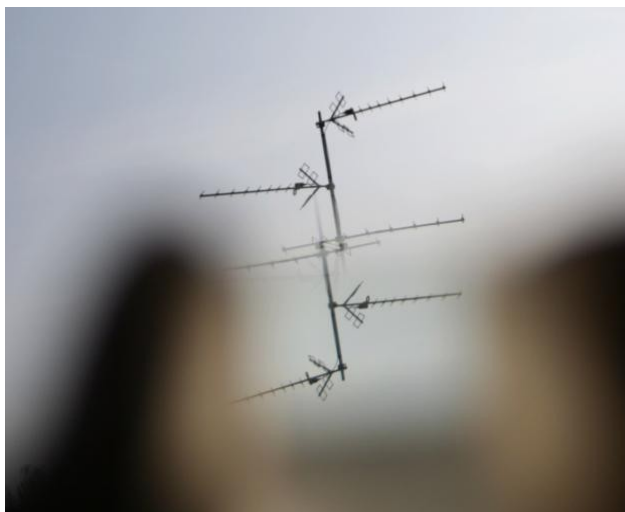


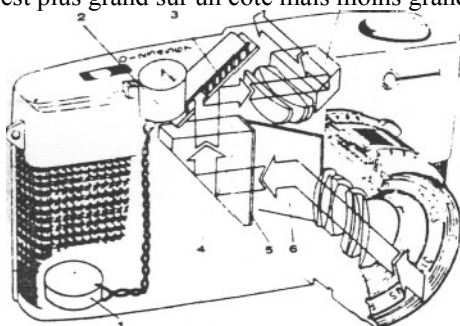
Illustration 3: Photographie avec le prisme tenu en main devant l'objectif, visant une antenne de télévision (le prisme est à la partie inférieure de l'image. Le fonctionnement est analogue à celui du télémètre Dodin

J'ai un de ces véhicules, mais je n'ai pas de fusil sur lequel le monter, je suis au moins pacifiste sur ce point.

VISEUR REDRESSEUR POUR APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES REFLEXES

Voici une autre de mes créations. J'en ai fait beaucoup dans ma vie d'ingénieur, de certaines je ne me souviens même plus.

Une des originalités de ce viseur est qu'il ne comporte pas de prisme en toit ce qui le rend beaucoup meilleur marché que les autres. Le principal de l'idée est de renvoyer le faisceau de rayons venant de l'objectif, non plus vers le haut mais vers la gauche ou la droite. Après le dépoli, on reprend le faisceau, d'abord par un prisme à deux réflexions totales (solution de l'Alsaflex) ensuite par un petit prisme à une réflexion, le tout ramène le faisceau sur l'oculaire. On peut aussi substituer un miroir à une des faces réfléchissantes des prismes (solution de l'Olympus). L'effet est le même que celui donné par les prismes pentagonaux en toit habituels, L'encombrement est plus grand sur un côté mais moins grand vers le haut.

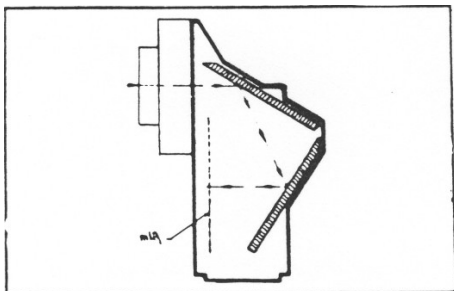


COUPE . SCHEMATIQUE DE L'OLYMPUS PEN FT

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE DIT " LE CYCLOPE "

Fabriqué par Alsaphot, nous en avons vendu 2.000 exemplaires, alors est survenue la grande mode de la photographie en couleur qui a prononcé la condamnation du format 6x9 au bénéfice du 24x36.

Un dessin ci-dessous explique le procédé. Deux miroirs replient le faisceau lumineux d'un appareil photographique entre l'objet et la pellicule, ce qui réduit énormément l'encombrement de l'appareil. Un soufflet pliant de-vient inutile.



L'idée était né de l'observation suivante. Dans la pratique des sports comme le natisme, les appareils 6 x 9 sont inutilisables à cause de la fragilité du soufflet. Mais nous escomptions une perte dans la finesse des images. Notre surprise fut grande quand il nous fallut bien constater, dès les premiers essais, que la finesse était au contraire beaucoup plus grande au point que les épreuves en étaient toute ensoleillées; cela étonna le fabricant des objectifs tout autant que nous. Il n'avait jamais même rêvé que ses objectifs puissent être aussi bons.



Je trouvai difficilement l'explication. L'obturateur, placé très en avant de la pellicule, ébranle les appareils de l'ancien modèle et l'image est "tremblée". Dans le cyclope, au contraire, l'obturateur est très près du centre de gravité et il n'y a aucun ébranlement sensible. Qu'on me comprenne bien: seul un ébranlement capable de faire pivoter l'appareil détermine un flou, un déplacement perpendiculaire à l'axe optique ne peut avoir aucune importance pourvu qu'il ne soit pas gigantesque.



Notre crainte d'une perte de netteté a cause des miroirs était sans objet; des miroirs polis optiquement ne peuvent introduire aucun défaut optique, même un peu de poussière ne nuit guère ou même pas du tout. En fait il n'y en a guère sur ces miroirs enfermés dans le boîtier. Enfin le fait est là, les images ont été excellentes et continuent d'être excellentes avec cet appareil que je n'ai jamais cessé d'employer depuis quinze ans.



On revient maintenant au format 6 x 9, pour de nombreux usages, si le cylope est bien oublié, peut-être y reviendra-t-on.

PAMPHLET POUR UNE MORALE LAIQUE.

La grandeur d'un peuple est à la mesure de sa philosophie.

La conscience que les citoyens d'Athènes avaient dans la mission civilisatrice de leur petit peuple a fait le monde grec a qui nous devons tant.

Les citoyens de Rome avaient une foi, cruelle mais intense, dans les destinées de la ville éternelle et ils conquièrent le monde.

Le peuple israélite de la Bible avait une philosophie, il a fait, lui aussi sa conquête du monde au travers des églises chrétiennes primitives, puis catholiques, chrétiennes réformées et musulmanes.

L'Europe a été imprégnée pendant le moyen-âge, de la foi chrétienne à un degré d'intensité dont nous pouvons à peine nous faire une idée maintenant. Le résultat a été de porter cette Europe pendant la Renaissance, puis au grand siècle, en tête du monde vivant tout entier, et très loin en tête.

La France menait.

La FRANCE MENAIT et, sur sa lancée, elle mena le monde intellectuel pendant quatre siècles. Cela ne fait aucun doute pour personne dans le dit monde, sauf pour les français eux-mêmes peut-être.

Nous voici à aujourd'hui. Voici ce que nous sommes devenus. Nul doute qu'il ne soit regrettable de constater que la France subit actuellement une très grave décadence. Plus de grands hommes en littérature: Rabelais, La Fontaine, Racine, Molière, Hugo, Zola, Maupassant... Mais où sont les neiges d'antan. Ce sont des dames du temps passé.

En science c'est la même chose, inutile d'insister ce serait trop pénible. Combien de prix Nobel à nous mettre sous le dent et pourtant on les distribue comme à une tombola.

Les machines à écrire viennent d'Amérique (les bonnes), les appareils photo viennent d'Allemagne ou du Japon, les légumes d'Italie... et les idées de Russie, voire d'Espagne.

Sommes nous donc devenus incapables de forger nous mêmes nos idées et nos tomates, qu'elles soient rouges, vertes ou jaunes ? Eh oui, nous en sommes devenus incapables.

Pourquoi ? Là est la question. J'y réponds: c'est que nous n'avons plus ou que nous n'avons pas encore, d'idée force qui nous soit commune au point de faire de nous un grand peuple comme naguère. Je vais vous dire une fable, une fable moderne, une table scientifique.

Chauffons une brique au rouge : d'après la théorie électrodynamique de la chaleur, les molécules de cette brique sont agitées violemment mais anarchiquement, elles se heurtent les unes aux autres, ce qui fait qu'elles n'agissent pas mécaniquement de façon visible. Trouvez un moyen pour orienter subitement le sens de déplacement de ces molécules dans une seule direction et voici notre brique qui part au travers du mur avec la force d'un obus.

Aucune invention n'a encore été faite qui puisse réaliser cette orientation moléculaire. Sans doute n'est-ce pas possible; peu importe il ne s'agit que d'une fable. Mais on sait comment opérer quand il s'agit, non pas d'un assemblage de molécules, mais d'un assemblage d'hommes : il faut et il suffit que ces hommes aient une morale commune.

Dans quelles conditions une pareille morale pourrait elle être établie et adoptée?

Il n'est pas question de l'imposer, il faut qu'elle s'impose d'elle-même. Pour cela, il faut qu'elle soit soutenue par une Idée force. Le christianisme a constitué cette idée force pendant le moyen-âge et longtemps après. Je pense que personne n'oserait affirmer qu'il est encore capable aujourd'hui de soutenir à lui seul une morale généralement adoptée par l'universalité des hommes.

L'excellence de la morale chrétienne existante n'est pas en cause.

Cette morale est celle que je pratique moi-même et je la considère comme la meilleure existante; mais elle a besoin d'un autre soutien que le foi du charbonnier parce qu'il y a trop de charbonniers à notre époque qui n'ont pas le foi. Certains de mes lecteurs le regretteront mais ils seront obligés d'en convenir.

Alors sur quelle idée force existante faut-il s'appuyer ? Car il nous faut une idée force existant déjà, cela ne s'improvise pas, pour soutenir la nouvelle morale renouvelée des anciennes et perfectionnée à la mesure de notre temps.

Dans notre vie moderne existe-t-il un point sur lequel tout le monde s'accorde ? Une idée qu'il n'arrive à personne de jamais contester sérieusement. Il n'en existe qu'une mais il en existe une, c'est le SYSTEME SCIENTIFIQUE.

$1+1=2$, $2+2=4$, $4+4=8$...cela tout le monde le croit. Riches ou pauvres, chrétiens ou athées, tout le monde accepte le système décimal de la suite des nombres (bien qu'il ne s'agisse que d'une convention puisqu'il existe d'autres systèmes tout aussi logiques, comme le système binaire). Il en est de même identiquement de tous les systèmes scientifiques, si conventionnels soient ils. Ils sont admis sans aucune difficulté par tout le monde et pris comme base commune de tous nos actes. Il doit donc nous suffire de baser notre nouvelle morale sur un système de ce genre.

Or cela est non seulement possible mais facile. Examinons comment se présente le problème.

Qu'est-ce que la morale ? C'est une suite de préceptes élémentaires (élémentaires puisqu'ils doivent être à la portée de tout le monde), préceptes bons à suivre pour atteindre un bonheur personnel raisonnable dans le respect du bonheur d'autrui.

C'est en somme une technique de bonne vie.

Les techniques sont basées sur les sciences. Sur quelle science reposera notre technique à créer ? Évidemment la psychologie. Mais il nous faut un système psychologique cohérent et abordable, qui permettra presque automatiquement la construction du nouveau catéchisme simple et complet ... et INCONTESTE, je ne dis pas incontestable.

Nos amis et camarades des facultés des Sciences et ceux des facultés des Sciences humaines, qui sont chargés les uns et les autres de l'étude de la psychologie, sont en train de construire une psychologie expérimentale qui sera solide comme du béton. Matis il leur faudra peut-être un siècle pour terminer cette construction. Il ne faut pas être grand clerc pour deviner tout de suite que cette psychologie "physique" sera incompréhensible pour le commun des mortels, ce sera un travail de spécialiste accessible seulement à des spécialistes. D'ailleurs nous n'avons pas le temps d'attendre.

Nous n'avons pas le temps d'attendre cela et attendre ne nous servirait de rien parce que nous n'en demandons pas tant. Ce que nous voulons, et le plus tôt sera le mieux, c'est une psychologie élémentaire comme il existe une optique

élémentaire, une mécanique graphique, la loi de Mariotte et bien d'autres systèmes scientifiques approximatifs que nos anciens nous ont légués.

Si imparfaits que soient ces systèmes, ils n'étaient pas tellement mauvais puisqu'ils ont permis le démarrage du progrès matériel moderne. Nous voulons que le même procédé soit employé pour faire démarrer le même progrès dans le domaine moral

Au travail! L. Dodin.

Cet article a paru a 2.000 exemplaires dans une revue d'étudiants de Montpellier. (Reproduction autorisée)

UNE VIEILLE HISTOIRE

Je tiens à écrire ici ce que j'ai à dire sur un sujet brûlant, peut-être celui sur lequel l'hypocrisie a le plus retenu les langues et les plumes. Si le mot hypocrisie vous gêne, vous pouvez le remplacer par les mots "politesse", "courtoisie", "bonnes moeurs", voire tabou si vous avez lu Levy-Brull, c'est la même chose.

Ce tabou, la vie de caserne d'abord, cinq ans d'école des Beaux arts ensuite, sans parler d'un an de guerre, et de nombreuses années d'aventure, m'en ont définitivement guéri. J'appelle un schas un schas. Tout de même, pour respecter la vôtre, votre courtoisie, dont je ne vous fais aucun reproche, je tâcherai de modérer me plume et de me faire comprendre à demi mot, en tout cas sans gros mots, ce sera de la technique morale et c'est tout.

Le chapitre que j'aborde est celui des enfants. Ce sont des êtres charmants: qui n'a pas connu l'abandon sans réserve, l'abandon absolu, la confiance totale d'un poupon qui penche sa tête sur votre épaule, n'a pas connu une des plus. grandes joies de la vie. Et la beauté sans limites d'un petit garçon ou d'une petite fille du même âge jouant nu sur une plage, à quel que chose de divin que rien d'autre ne peut et ne pourra jamais remplacer.

Les cacas et les pipis ne sont que des inconvénients mineurs et nécessaires dont on fait bon marché et qu'il faut mépriser. Mais ce qui est proprement insupportable, c'est que ces bougres-là qu'on aime pourtant à la folie laissent paraître, et à la quatrième puissance, tous les défauts et tous les vices des hommes et des femmes adultes qu'ils seront plus tard. Ils n'ont pas encore appris à se voiler de loyauté candide et de lin blanc.

Alors, de ces êtres charmants, eh bien il arrive qu'on en ait plein le dos, et enfin on peut comprendre la réaction de certains pères de famille qui étranglent leur progéniture.

Je n'ai jamais eu que deux enfants et séparés par une grande différence d'âge, j'ignore ce qu'il en est des nombreuses familles et n'ai jamais eu envie de le savoir.

D'autres familles sont plus riches que la mienne, si on peut considérer comme une richesse, d'avoir à nourrir et à vêtir une nichée de six enfants voire beaucoup plus. J'ai connu et bien connu, à St Jean de Monts, un ami de mon père qu'on appelait le père 14, parce qu'il était le quatorzième enfant d'une famille légendaire qui avait parié avec une autre famille non moins légendaire à qui arriverait la première à 24 enfants. L'une des familles, d'après la légende, arriva à 24, l'autre ne put dépasser 18. Le père 14 s'appelait Averty, son père aussi sans doute aucun. Si on veut faire un mauvais jeu de mot sur ce nom on est libre de le faire, je ne m'en cache pas.

Que ceux qui se sentent le courage de jouer le rôle de pères nourriciers d'aussi "belles" familles, ne s'en privent pas. Ils ont ma bénédiction sans réserve. C'est leur goût, grand bien leur fasse, ce n'est pas le mien. Qu'ils veuillent bien souffrir mon goût comme je souffre le leur. Mais il existe, Dieu merci, d'autres hommes qui, comme moi, désirent maintenir leur production de chair humaine dans de plus honnêtes limites, ils doivent savoir comment s'y prendre pour y arriver et cela sans danger pour leur santé physique et morale.

Ma première belle-mère, qui d'ailleurs n'a jamais produit que deux filles, aimait à dire que le seul moyen vraiment efficace de limiter le nombre des naissances était de "mettre les outils au grenier". D'autres proposent de "couper tout ce qui dépasse". Voilà des remèdes fort efficaces s'il n'étaient pas utopiques.

La littérature contemporaine est pleine de recettes diverses. A mon humble avis ces recettes ne valent pas les quatre fers d'un chien et cela parce qu'elles sont, comment dirais-je antinaturelles. Ce sont des "prothèses. On paraît vouloir remplacer un membre par une jambe de bois. Drôle de façon d'opérer quand on possède deux jambes.

Il y a la méthode chimique, la pilule pour l'appeler par son nom. Il s'agit d'une hormone; je crie casse cou: les hormones sont des corps extrêmement actifs, par conséquent extrêmement dangereux. Il est impossible de prévoir comment ils vont agir sur un organisme particulier dont on ne sait jamais rien par avance. A rejeter, c'est le diable.

Il y a un autre procédé chimique qui est le spermicide. Ce sera bon le jour où ce sera au point mais ça ne l'est pas. D'ailleurs on oublie régulièrement d'en mettre.

Il y a la prothèse proprement dite, l'accessoire mécanique. Il peut être masculin, en caoutchouc ou analogue, ou féminin. Masculin c'est un remède à l'amour fort efficace, parfaitement réussi dans le genre remède, cela suffit à le condamner irrémédiablement : l'amour c'est délicat. Pourquoi ne pas vendre des imperméables aux papillons ?

Féminins il y en a deux principaux : 1° le diaphragme. Je dirai et proclamerai d'abord qu'il est toujours dangereux de fourrer un instrument mal désinfecté (toujours) avec ses doigts sales (toujours) dans son "machin". C'est un endroit très sensible à la moindre infection. On a publié des livres et des livres sur ce danger.

D'autre part je doute fort de l'efficacité de cet instrument. On m'a parlé d'une efficacité à 80 %, c'est 20 % de pas assez. cela doit être bien gênant pour les femmes qui n'ont déjà que trop de difficulté à trouver leur plaisir.

Il y a le "pessaire", plus communément appelé "stérilet". Il peut prendre diverses formes; il s'agit en tout cas d'un corps étranger en matière plastique, comportant d'abord un renflement destiné à le maintenir dans le col de l'utérus, ensuite un filament flottant à l'intérieur de l'utérus lui même sa présence détermine un avortement permanent. Les règles passent, doivent passer et passent, la fécondation peut se faire et se fait, mais les réactions de l'utérus à la présence d'un corps étranger empêchent la nidification de l'ovule sur la paroi de l'utérus. Si cette nidification est déjà faite, elle la détruit. C'est efficace à 100 %, je le croie bien que tout arrive.

Le danger réside en ceci: il y a réaction de rejet, c'est justement cette réaction qui chasse l'ovule. Vous voilà avec un utérus en état de perpétuelle réaction de rejet. Tout de suite ou à la longue il y aura infection. Les médecins prétendent que non, mais quels médecins ? D'ailleurs les médecins sont des menteurs diplômés.

Il vous reste à prétendre que je suis aussi menteur que les médecins. Pardon, moi je ne suis pas diplômé.

Mais pourquoi toutes ces inventions du diable, puisqu'il existe, depuis que le monde est monde, un procédé efficace à 100 %, naturel s'il en fut; (le Bible en parle ; d'ailleurs pour le frapper d'anathème a cause de sa trop grande efficacité) c'est le procédé d'Onan. A l'époque de l'ancien testament, la mortalité était telle qu'il fallait reproduire et reproduire encore, pour maintenir la population à un niveau qui n'était encore que trop bas d'où l'anathème de la bible. Nous n'en sommes plus là. Mieux vaut soigner les enfants quand ils sont malades et les soigner encore quand ils sont bien portants, et en tuer le moins possible ensuite plutôt que de se donner la peine d'en pondre de nouveaux.

Relisez l'histoire d'Onan, elle est cocasse.

Mais voici le procédé, ce procédé que personne n'ose écrire et que je n'en décrirai pas moins.

Il faut d'abord, madame, épouser un homme qui ait du "sens moral" et une certaine adresse. A vous de le choisir tel, au risque de laisser les imbéciles célibataires. Il existe de ces homes et beaucoup, dans toutes les classes de la société. Quel que soit son âge ou sa classe, un homme en vaut un autre, telle est ma devise.

Il faut ensuite, monsieur, d'abord que vous épousiez une femme fidèle. Ça ne court pas les rues. Il faut alors que vous fassiez l'éducation de votre femme pour qu'elle apprenne à rechercher et à obtenir son plaisir, le plaisir auquel elle a droit suivant toutes les lois morales du monde. Sachez que la faculté d'avoir du plaisir en amour est simplement naturelle pour les mâles, mais que les femelles humaines doivent s'y exercer, et souvent pendant des semaines, quelque fois pendant des mois, voire des années. Elles ne doivent jamais se décourager car toutes peuvent y parvenir. La seule condition, mais elle est nécessaire, c'est que la femme ne reste pas passive comme un ruminant, mais ait conscience de sa dignité et de ses devoirs

envers elle même. A vous de choisir votre fiancée à la mesure de cet impératif. Laissez les autres devenir vieilles filles, il existe des couvents pour elles.

Je pose donc en principe que vous formez un couple que j'appelle normal, c'est à dire un ménage formé d'un homme peut-être tout à fait ordinaire et peut être d'une femme tout à fait ordinaire, mais tous les deux capables d'efforts sans mystère dans la recherche d'un accouplement correctement ordonné et coordonné.

Voilà qui est bien. Vous couchez, monsieur, avec vous madame. Rejetez alors toute pudeur, le lit conjugal n'est pas le bon endroit pour se préoccuper de pudeur : chaque chose en son temps. Il sera temps quand vous serez rhabillés pour le moment laissez agir vos hormones.

Le mâle doit d'abord faire sauter une certaine capsule de garantie, une certaine membrane. cela se fait rarement sans un peu d'effusion de sang ; il arrive même que cette membrane soit dure et résistante, j'ai connu une veuve mariée autrefois pendant cinq ans et qui, ensuite avait eu un amant chirurgien, il avait incisé sa membrane au bistouri. Il en restait encore un bout, mon "calibre" fort important en eut raison. Faites donc sauter la membrane. A cette première opération madame n'éprouvera aucun plaisir et bien au contraire. En général c'est peu de chose, bien vite cicatrisé. Ne soyez pas brutal, monsieur, et laissez cette petite blessure cicatriser à fond, je vous autorise seulement en attendant a beaucoup caresser et consoler votre femme pour la rendre folle d'amour pour vous. S'il y avait hémorragie sériuse, cela ne se produit que rarement, un peu de pyramidon pulvérisé l'arrêterait.

Tout remis en ordre, vous chapitrerez votre épouse et lui expliquerez bien en quoi consiste le "fameux petit frisson", comme disait Mistinguette, qu'elle doit rechercher et qu'elle doit rechercher avec assiduité et activité. Quand elle l'aura trouvé une fois, elle le retrouvera toujours. Sachez que le bonheur de votre ménage sera alors assuré définitivement, il n'en faut pas plus, mais cela il le faut absolument, ce n'est pas toujours facile à obtenir.

Quand les études de madame commencent, votre rôle n'est pas terminé. Vous aurez à aider votre compagne de vos conseils; mais surtout il faudra lui donner le temps de déployer ses efforts dans la recherche du plaisir qui lui est dû et, une fois qu'elle l'aura découvert, n'oubliez pas qu'il lui faudra toujours beaucoup plus de temps qu'il ne vous en faudra à vous même pour en obtenir l'accomplissement. Mais alors elle vous guidera et vous dira comment il faut vous comporter pour que tout se passe bien.

Il faudra, avant toute opération, un temps de préparation pour mettre madame dans l'état psychologique souhaitable, les caresses ne devront pas manquer. Cette préparation faite et même avant, vous aurez lubrifié votre instrument avec de la vaseline (la vaseline n'est pas une grossièreté, c'est un hydrocarbure). Avant de pénétrer, il faudra que vous, ou bien mieux ma-dame elle-même, écarte les brossailles des bords de la garenne. Ce sont là détails qui ont beaucoup d'importance et négliger ces détails a détruit beaucoup de ménages. Pour la suite vous savez, je

l'espère, comment vous y prendre, d'ailleurs madame vous indiquera vos devoirs. J'insiste seulement sur ceci.

Vous retiendrez vos effets jusqu'au moment où votre femme donnera des signes certains qu'elle a achevé son ouvrage. Il arrive, rarement, qu'il devienne impossible de se retenir. Si, par hasard vous n'y parvenez pas, excusez-vous et passez outre, vous ferez mieux la prochaine fois. On vous par-donnera si ce n'est pas trop souvent. Mais habituellement tout se passera bien et madame sera satisfaite. (1) Sa satisfaction sera même supérieure à celle de son mari et durera beaucoup plus longtemps.

Alors, qu'elle vous prenne à bras le corps à ce moment précis et qu'elle vous serrez contre elle. Bientôt vous sentirez les robinets s'ouvrir (cellules séminales et prostate). Ne vous affolez pas, le conduit est long et il faut un certain temps pour qu'il soit parcouru d'un bout à l'autre. Alors sortez et "terminez vous" avec votre main droite, tandis que la main gauche recueillera la semence inutile.

Dès votre mouvement de sortie amorcé, et ceci est essentiel, votre femme aura levé un de ses genoux, sur lequel vous vous appuyerez solidement, de façon à comprimer votre prostate pour la vider totalement. Ce genoux e aussi l'avantage de maintenir un contact intime.

Un dernier conseil. Jamais plus d'une fois en 24 heures, ou tous mes autres conseils seraient inutiles, les spermatozoïdes restent vivants dans votre tuyauterie, environ pendant dix heures.

Et maintenant tous mes souhaits de bonheur, et que ma recette ne vous empêche pas de faire un enfant de temps en temps. Appelez l'ainé Onan.

GUÉRISON DU RHUME DE CERVEAU

L'usage de la vitamine B1 est devenu général en thérapeutique ; il ne s'agit pas pour une fois, de guérir une avitaminose: cette vitamine est très commune dans les aliments et peu de gens risquent d'être privés du minimum indispensable à la vie, il s'agit de tout autre chose.

Cette vitamine B1, prise à haute dose se trouve être un de nos remèdes anti-inflammatoires les plus puissants. Une autre de ses qualités est fort appréciable, c'est que, à bonne dose suffisante, elle ne comporte aucune contre-indication, elle est d'une innocuité totale; je n'en veux comme preuve que le fait qu'elle est vendue sans ordonnance dans toutes les pharmacies. On la trouve sous des noms divers (Bépanthène, Béviline etc.).

Comme beaucoup de vitamines elle est détruite en grande partie par la digestion, aussi doit on l'administrer soit en injection, ce qui ne laisse pas d'être fort désagréable et présente quelques dangers, soit par dissolution lente dans la bouche (une pastille introduite entre joue et gencive et oubliée là). Une pastille de 100 mg par jour pendant huit jours de suite, tous les deux ou trois mois seulement,

Cela suffit pour que tous les inconvénients sensibles du rhume de cerveau soient éliminés. Malgré mon titre le rhume n'est nullement détruit, mais il passe totalement inaperçu, ce qui revient exactement au même que la guérison.

Autres avantages: les sinusites chroniques disparaissent (plus besoin d'aller voir l'otorhinolaryngologiste -- quel drôle de nom), les dents ne se déchaussent plus (plus besoin d'aller chez le cordonnier), l'arthrite des dents régresse (voyez tout de même votre dentiste), l'inflammation des intestins est réduite au moins en partie, enfin c'est un spécifique des muqueuses. Pour la peau je ne garantis rien, au contraire j'ai tendance à croire que c'est sans effet.

Inconvénients, petits : quelques nausées légères, au premier essai, qui ne se reproduisent pas ensuite. Chez certains sujets notre vitamine détermine des insomnies, c'est le signe que l'effet est atteint . Arrêtez le traitement pour le reprendre plus tard.

Traduit du " MEADOW'S STANDARD" de New York

Nous nous sommes présentés à la résidence de M. Crane A. Adenbuck, diplômé de la "Pensylvanian Social Science University " à 11 heures de matin le Nous nous sommes excusée de réveiller ce monsieur à une heure aussi matinale, mais il nous a expliqué que c'était là l'heure normale de son lever et qu'il était entièrement à notre disposition, de quoi nous l'avons remercié. Il a excusé l'absence de sa charmante épouse en déplacement dans sa famille.

Nous avons, alors pris place très confortablement sur un amas de bouquins après en avoir enlevé autant que possible la poussière avec nos mouchoirs.

M. Adenbuck ayant eu l'obligeance de revêtir un pyjama pour ne pas froisser la pudeur de nos lectrices, nous avons pu prendre quelques photos. Nous avons alors montré à M. Adenbuck un télégramme de notre agence de Paris France, ainsi rédigé .

"Grand prix roman français attribué livre auteur DODIN stop met en cause étudiant Philadelphie inventeur théorie dite communiste libérale capitaliste stop grande émotion cercles politiques parisiens".

Nous avons dit alors à M. Adenbuck avoir appris par une enquête discrète dans les milieux universitaires que l'étudiant en question serait lui-même.

M. Adenbuck nous a répondu n'avoir jamais eu aucune relation avec le Dodin auteur du livre en question et être étonné qu'on lui ait attribué une invention aussi extraordinaire. Il nous a certifié n'avoir jamais fait une invention de sa vie et surtout pas aussi ridicule.

Demande -- Nous enregistrons votre déclaration. Mais vous êtes expert en sciences sociales. Pourriez-vous nous donner votre avis sur le télégramme que nous venons de vous montrer ? Vous n'êtes pas l'inventeur de cette doctrine nouvelle,

mais, peut-être en avez-vous entendu parler; peut-être savez-vous qui en est le véritable inventeur et que pensez-vous de cette théorie si vous la connaissez ?

Réponse : Je ne connais aucune théorie de ce genre et ignore tout de son inventeur. Mais le mot suffit à s'en faire une idée et nous pouvons avoir une conversation amicale à ce propos.

Le principe même me paraît stupide, mais la stupidité d'une théorie sociale n'est pas en opposition avec sa mise en pratique. Je dirai même que toutes les théories sociales actuellement mises en pratique sont stupides au premier chef. Rien n'empêche en tout cas d'en bavarder.

D- Fort bien. Dites-nous donc comment vous imaginez que le communisme libéral pourrait être appliqué dans un pays comme les U.S.A. ?

R- Vous allez vite en besogne. Je ne suis pas auteur d'anticipation. Parlons d'une façon plus générale sans spécifier un pays d'une façon précise et restons sur le plan académique sans faire de personnalités.

Voici ce que je puis dire.

En théorie un état peut être absolument anarchique, chaque citoyen vivant sans aucune contrainte, c'est la démocratie absolue.

En théorie aussi, un état peut être absolument autoritaire chaque citoyen n'y pouvant agir autrement que suivant les directives d'un pouvoir central.

Bien entendu, aucune de ces deux formes d'organisation sociale n'est valable. L'une comme l'autre se détruirait d'elle-même dès la première minute de son existence.

Vous me suivez bien ?

D- Jusqu'ici rien de plus simple.

R- Ces deux formes de l'organisation sociale sont, en quelque sorte, les deux pôles extrêmes entre lesquels évoluent tous les groupements d'hommes. Tous s'accommodent d'une certaine dose d'anarchie libérale et d'une certaine dose d'autorité centrale. Les divergences d'opinion politique portent toutes sur le "dosage" de ces deux "produits" si je peux m'exprimer ainsi.

D- Bien d'accord.

R- Mais il existe aussi ce que j'appellerai les systèmes sociaux. Ce sont des espèces de mécanismes inventés au cours des siècles, dont les hommes constituent les pièces mobiles, ce sont des machines sociales.

D- Là nous ne vous suivons plus, donnez nous un exemple.

R- Eh bien, voyez le système de l'offre et de la demande.

D- Vu, mais développez un peu votre idée pour nos lecteurs. Vous pouvez même vous étendre longuement, notre journal a de nombreuses pages qu'il nous faut remplir et vos explications gagneront en clarté si elles ne sont pas trop concises.

R- Voici l'histoire de l'offre et de la demande qui nous conduit tout droit au système monétaire.

D'abord il y eut "le cadeau". On a dit que le plus ancien des modes d'échange du monde fut le troc ; c'est faux ! Le cadeau est plus ancien. Il faudrait être plus naïf que nous ne le sommes pour croire que tous les cadeaux sont gratuits. René offre à Jacques un beau rasoir électrique pour son anniversaire, mais il compte bien que pour Noël, Jacques lui offrira le stylo dont il a besoin pour remplacer son vieux Waterman qui fuit . Il s'agit d'un échange poli de marchandises.

Dans les vieilles histoires folkloriques, on voit de riches marchands débarquant dans un port de la mer Mé. Leur premier soin est de faire une visite au roi du pays, ils déposent à ses pieds de riches présents, étoffes de Perse, parfume d'Arabie, épices des Indes...

Si les riches marchands en question faisaient ainsi des présents gratuits à tous les rois qu'ils rencontrent au cours de leurs voyages, ils ne seraient bientôt plus des marchands riches.

Aussi le roi commence par les recevoir largement, leur faisant préparer des appartements avec salles de bain et meublés de belles esclaves.

Nous devons, bien entendu, faire ici la part de l'exagération orientale des chroniqueurs, il va sans dire que les splendides appartements étaient des pièces nues avec seulement quelques nattes sur le sol et les belles esclaves les prostituées du coin, non moins nues que les murs. Mais c'était là la mode de l'époque et les riches marchands, fort pouilleux eux-mêmes, s'en déclaraient satisfaits. On sacrifiait ensuite quelque bétail aux Dieux, façon de dire qu'on abattait de la viande et tout le monde banquetait.

Après quoi, un peu éméchés, ou fins saouls, on allait s'allonger sur les nattes. Le lendemain matin le roi faisait à son tour des cadeaux royaux aux marchands qui reprenaient la mer l'après midi si le vent était favorable.

Il n'y avait eu aucun troc, aucun échange d'argent ou de marchandise, seulement des cadeaux, et pourtant les marchands avaient fait leurs affaires exactement comme ils les font maintenant. Ils avaient apporté des épices etc. ; ils remportaient du bois de charpente, des olives, des dentelles... enfin l'équivalent, en marchandises du pays, de ce qu'ils avaient apporté en marchandises étrangères. Le mot "équivalent" est exact au point de vue du roi, pour qui les marchandises étrangères étaient aussi rares et précieuses que celles qui pourrissaient dans ses greniers ; mais, pour les marchands, il y avait bénéfice et souvent gros bénéfice. Il suffisait en effet que les marchandises du roi soient embarquées sur leurs navires et transportées dans un autre pays pour qu'elles prennent une nouvelle valeur.

Je pourrai m'étendre encore longtemps et vous expliquer comment, même en matière de cadeau, le marchandage existait déjà et qu'il y avait là les germes et tous les germes du système du troc qui fut inventé ensuite par des gens moins courtois que nos marchands et que notre roi ; mais je voulais seulement vous donner un exemple de ce que j'appelle un système social.

Je disais donc que le troc fut inventé ensuite, mais je dois insister sur le fait trop oublié que l'invention d'un système social nouveau ne supprime pas nécessai-

rement le système primitif. Il ne s'y substitue qu'en partie et il arrive même souvent que l'apparition subite d'un système nouveau, loin de supprimer l'ancien, ne fait qu'en répandre encore bien plus l'usage. Ce n'est guère le cas pour nous en ce qui concerne le cadeau, le troc et le système monétaire qui n'est qu'une sorte de troc perfectionné. Ces derniers systèmes n'ont pas entièrement supprimé le cadeau qui est encore un bon procédé semi-commercial très employé chez les gens polis ; seul le grand commerce n'en fait plus usage. Pourtant il existe bien des exemples de la pérennité des vieux systèmes et des vieux outils.

Dans le domaine de la mécanique cette persistance des vieilles inventions est commune au point que c'est presque la règle. Voyez les chevaux. Au moment de l'invention de l'automobile on a beaucoup dit et imprimé que les chevaux allaient disparaître, or, s'il est bien vrai que l'usage de ceux-ci est désormais au n...ième plan comme moyen de transport, il n'en est pas moins vrai aussi que toutes les statistiques montrent qu'il existe, en ce moment sur la terre, beaucoup plus de chevaux en service qu'autrefois et de meilleure race, plus de deux fois plus qu'en 1900 époque où le cheval était roi. Même dans les armées ils restent indispensables et on a pu dire que si les Russes avaient vaincu les Allemande pendant la dernière guerre, c'était à cause de leur cavalerie supérieure.

Mais je crains d'abuser de votre temps, vous n'êtes pas ici pour écouter une conférence.

D- Bien au contraire, Adenbuck, nous sommes très intéressés, et sommes certains que vos paroles passionneront nos lecteurs. Continuez, nous vous en prions.

R- D'ailleurs j'arrive à la question.

La démocratie, telle que nous l'entendons, est un système social. le système capitaliste est un autre système social. Pourquoi donc l'invention du collectivisme qu'on prétend nouveau et qui n'est que le dernier proposé, devrait-il être substitué totalement et définitivement aux deux anciens systèmes ? Pourquoi faudrait-il écraser la démocratie qui nous a donné la joie de vivre pour instituer un état totalitaire; pourquoi faudrait-il supprimer le système capitaliste qui nous a donné le progrès moderne, pour le remplacer par le système communiste ?

Je professe que le mot de "remplacer" marque surtout la prétention à tout savoir de cuistres ignorants. Il est impossible, sauf exception tout à fait rare, de remplacer quoi que ce soit par quoi que ce soit de différent. Chaque système, chaque outil a sa fonction bien définie et la fonction de l'un ne peut être substituée immuablement à la fonction de l'autre, ce serait remplacer la hache par la scie. Avant l'invention de la scie on utilisait la hache pour des travaux pour lesquels elle n'était pas faite. Elle a laissé la place à la scie pour ces travaux, mais est restée indispensable pour les travaux "à la hache".

J'ignore pour ma part si le communisme tel que l'entendent les Russes est tellement intéressant, n'en ayant jamais fait l'expérience ; mais, de la même façon que je réprouve la destruction des vieux outils. je me refuse à écarter à priori les

nouveaux. Je demande avec insistance que, si l'on doit introduire ce communisme qu'on nous présente comme la voiture automobile des temps futurs, on veuille bien ne pas tuer tous les capitalistes...

Est-ce qu'on a interdit l'artisanat quand on a inventé la grande usine ? Heureusement non, parce que notre Amérique n'aurait jamais pu se relever d'une pareille interdiction.

D- Voilà bien la première fois que j'entends dire que le communisme peut et doit coexister avec le capitalisme dans l'intérieur d'une même nation. J'ai bien entendu dire, et trop entendu dire, que communisme et capitalisme pouvaient exister ensemble sur la terre, mais de cote et d'autre de la mare seulement.

R- Voilà qui m'étonne de votre part. Considérez que cette coexistence est déjà installée aux États-Unis .

D- Par Jupiter: Donnez moi un exemple.

R- Je regrette d'avoir à y faire allusion, mais il nous faudra bientôt nous séparer, il est midi, et vous aurez à faire usage de la voie publique dès que vous aurez passé la porte, vous marcherez alors sur le territoire appartenant à la grande communauté dont nous faisons partie. Mon trottoir est balayé par des fonctionnaires et entretenu par les fonds publics, c'est une institution collective donc communiste dans tous les sens du terme.

D- J'entends bien, et c'est un argument bien souvent soulevé, mais il y a un monde entre nos administrations élues au scrutin libre et les soviets.

R- Un Monde ! Et c'est justement parce que le communisme pratiqué par les américains est un communisme libéral.

D- Ah, Nous respirons. C'est cela que vous appelez le communisme libéral. Mais vous n'avez rien inventé.

R- Minute papillon. Je vous ai déjà dit que je n'avais rien inventé. La question que vous avez soulevée avec votre télégramme appelle d'autres commentaires.

Il existe déjà un communisme administratif dans les pays comme le nôtre, il existe donc déjà un communisme libéral, mais le communisme capitaliste ou plutôt le capitalisme communiste n'existe pas encore. J'ignore s'il existe en Russie et j'en doute fort.

D'abord définissons succinctement mais exactement, ce qu'il faut entendre par "capitalisme". Le système monétaire tel que nous l'entendons ici, aboutit naturellement au capitalisme par le simple fait que les citoyens ont la faculté de mettre de côté une partie de leurs gains sous diverses formes : or, terres, usines etc. La possession de ces "valeurs" leur donne une puissance sociale et même jusqu'à un certain point une puissance politique qui leur permet d'étendre leur influence. Cette influence est employée ensuite par eux le plus souvent à gagner encore plus d'argent et encore plus de puissance, ainsi de suite jusqu'à la vieillesse et à la mort. Cette puissance passe ensuite, par le système de l'héritage, à leurs descendants.

Remarquons en passant que le système de l'héritage n'est pas du tout une conséquence directe obligatoire du capitalisme. Je n'en veux pour preuve que le fait que ce pouvoir d'héritage est réglementé et même singulièrement limité dans la totalité des pays capitalistes.

Les droits d'auteur ne sont plus perceptibles aux États Unis trente huit ans après leur création, les brevets n'est qu'une durée très limitée, encore faut il que l'inventeur paie très cher pour en obtenir. Il existe d'autres cas.

Mais revenons à l'exercice du capitalisme proprement dit. Il paraît à tout le monde incompatible avec le communisme, au point qu'on oppose systématiquement les deux Systèmes. Mais cette façon de voir, pour commune qu'elle soit, n'est pas partagée par les experts. La seule chose qu'on puisse dire c'est que les pays qui pratiquent le communisme, ne veulent pas entendre parler du libre capitalisme. Ils tuent les chevaux pour exiger, au besoin par la force, qu'on monte dans leurs autobus, tellement ils sont fiers de ce qu'ils pensent avoir découvert et qui pourtant est vieux comme les rues.

D- Je vous suis bien jusqu'à un certain point. C'est à dire que je suis bien votre raisonnement, mais je ne vois pas et même je n'entrevois pas la possibilité pratique de l'application de vos idées.

R- Ce ne sont pas mes idées, ne l'oublions pas, ce sont de simples réflexions qui me sont suggérées par le télégramme que vous m'avez montré. Quand aux applications pratiques, le fait que vous n'en entrevoyez pas même la possibilité ne change rien à l'affaire. Je suis certain qu'avant, l'invention de la télégraphie sans fil vous n'entrevoyez pas même la possibilité de son existence et pourtant elle est devenue une réalité de tous les jours pour vous comme pour tout le monde.

Les applications pratiques ne souffrent aucune difficulté. Je pourrais m'arrêter sur cette affirmation en ajoutant seulement qu'il suffirait tout au plus de laisser les techniciens mettre au point les détails de cette application pratique. Ils sont capables de cela comme ils sont capables de mettre au point n'importe quelle invention mécanique pourvu que le principe en soit correct au point de vue mathématique. Malheureusement, en ce qui concerne les systèmes sociaux, on ne laisse jamais faire les techniciens, il faut toujours que leurs idées soient discutées par les gens qui n'y connaissent rien, triturées, démontées et remontées de travers. La difficulté n'est pas de trouver des gens capables, mais d'empêcher les incapables de mettre la main à la pâte.

Il faudra donc de toute façon démonter le mécanisme avant de le remonter pour en montrer les pièces à chacun au risque certain de les voir détruites par des mains inhabiles. Je pose en principe qu'avant qu'il soit possible de mettre la machine en route, il faudra la reconstruire bien des fois, encore sera-t-elle sabotée le jour de l'essai.

Le communisme pose en postulat que toutes les valeurs de patrimoine appartiennent à l'état : terre, mines, chemins de fer, inventions, découvertes, livres, etc. exactement comme tout appartenait au roi sous l'ancien régime en Europe au

17^{ème} siècle, mais, avec cette différence que, depuis l'instauration de la démocratie, l'individu est libre. L'état est donc propriétaire de toutes les valeurs qui sont susceptibles de rapporter de l'argent. Comment va-t-il administrer ses biens ? Il existe des biens tels qu'il peut les administrer à l'aide de sa puissante machine administrative. Par exemple l'administration actuelle exploite le monopole des postes eu nom de l'État. Mais il existe de nombreuses autres activités qu'une administration exploitera en dépit du bon sens et qu'il est folie de confier à une régie officielle. Les états comme la Russie les administrent tout de même, mais ils les administrent fort mal, nous pouvons en être certains sans y aller voir. D'ailleurs, si on ne nous convie pas à aller y voir c'est justement parce que nous nous apercevriions tout de suite que justement elles sont mal administrées.

Un état comme le nôtre les abandonne tout simplement à l'initiative individuelle d'une classe dite riche, c'est à dire qu'il les abandonne à la discrétion des fils de famille, et nous savons que cette discrétion n'est pas toujours discrète, Les requins de la finance, voire les gangsters s'en donnent à coeur joie sous l'oeil le plus souvent impuissant de la loi,

En tout cas, quand un citoyen, par grand hasard, a gagné honnêtement une fortune, il ne lui reste plus le jour de sa mort, qu'à léguer cette fortune à ses héritiers qui sont ce qu'ils sont, mais généralement peu dignes d'en recevoir le dépôt.

A supposer que le dit citoyen estime que son fils ou sa fille qu'il a formés lui-même sont dignes de recevoir le dépôt de sa fortune j'imagine qu'il n'est pas assez naïf pour croire que ses arrières petits enfants seront encore dignes de prendre la suite quand le temps en sera venu. Donc il est absolument certain, et cela ne fait aucun doute pour aucun homme de bonne foi que les patrimoines devraient tomber un jour dans le domaine public comme cela se passa déjà pour les livres et les inventions; c'est de la simple logique

Ne me dites pas que le prélèvement fait par l'état sur les successions par le jeu des droits de mutation aboutit à un retour au domaine public, il n'en est rien. En effet l'état n'a pas actuellement le droit d'accepter une partie effective du patrimoine autrement qu'en espèces. Si les espèces ne sont pas suffisantes, le fond est vendu à d'autres capitalistes, il reste dans le domaine de la classe dite riche mais ne retombe jamais dans le fond commun.

Quand aux espèces, elles ne sont pas thésaurisées par l'État, ce sont de simples impôts perçus simplement à l'occasion du décès et qui d'ailleurs, ont le plus souvent, été payés d'avance par le "de cujus" sous la forme de primes d'assurance sur la vie. Rien du retour au domaine public.

Si j'avais à rédiger une constitution démocratique, j'imposerais que toutes les valeurs de patrimoine devraient revenir un jour à l'état, par exemple vingt ans après la mort du capitaliste et sous la forme ou elles ont été trouvées au moment de la mort, l'état étant nu propriétaire dès la mort du capitaliste. L'état aurait la possibilité d'exploiter ce fond ensuite, mais aussi il pourrait y renoncer : alors le fond serait distribué gratuitement par voie de tirage au sort,

D'autre part l'état n'aurait aucune possibilité de conserver par devers lui aucune entreprise exploitée une fois par lui et qui aurait cessé d'être honnêtement rentable (déficit couvert par une subvention par exemple). Je spécifie cela parce qu'il existe, même dans notre société libérale et capitaliste, des valeurs abusivement détenues par l'état qui les administre mal et qui seraient bien plus valablement détenues par l'initiative privée plutôt que par une administration communiste qui s'ignore. Ces biens non rentables entre les mains de l'état, seraient distribués aux citoyens, toujours par tirage au sort, soit sous la forme de lots entiers, soit sous la forme d'actions, soit d'obligations.

En conclusion chaque citoyen, au moins deux fois dans sa vie, une première fois vers 25 ans et une deuxième fois vers 35 ans, se verrait confier un certain capital qu'il pourrait administrer en toute liberté, j'insiste sur le point qu'il serait propriétaire d'une façon absolument discrétionnaire et sans contrôle, du capital en question. Il pourrait, soit le transformer en beuveries, soit le transformer en entreprise privée artisanale exploitée directement par lui, soit le placer entre les mains d'autres personnes qu'il estimerait plus qualifiées que lui pour en tirer un profit à son avantage. Ce placement pourrait être fait sous n'importe quelle forme déjà connue ou à inventer, participations, actions, obligations, simples prêts, exactement en somme comme un héritage actuel.

A la mort du citoyen en question, l'état deviendrait nu propriétaire des biens réduits ou augmentés et vingt ans après, le fond ferait entièrement retour à l'état qui le redistribuerait à nouveau.

Vous me répondez que, de cette façon, bien des valeurs seraient dilapidées, perdues ou volées. Bien sur ! Mais vous faites là le procès du capitalisme lui-même. Si importante serait la perte sous la constitution envisagée, elle ne pourrait pas être plus grande que maintenant. Mais il n'est pas besoin d'être grand clerc pour se rendre compte que les pertes ainsi faites sont plus apparentes que réelles. Dans mon système très nouveau les valeurs ainsi apparemment perdues, retomberaient toutes un jour dans la caisse de l'État . Aujourd'hui elles tombent dans les poches de la classe riche qui devient de plus en plus riche jusqu'au jour où une révolution ou une guerre vient la ruiner .

Heureusement, en contrepartie de ces pertes dues à une liberté incontrôlable, l'initiative individuelle et le travail libre des honnêtes gens, crée une quantité infinie de valeurs nouvelles qui compense, et très au delà, ces pertes, inévitables. La moindre contrainte dans la liberté du capitalisme générerait bien plus le progrès qu'il ne limiterait les pertes. Mais tout cela vous le savez aussi bien que moi .

Le système aurait en tout cas l'avantage de donner à chacun sa chance et de supprimer les très gros afflux de capitaux entre les mains privilégiées des fils de famille.

D- Cher monsieur Adenbuck. Permettez moi de vous dire que, de votre fenêtre, vous avez une très belle vue sur le parc. D'ailleurs le temps est particulièrement beau aujourd'hui.

Je vois que ma montre indique qu'il est grandement temps que nous nous retirions. nous avons eu un très agréable entretien avec vous et nous ne manquerons pas d'en faire part à nos lecteurs.

R- Adieu et bon appétit .

Note de l'auteur- J'ai été très étonné de voir qu'un article à tendance aussi séditieuse, qui trouve sa place naturelle seulement dans un livre, ait pu paraître dans un journal américain de bonne tenue. J'ai appris depuis que cet article n'avait pu paraître qu'à la faveur d'un certain désordre dans la salle de rédaction.

Le journaliste qui avait fait l'interview tomba malade d'une dépression nerveuse aussitôt après être sorti de chez Adenbuck (sans doute n'avait-il pu supporter le choc que lui avait causé des théories aussi avancées). La dactylographe n'osa pas prendre sur elle de modifier le texte et, ne pouvant toucher le journaliste lui-même, elle transmit directement les feuilles à la rédaction. Le rédacteur en chef ne fut pas prévenu de la maladie du reporter, cru que le texte avait été relu par lui et recula devant le travail de refaire cette lecture

Je me suis étonné alors que les lecteurs du journal n'aient pas été scandalisés.

Nixon, consulté a pu me rassurer. "Il est certain, m'a-t-il dit, que les lecteurs du "Meadows Standard" ne lisent exclusivement dans leur journal que les bandes comiques. Dans ces conditions comment se seraient-ils choqué des déclarations d'Adenbuck dont ils n'ont jamais pris connaissance".

Extrait de "La Nature" - Le chariot de Jean de Nivelle.

Supposons (figure) que nous placions deux roues de wagon sur des rails au-dessous d'une de ces fosses qui servent dans les gares au nettoyage des locomotives. Au milieu de l'essieu est montée une troisième roue deux fois plus grande que les deux premières. Un fil est enroulé sur cette troisième roue de façon que son extrémité libre se dégage par en dessous. Une traction exercée sur ce fil détermine la rotation des roues. L'ensemble se déplacera en sens inverse de la traction exercée sur le fil et l'on démontrerait facilement que ce déplacement est, en sens inverse, exactement de même amplitude que celui qui animerait les roues si le fil était attaché directement à l'axe de l'essieu.

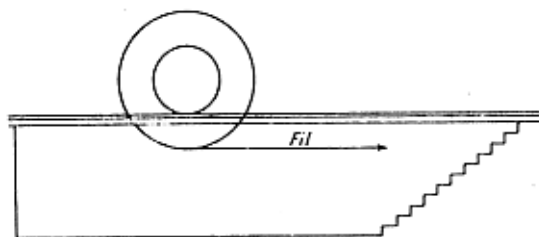


Fig. 1. — Principe du chariot de Jean de Nuelle.

Le même principe de mécanique qui a fait ainsi mouvoir les roues de wagon dans l'exemple ci-dessus est appliqué à une machine nouvelle présentée par l'auteur à la dernière foire de Paris. Il s'agit d'une sorte de chariot supporté par trois roues. Une de ces roues est folle et peut, de plus, pivoter, à la manière des roues de fauteuil, autour d'un axe vertical.

Les autres roues, disposées symétriquement de part et d'autre de l'axe de l'appareil, sont mues chacune par le déroulement d'un fil agissant sur une vis sans fin. Les deux fils s'échappent de l'appareil par un même trou placé au sommet du chariot et viennent enfin s'enrouler sur les deux tambours d'un poste de commandement fixe non figuré sur le schéma.

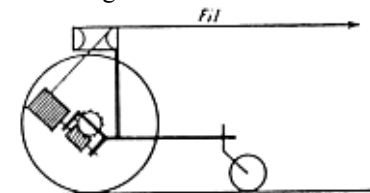


Fig. 2. — Le chariot de M. Dodin.

Par l'intermédiaire de la démultiplication, *qui augmente virtuellement le rayon des cylindres moteurs*, les deux fils commandent les deux roues, ensemble ou séparément, suivant que le chef de trafic désire voir le chariot tourner ou marcher droit, aller ou revenir, après avoir tourné.

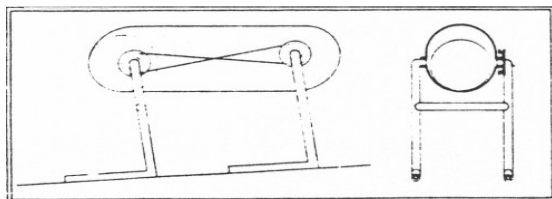
La vitesse de translation et l'énergie transportée ne sont limitées que par les possibilités du dispositif expéditeur de mouvement, la grosseur des fils et leur vitesse propre étant variables à la volonté du constructeur. Le chariot peut donc être construit à la dimension d'un dé à coudre ou à celle d'un vaisseau de haut bord. On peut aussi bien construire un bateau qu'un véhicule terrestre. Le véhicule terrestre peut aussi bien rouler au fond de l'eau que sur un sol sec. Le système est applicable à toutes les machines qui doivent se déplacer dans un certain rayon d'action et non au delà, excavatrices, bétonnières, bacs, etc.. qui seraient ainsi affranchies de la nécessité de transporter un moteur.

Signalons que rien ne s'oppose à ce qu'on utilise, au lieu de fils simples, des boucles sans fin.

A la même exposition, l'auteur présentait un contrepoids pour les lampes électriques à tirage reposant sur le même principe.

Constructeur : M. L. Dodin, 1 place Ch. Le Roux, Nantes.

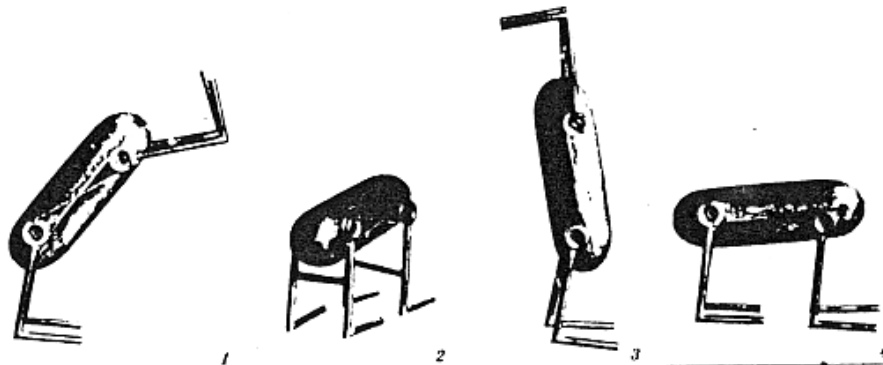
Une nouvelle petite machine automobile.



Dessin 1: Schéma du mécanisme de jouet automobile

A l'heure qu'il est, les auteurs de petites inventions ne doivent conserver aucun espoir de tirer un bénéfice quelconque de leur travail; le mieux pour eux est de publier purement et simplement le résultat de leurs recherches dans le but d'en tirer au moins un bénéfice moral plutôt que d'y chercher vainement un profit pécuniaire.

C'est dans cet esprit que nous livrons la primeur d'un jouet nouveau aux lecteurs de La Nature souhaitant que l'un d'eux puisse tirer de son exploitation un bénéfice que nous avons renoncé à y trouver nous-même.



Les photographies et l'épure qui illustrent cet article font assez voir quel est le principe de cette petite machine automobile.

Formée d'un corps creux dans lequel circule une boule de plomb ou de fonte, elle est portée par deux systèmes de pattes réunis entre eux par une courroie croisée passant sur deux poulies. Lorsque l'on pose la machine sur une surface plane présentant une déclivité, le contrepoids roule sur la surface intérieure du corps creux suivant une courbe bien déterminée et le jouet entier se déplace en décrivant des cabrioles du plus gracieux effet.

La construction du petit objet dont nous donnons les photographies nous a demandé beaucoup de temps et de travail vue l'échelle que nous nous étions imposés pour aboutir à créer un jouet nouveau, il n'en serait pas de même dans le cas où on chercherait à construire la machine en grand.

Les théorèmes géométriques sur les figures semblables nous apprennent en effet que les volumes (et par conséquent les poids) augmentent comme le cube des longueurs. Pour obtenir les "moments mécaniques" nécessaires à la bonne marche nous n'aurions plus besoin alors que d'un contrepoids d'encombrement faible, ce qui nous permettrait de simplifier le corps creux et même de le remplacer par un simple rail.

Rien ne s'opposerait dans ces conditions à ce que l'on remplace le contrepoids par un moteur ni à ce qu'on fasse rouler des wagonnets sur un système de rails fixés aux pattes. On obtiendrait ainsi l'appareil de transport le plus baroque, peut-être, mais le seul capable de transporter des poids énormes sur des terrains sans consistance et cela avec un rendement comparable à celui d'une péniche.

Le grand obstacle à la construction rapide du transsaharien tient dans l'impossibilité de transporter à pied d'oeuvre les matériaux et les locomotives nécessaires. Voici peut-être l'outil demandé. Je me hâte de dire que nous sommes ici en plein roman d'aventure à la Jules Verne; mais qui sait ce que nous réserve l'avenir. Lucien Dodin.

C O N C L U S I O N

La conclusion d'une biographie est toujours la mort, Cette conclusion là viendra toute seule sans que je me donne la peine de la relater, d'ailleurs ce serait prématuré . Je peux dire seulement que la mort sera la bienvenue quand elle surviendra, j'ai déjà depuis longtemps l'âge de faire un cadavre, pas plus vilain qu'un autre. Je demande qu'on m'enterre sans fleurs ni frais et surtout sans pierre tombale. Mon seul monument sera mon oeuvre et c'est ci-dessous que j'écris mon épitaphe.

"Il a été plus souvent heureux que malheureux, il a vécu libre de corps et d'esprit autant qu'on peut l'être, prenant sa fantaisie pour guide plus que la nécessité, le plus souvent sans patron mais aussi sans employé, il n'en a pas moins gagné sa vie aussi bien qu'un modeste fonctionnaire et aussi régulièrement.

Il n'a pas recherché les honneurs et ils ne sont pas venus à lui, mais la gloire n'est qu'une cendre légère. "

Lucien Dodin II